

LABORATOIRE D'ETHNOLOGIE DE PARIS V - SORBONNE

12, rue Cujas - 75005 Paris

ANTHROPOLOGIE DE L'USAGE DE L'ENERGIE AU QUOTIDIEN

RAPPORT FINAL - VOLUME 1

ANALYSE

DECEMBRE 1993

**CONTRAT DE RECHERCHE
EDF - DEPARTEMENT GRETS**

Direction scientifique

Dominique DESJEUX

Professeur d'anthropologie sociale et culturelle à l'Université Paris V - Sorbonne

Etude réalisée par :

Dominique DESJEUX, Professeur d'anthropologie

Cécile BERTHIER, Sociologue, chercheur à Argonautes

Sophie JARRAFFOUX, Sociologue, chercheur à Argonautes

Isabelle ORHANT, Sociologue, chercheur à Argonautes

Avec la participation de :

Sophie TAPONIER, Chercheur au laboratoire d'Ethnologie de Paris V - Sorbonne

Bérengère DELION, Magistère de Paris V – Sorbonne

SOMMAIRE

SYNTHESE	I
----------------	---

CHAPITRE I LES CHANGEMENTS DOMESTIQUES APPORTES PAR L'ELECTRICITE

I. LA DIFFUSION DE L'ELECTRICITE : DU PUBLIC VERS LE PRIVE, DU LUXE VERS LE DROIT	2
A. Les premières manifestations de l'électricité	2
1. Une curieuse invention	2
2. Les premières applications de l'électricité : éclairage public, communications et transports	3
B. Le développement des équipements électro-domestiques	4
1. Investissement de l'espace domestique	4
2. La référence américaine et les réticences françaises	4
3. La lutte contre le gaspillage : un enjeu pour le budget familial	5
II. EVOLUTION DES PRATIQUES DE L'ORGANISATION DOMESTIQUE	6
A. L'espace domestique révolutionné	7
B. Le bouleversement du temps domestique	8
C. La dimension identitaire de l'électricité	9
1. L'intérieur électrique présentation de soi	10
2. "La mise en scène de la vie quotidienne"	11
D. Les gestes de l'électricité aujourd'hui	12
E. Les pratiques d'interventions sur l'installation	14
F. Les Pratiques d'entretien des appareils électriques	15
III. AUJOURD'HUI, LES REPRESENTATIONS DE L'ELECTRICITE	17
A. Les mots de l'électricité	17
1. L'électricité : un objet inaccessible	17
2. Les structures du champ représentatif de l'électricité	21

B. Les représentations de l'énergie électrique	24
1. L'électricité à l'état pur	25
2. Les représentations de la production et de la circulation de l'électricité	26
C. Les représentations du courant électrique.....	28
1. L'installation électrique domestique	29
2. Les appareils électriques	31
3. L'ambivalence du courant électrique.....	33

CHAPITRE II

LES ECHANGES AUTOUR DE L'ELECTRICITE : NEGOCIATIONS, TRANSACTIONS, ROUTINISATIONS

I. LES RUPTURES BIOGRAPHIQUES ET L'ELECTRICITE	43
A. Les ruptures repérées	44
1. L'enfance et l'adolescence	44
2. Le passage à la vie adulte.....	45
3. Les événements de la vie d'adulte	47
4. La vieillesse	47
B. Le choix des énergies.....	48
C. Le cas de la séparation	52
II. LES MICRO-CONFLITS DU QUOTIDIEN AUTOUR DE L'ELECTRICITE	56
A. La maîtrise des dépenses d'énergie	57
B. La maîtrise du confort domestique	61
C. La maîtrise de la sécurité	62
III. LES TRANSACTIONS AUTOUR DE L'ELECTRICITE	64
A. Les principes de l'économie d'énergie	66
B. Droits de propriété, conventions territoriales et sexuelles.....	69
IV. LA ROUTINISATION DE L'ELECTRICITE DANS L'ESPACE ET LE TEMPS DOMESTIQUE	73
A. Les objets électriques dans l'espace.....	74

B. Les objets électriques et le temps domestique.....	77
C. Le non-quotidien et la routine.....	79

CHAPITRE III
L'IMAGINAIRE DE L'ELECTRICITE

I. UN IMAGINAIRE DE PROGRES : LE MYTHE PROMETHEEN.....	85
A. L'électricité entre progrès et dépendance.....	85
B. L'électricité : le dépassement de l'humanité ordinaire.....	87
II. IMAGINAIRE DE VIE / IMAGINAIRE DE MORT.....	90
A. La vie.....	90
1. L'électricité, une force créatrice.....	90
2. L'électricité, une énergie vitale.....	91
B. La mort.....	92
III. L'IMAGINAIRE DU COURANT DOMESTIQUE : ENTRE PLAISIR ET CULPABILITE.....	94
BIBLIOGRAPHIE.....	98

SYNTHESE

Introduction : une recherche fondamentale sur l'univers domestique, applicable à l'amélioration du service en électricité

Entre *Farrebique* (1946), de Georges Rouquier, et *Biquefarre* (1983), du même auteur, il s'est passé trente huit ans. *Farrebique*, c'est l'histoire d'une famille de paysans du Rouergue dont la maison menace de tomber en ruine et qui se demande s'il faut installer l'électricité à l'occasion des travaux : "*Alors, vous la voulez toujours cette électricité ? - Nous avons décidé de faire la maison cette année, on ne peut pas tout faire. - Vous ne saviez pas ce que vous voulez. - Je croyais que tu ne la voulais pas, toi. - Alors ce sera toujours pareil ! Le pétrole qui pue ! la lampe qui fume ! Il faut se crever les yeux sur le travail ! Vous savez si on la fera la maison cette année ? Peut-être on pourra pas... - L'électricité c'est bien commode. - Alors il faut décider !*" Ce dialogue est extrait du livre de Dominique Auzel, *Georges Rouquier* (Edition du Rouergue, 1993) ; il symbolise l'évolution du temps de l'électricité entre la fin de la guerre de 40 et aujourd'hui. En 1945, c'était presque un choix de vie, un arbitrage entre les investissements nécessaires au bâtiment d'exploitation et ceux nécessaires à l'amélioration du confort domestique, et notamment celui des femmes.

Avec *Biquefarre*, le problème s'est déplacé de la campagne vers la ville, même si l'histoire porte sur une vente de terre et "la fin des paysans", pour reprendre l'expression d'Henri Mendras. L'électricité fait partie du paysage quotidien. Les photos du film montrent une cuisine moderne en meubles de "formica". La lampe à pétrole a disparu. La modernité de l'électricité c'est comme incorporée au quotidien, le long d'un cycle fait de routines et de tensions. Ce qui crée la vraie rupture, ce n'est plus l'installation électrique, mais le départ vers la ville.

Aujourd'hui, le contexte de l'électricité a changé, non seulement au niveau de l'univers domestique où son existence est complètement acceptée, sauf à la marge de courants naturalistes "apocalyptiques", qui ne voient dans la modernité qu'une menace pour le futur (cf les travaux de Danièle Hervieu-Léger, dans le domaine du religieux, depuis une vingtaine d'années) ; mais surtout au niveau international dans le domaine de la distribution, et de sa dérégulation éventuelle, d'un côté, et dans celui de la concurrence entre les énergies, que ce soit en terme de coût pour l'utilisateur, ou de reproduction au niveau naturel, de production au niveau industriel, sans compter les problèmes de "risque majeur" (cf. les travaux de Denis Duclos sur *L'homme face aux*

risques techniques, ou de Dourlens, Galland, Theys et Vidal-Naquet, à l'Harmattan, ou de Lagadec au Seuil)

C'est l'augmentation de la concurrence entre les énergies, comme le gaz, l'électricité, le fuel, le charbon ou le bois, analysée ici à l'échelle domestique, qui nous a amenée à travailler sur la façon dont les familles géraient l'énergie au quotidien, comment elles se représentaient les différentes énergies, et principalement l'électricité, et comment elles arbitraient les choix en faveur de telle ou telle énergie, quand il existait une possibilité de choix.

Ce travail est d'abord un travail de "**recherche centrée**", c'est à dire correspondant à un sujet construit à partir d'une demande, celle du GRETS, "l'anthropologie des usages l'énergie au quotidien".

Ce qui distingue une recherche d'une étude, ce ne sont pas les méthodes d'enquêtes ou les techniques de recueil de l'information qui sont les mêmes, ce sont plutôt le temps et le mode de traitement de l'information. La recherche est de l'ordre du temps long, ici autour de douze mois, et demande d'incorporer explicitement des modèles théoriques d'interprétation pouvant être mobilisés pour comprendre le phénomène étudié. Cette enquête fait par ailleurs suite à des études qui ont été menées dans le cadre de demandes d'EDF et qui ont permis de mieux comprendre le contexte de fonctionnement de l'énergie électrique en France, notamment par rapport à l'importance stratégique du chauffage, parmi tous les choix énergétiques.

Dans les deux situations, d'étude ou de recherche, l'objectif d'une enquête de terrain est d'apporter une meilleure connaissance concrète sur une question ou un produit. Mais la finalité d'une recherche n'est pas de donner une réponse "directe", avec des préconisations, comme dans une étude, et ceci non par principe, mais parce qu'il n'est pas possible de regarder la réalité avec deux regards en même temps, l'un tourné vers l'action, l'étude, l'autre tourné vers la compréhension, la recherche.

Cependant, en tant que "recherche centrée", les résultats pourront être "applicables" par le demandeur. Ainsi, dans cette enquête, il pourra être déduit des stratégies de communication et de fidélisation, à partir de l'information qui porte sur les cycles de vie comme moments privilégiés de choix en faveur de telle ou telle énergie. De même la question de la qualité de l'énergie électrique pourra être abordée à partir des informations sur l'importance des "objets électriques" comme médiateur d'un objet domestique abstrait, le courant électrique.

En même temps, l'objectif d'une recherche est de faire avancer les fondements des sciences humaines, suivant une échelle donnée d'observation et suivant un découpage de la réalité à l'échelle choisie, pour arriver non à une théorie globale mais à une interprétation généralisable à cette même échelle et suivant le niveau de découpage choisi. En ce sens, une "enquête applicable" se rattache d'abord à l'ordre du fondamental.

a- L'électricité comme analyseur des interactions familiales et des représentations domestiques du courant électrique

Ici, l'électricité apparaît comme un analyseur privilégié des **interactions concrètes** dans le couple et entre générations au sein de la famille, qu'elle soit "classique", monoparentale ou recomposée. Notamment nous montrerons que la famille peut être analysée comme un système d'échange et que l'électricité est révélateur de ces échanges familiaux autour d'un axe s'organisant autour de deux extrêmes, de la violence à "l'agapée", c'est à dire de l'amour ou du don.

Au niveau le plus fondamental, cette enquête nous a permis de faire une avancée éclairante dans un débat de sociologues qui opposent les tenants du "don" et ceux de "l'utilité", avec le concept de "**mobilisation sociale du sens et de l'utilité**", dont nous avons déjà eu l'intuition dans une enquête précédente, sur la diarrhée de l'enfant dans le tiers-monde (cf. Dominique Desjeux et alii, 1993, *Anthropologie d'une maladie ordinaire*, Paris, l'Harmattan).

L'objectif n'est pas d'aboutir à une théorie du juste milieu, qui entrerait en contradiction avec notre postulat méthodologique en terme d'échelle qui suppose justement qu'on ne peut tout saisir de la réalité en un seul moment et à partir d'un seul lieu, mais qu'il faut découper, et donc qu'il n'y a pas de juste milieu. On ne peut aboutir qu'à des observations successives de la réalité, en changeant de lieu et de découpage. Ce qui est appelé théorie globale n'apparaît plus avec ce postulat que comme un effet de découpage. Une théorie est vraie localement et donc comme nous venons de le montrer ci-dessus, elle devient généralisable à échelle égale.

Ce que confirme l'enquête sur l'électricité, c'est que le sens et l'utilité coexistent bien à "l'intérieur" des individus, au niveau inconscient ou implicite. Mais se sont les situations d'accord ou de conflit autour de la gestion de l'électricité qui font que c'est plutôt le calcul (comme cela est montré par J.C Kaufmann et F. de Singly, pour la famille et le couple ; par M.Crozier et E.Friedberg pour les organisations) ou plutôt le don (cf. J.Godbout et A.Caillé), qui vont être mobilisés de façon dominante.

Par ailleurs, nous allons montrer non seulement que les interactions au sein de la famille se jouent sur les objectifs à atteindre, et que le pouvoir joue avec la règle (cf. E.Friedberg, 1993), mais aussi, avec L.Boltanski et L.Thevenot, que **la règle est elle-même un enjeu de négociation entre les membres de la maison**, en termes de répartition de l'énergie électrique ou de sécurité, par exemple.

Enfin nous allons montrer au delà des interactions, que l'électricité se situe dans un **double système de représentations** à la fois cognitif et rationnel d'un côté et fait d'imaginaire et de symbolisme de l'autre. En terme cognitif, nous montrerons que l'électricité peut être décomposée en deux espaces, l'espace extra domestique en tant

qu'énergie électrique et l'espace domestique en tant que "courant électrique", et que du fait de sa dimension abstraite, le courant électrique dans la maison a besoin d'objets médiateurs. Enfin, en termes de symbolique, il apparaîtra que "l'énergie électrique" est beaucoup plus chargée d'imaginaire que le "courant électrique", notamment par rapport au thème de l'écologie qui semble n'avoir qu'un très faible impact dans l'univers domestique concret.

b - Le découpage en séquences concrètes d'utilisation de l'électricité comme moyen d'intégration des modèles théoriques sociologiques

Dans notre enquête, la réalité domestique de l'énergie a donc été découpée en séquences, tout au long d'un itinéraire qui reprend les différentes "étapes concrètes possibles" d'un processus de décision ou d'utilisation de l'énergie électrique. Ces étapes ne correspondent pas mécaniquement à la réalité qui est faite de désordre et d'itératique autant que de régularité et d'ordre.

Ainsi à la séquence "routine" de la gestion de l'énergie au quotidien, correspondrait plutôt une modélisation en termes de don et moins en termes d'utilité. Par contre, au moment de la "crise" de la séparation du couple, au moment où chacun fait ses comptes finaux, l'approche en termes de calcul paraît plus mobilisée. De même la gestion de l'économie d'électricité ou de la sécurité paraît relever d'un autre découpage, celui de la légitimité de la règle elle-même, même s'il relève aussi d'un découpage interactionniste en termes de jeu social autour de la "guerre des boutons", pour l'électricité et de la "guerre du feu" pour le chauffage dont l'enjeu est la facture en fin de mois.

Finalement, la méthode sociologique que nous avons mobilisée dans notre enquête, — et ce "nous" n'est pas un nous de majesté, mais correspond bien à une construction sociale, et donc à une production et à une création collective, avec des jeux d'interactions sur la façon de décrire les faits, de les interpréter et de les rédiger, — est à la frontière de trois champs de la sociologie et des sciences humaines : la sociologie des objets et des objets techniques, la sociologie du quotidien et l'anthropologie de la consommation et la sociologie de la famille.

Elle fait suite soit à des enquêtes menées par Dominique Desjeux sur le quotidien en Afrique, autour du foncier, de la parenté ou de la "sorcellerie" dans des univers villageois, soit des enquêtes d'ARGONAUTES et du Laboratoire d'ethnologie de Paris-V Sorbonne, avec Sophie Taponier, Sophie Alami, Cécile Berthier, Isabelle Favre, Sophie Jarraffoux et Isabelle Orhant, sur les processus de décision, la production des faits scientifiques et la gestion de l'univers domestique.

En résumé, la problématique utilisée est à la fois : **interactionniste**, en tant qu'étude des échanges autour de l'énergie, considérée comme analyseur de la vie familiale. La famille est vue sous l'angle des acteurs concrets et de leurs stratégies de gestion de l'énergie, de la même façon que dans une approche organisationnelle ; **constructiviste**, en ce sens que nous postulons que les décisions des acteurs sont à la fois des productions sociales, des transactions sociales et la résultante de schémas *a priori* de la perception. Ces schémas *a priori* ne sont pas donnés une fois pour toutes, ils sont aussi la résultante d'une dynamique de l'identité ; **utilitariste-symbolique** pour signifier que les pratiques des acteurs sont autant organisées par le sens, l'imaginaire et la culture, et qu'elles sont donc de l'ordre de l'identité, que par les intérêts et les calculs coûts-bénéfices, qu'ils soient conscients ou inconscients.

Nous faisons donc l'hypothèse que les dimensions du sens et de l'utilité coexistent dans les rapports sociaux en général et dans les échanges familiaux en particulier, mais qu'elles ne sont pas forcément mobilisées aux mêmes moments par les acteurs. Ces moments de mobilisation correspondent soit à des moments de négociation purement stratégiques, soit à des moments de transaction où sont discutés aussi bien l'objet que les principes de l'accord.

L'échelle d'analyse choisie est **micro-sociale**. Le **macro-social** reste en toile de fond, notamment vis-à-vis de **l'évolution de la pauvreté, de la famille ou des valeurs du temps présent** dans la société française, comme facteur explicatif des changements de comportements quant à l'énergie.

1. L'évolution socio-historique de l'électricité

Un rapide historique sur l'évolution de la diffusion de l'électricité montre qu'en une centaine d'années, l'électricité est passée d'un usage uniquement public à un double usage public et domestique. On constate aussi un passage des représentations de l'électricité d'un univers de luxe à un univers de droit (au sens de droit acquis).

Aujourd'hui, à l'intérieur de l'espace domestique, on assiste depuis les années 60, à une différenciation affirmée des fonctions, chauffage, éclairage, cuisine, média, nettoyage et bricolage. On assiste également à une rationalisation et une "intellectualisation" de la gestion de l'espace domestique, et enfin, à une intégration de l'électricité dans le jeu social des relations familiales, amicales ou professionnelles, comme élément de mise en scène et de présentation de soi.

2. Les représentations liées à l'électricité

a. Les univers de l'énergie électrique et du courant électrique

Dans les représentations, il nous paraît important de **distinguer deux grands univers, celui de l'énergie électrique en dehors de la maison, et celui du courant électrique dans la sphère domestique.**

Dans le premier univers, l'électricité de référence, c'est soit l'électricité à l'état pur comme la foudre, soit l'électricité canalisée et ses moyens d'acheminement comme les lignes à haute tension et les pylônes.

Dans le second univers, l'électricité de référence, c'est l'électricité domestiquée appréhendée seulement dans ses applications ("*bricolage*", "*jardinage*", "*cuisine*", "*éclairage*" et "*chauffage*") et prolongements concrets que sont les objets de l'installation et les objets électriques.

Cette distinction permet notamment de poser différemment le problème soit de la qualité de l'électricité, soit des représentations de l'électricité.

Par exemple, le thème de l'écologie n'apparaît pas que faiblement pertinent dans la sphère domestique, alors qu'il l'est pour la sphère extra-domestique.

De même, dans l'espace domestique, la qualité de l'électricité est associée non seulement aux variations de tension et aux pannes qui proviennent de la sphère extra-domestique, mais aussi à la qualité de l'installation (prises, fils, compteur, fusibles...) et des objets électriques.

b. L'ambivalence de l'imaginaire lié à l'électricité

Au niveau symbolique, l'électricité correspond classiquement à un imaginaire ambivalent structuré autour de trois contradictions : premièrement, le progrès et le la dépendance, deuxièmement, la vie et la mort et troisièmement le plaisir et la culpabilité.

Cet imaginaire est plus celui de l'énergie électrique, dans sa dimension sacrée (depuis l'évocation du mythe de Prométhée jusqu'à l'évocation d'un imaginaire lié à l'androgynie en passant par un univers d'anticipation et de science fiction), que celui du courant électrique, dans sa dimension prosaïque (en termes de fusibles, prises, dominos ou compteurs...).

c. Une faible connaissance sensible de l'électricité

L'idée de l'électricité reste abstraite pour les interviewés : elle est généralement concrétisée, dans un processus d'objectivation, par des médiateurs (objets de l'installation et objets électriques) qui permettent de lui conférer une certaine matérialité.

L'idée de l'électricité, dans son abstraction, peut être comparée à l'idée de Dieu : elle ne peut devenir une représentation que par la médiation d'objets matériels qui permettent de la concrétiser.

3. Le choix des énergies

L'hypothèse à la base de cette étude est que **l'énergie est au centre de l'organisation de la vie domestique et donc au centre de la vie familiale.**

La seconde hypothèse est qu'**il existe un lien entre les événements familiaux, les changements de logements, et l'évolution éventuelle dans un sens croissant et/ou décroissant de l'utilisation des énergies et des objets électriques.**

La troisième hypothèse est donc que si les changements de logement scandent bien les grands moments de la vie, alors **le déménagement, l'installation dans une nouvelle habitation et le choix de telle ou telle énergie qui leur sont associés joueraient le rôle de signes sociaux chargés d'indiquer la fin d'une étape de la vie et le début d'une autre, voire de rituels de passage.** Tout se passe comme si la possibilité de choisir son énergie était l'indicateur du passage à un statut social différent.

A la lecture des observations qui ont été réalisées, il est possible de reconstituer l'itinéraire de l'utilisation des sources d'énergie dans la maison, à partir des pratiques des interviewés. La méthode des itinéraires organise l'information à la fois en terme diachronique, pour les itinéraires liés aux histoires de vie, et de façon synchronique pour ceux qui représentent la situation actuelle.

a. Les "ruptures" repérées

Les événements que l'on nomme "ruptures" correspondent aux moments de la vie qui entraînent des modifications importantes et durables de l'"ordre familial". Un certain nombre d'entre elles ont été repérées, notamment à la lecture des histoires de vie, que l'on peut catégoriser selon les différentes étapes de la vie. Certaines n'entraînent aucune modification quant au logement et au choix de l'énergie, d'autres ont une influence directe.

◇ *l'enfance et l'adolescence*

- La mort d'un parent, mais aussi le remariage d'un parent veuf, peuvent conduire à un changement de logement.

- Le départ des grands-frères ou grandes-soeurs du domicile familial peut être l'occasion d'accéder à une plus grande "souplesse budgétaire". Ceci peut permettre d'engager des dépenses dans l'électro-ménager, du fait d'un meilleur niveau de vie.

◇ *le passage à la vie adulte*

- Le passage à la vie d'adulte correspond au moment où le jeune quitte le domicile des parents pour accéder à son propre logement. On parle généralement du mariage mais il peut également s'agir de toutes les formes de vie en couple, ou encore des célibataires.

- L'entrée dans la vie professionnelle est également susceptible d'entraîner un déménagement.

- La guerre peut rejoindre cette catégorie dans la mesure où elle touche plus particulièrement des hommes jeunes, au commencement de leur vie d'adulte.

◇ *les événements de la vie d'adulte*

- La naissance d'un enfant peut amener à envisager une modification de l'organisation de la vie domestique. C'est éventuellement l'occasion de développer son équipement électro-ménager.

- Les séparations et les divorces conduisent à des changements, notamment de logement. Ils sont l'occasion d'une mise en circulation sociale et économique intensive des objets électriques.

- Le veuvage représente également un bouleversement de l'ordre familial. Il peut provoquer une sorte de libération de la "contrainte" du conjoint, entraînant des achats d'équipements différés jusque-là.

◇ *La vieillesse*

- Les modifications physiologiques liées à l'âge peuvent amener à reconsidérer certains choix relatifs au "confort" domestique.

- Le départ à la retraite apparaît par ailleurs comme une des occasions de changer de logement.

b. Les occasions d'intégrer un nouveau logement

Au regard des observations, il apparaît que le changement de logement est une des occasions d'envisager un changement d'énergie. C'est pourquoi, il est intéressant de repérer quelles sont **les occasions des changer de logements** et de distinguer celles qui sont **en relation avec des "ruptures"** de la vie des personnes que nous avons rencontrées. Il est possible d'en identifier deux sortes :

- les **occasions liées à la vie familiale** : il s'agit du "**mariage**" sous toutes ses formes, où le jeune quitte le domicile familial pour intégrer son propre logement ; il s'agit également des **naissances**, où l'agrandissement de la famille conduit à envisager un logement plus spacieux ; il s'agit encore des **divorces ou séparation** qui amènent à quitter le logement commun ; il s'agit enfin du **veuvage** qui peut conduire la famille à se rapprocher des personnes susceptibles de pouvoir l'aider.

- les **occasions liées à la vie professionnelle** : toutes les modifications relatives à la vie professionnelle (**entrée dans la vie professionnelle, changement de lieu de travail, promotion, départ à la retraite**) sont susceptibles d'impliquer des changements de logement.

c. Les occasions de changer d'énergie

Néanmoins, le déménagement n'apparaît pas comme une condition nécessaire et suffisante pour changer d'énergie, c'est-à-dire pour être en situation de choix d'énergie. On peut ainsi distinguer deux situations :

◇ première situation : le changement de logement comme occasion de changer d'énergie

Les histoires de vie montrent qu'il existait des contraintes liées à l'époque, du fait qu'il n'y avait pas de l'électricité partout.

Elles montrent aussi que les choix d'énergie en matière de chauffage sont liés aux "modes" d'une époque.

Aujourd'hui, on constate que la situation est sensiblement la même. Par exemple, certains logements n'ont pas accès au gaz de ville. Ou encore, des accords passés, par exemple entre GDF et certains promoteurs, réduisent les marges de manoeuvre pour le choix d'une énergie au moment de la construction d'un logement.

◇ *deuxième situation : les occasions de changer d'énergie dans le même logement*

Néanmoins, certaines situations peuvent conduire à envisager un changement d'énergie au sein du même logement. Trois paramètres entrent alors en ligne de compte :

- le **coût du changement d'installation** et son rapport avec le coût de consommation qui en est attendu ;

- la **puissance d'énergie** que permet l'installation existante, ou l'installation attendue.

Quand c'est le coût et la puissance qui sont en jeu on constate trois facteurs de changement.

L'évolution globale de la famille

Des événements familiaux, notamment une naissance, peuvent provoquer un besoin d'augmenter la consommation d'énergie, elle-même liée au besoin d'acheter (ou de se séparer) des équipements fonctionnant à énergie. Dans ce cas, c'est l'évolution globale de la famille qui entraîne un nouvel usage de l'énergie, que ce soit dans le sens d'un développement (agrandissement de la famille) ou d'une restriction (vieillesse).

L'écart entre le coût et la qualité

La décision de changer d'énergie peut survenir après le constat d'un écart entre le coût de la consommation d'énergie, et la qualité d'approvisionnement de cette énergie, notamment du fait de la vétusté de l'installation.

Le manque de puissance

L'installation existante ne permet pas d'accéder à une puissance satisfaisante de l'énergie. Il s'agit notamment d'un compteur électrique trop "faible" qui conduit à envisager une nouvelle configuration de l'installation.

- un **troisième paramètre** peut intervenir : lorsque les installations en jeu ne représentent qu'un **coût modéré** (en comparaison par exemple à l'installation d'une chaudière à gaz) la **tradition familiale** peut devenir prégnante dans le choix d'une énergie au détriment d'une autre. Il s'agit notamment du choix de la cuisinière au gaz (quelle que soit l'installation, on peut toujours se le procurer en bouteille), contre la cuisinière électrique.

En conclusion, en examinant les occasions et les conditions de choix des énergies pour l'espace domestique, **les observations réalisées montrent qu'il existe un lien entre le choix de l'énergie, l'âge et le revenu**. Tout se passe comme si la "liberté" de choix se développait avec l'âge et le revenu : plus on est jeune et moins on a de revenus,

plus les occasions et conditions de choix d'une énergie sont limitées ; à l'inverse plus on est âgé, et plus on a de revenus, plus elles sont "libres". C'est en ce sens que le moment du choix de l'énergie peut jouer le rôle d'un rite de passage.

4. L'acquisition des objets

On peut distinguer d'une part les "équipements d'installation" (cuisinière, frigidaire, lave-linge, fer à repasser), qui semblent être à la base de l'équipement domestique, et d'autre part les équipements de "confort" (petit électro-ménager, lave-vaisselle), apparaissant plus "optionnels". Enfin, on trouve la chaudière qui est mise à part du fait de la lourdeur de son installation.

D'une façon générale, trois sortes d'acquisition ont été identifiées :

- les achats pour soi,
- les achats pour l'autre, c'est-à-dire les cadeaux,
- et les dons, qui se font plutôt au sein d'une même famille, d'objets usagés.

a. Les achats

L'achat de biens d'équipement domestique est à la fois de l'ordre de l'utilité et de l'ordre du symbolique. Si on analyse les comportements d'achat liés plutôt aux équipements de confort, on constate que l'achat ne va pas de soi. Pour une partie des gens interviewés, il ne suffit pas d'avoir envie de quelque chose pour s'autoriser à l'acheter. Notamment, on observe l'importance des fêtes (Noël, fête des Mères) comme moments où on s'autorise à acheter pour soi ou pour faire un cadeau.

b. Les cadeaux

Les cadeaux faits entre les membres de la famille semblent correspondre à un échange de type don / contre-don, où l'objet permettrait de compenser une "dette" familiale. Par exemple, lorsqu'un parent se retrouve seul, les cadeaux des enfants apparaissent comme des moyens de compenser un "vide familial", mais aussi comme un remboursement de la dette que les enfants ont contracté à l'égard de leurs parents. Les cadeaux faits à l'occasion de la fête des Mères - une opportunité souvent utilisée pour offrir des appareils électro-ménagers - peuvent également relever de ce type de compensation. Ils sont, en outre, des façons de renforcer l'image de la mère dans son rôle de responsable (maîtresse) des activités ménagères. Ainsi, ils participent à la reproduction sociale de la division sexuelle des tâches domestiques. Le schéma se

reproduit également à travers les cadeaux relatifs aux activités de bricolage faits aux pères.

c. Les dons

La famille intervient également dans l'acquisition des objets électriques en faisant des dons. Ils correspondent principalement au moment de l'installation d'un jeune ménage dans un nouveau logement. Il s'agit par exemple des appareils donnés par les grandes soeurs, qui elles, au cours du temps, ont pu constituer un "capital électrique", et qui peuvent transmettre, en outre, une certaine image de la "réussite sociale". Il s'agit dans d'autres cas des appareils acquis par les parents dans le but d'"aider" le jeune couple à s'installer. Ce type de don aurait alors deux significations : d'une part ils peuvent être interprétés comme un signe social prosaïque de reconnaissance de l'alliance ; et d'autre part, à travers la présence de ces objets dans le logement du jeune ménage, ils sont des "traces" qui - en plus de renforcer le lien de filiation - transmettent l'image parentale dans une dynamique de reproduction sociale.

5. La localisation des objets dans la maison

Les sources d'énergies sont au centre des activités domestiques. Ainsi, la répartition des objets électriques dans l'espace de la maison s'associe à la division spatiale de ces activités.

La **cuisine** est l'un des deux lieux qui concentrent le plus d'appareils électriques. La multiplication des accessoires depuis les années cinquante correspond à une logique de rationalisation du travail domestique, dans un objectif de gain de temps maximum. Pour rejoindre ce qui a été dit plus haut, nombreux de ces accessoires électro-ménagers ont été offerts à l'occasion de la fête des mères ; la cuisine est donc encore aujourd'hui un espace féminin, la mère étant par ailleurs souvent associée au noyau de la cellule familiale.

Le second lieu le plus équipé en appareils fonctionnant à l'énergie est le **salon**. On y trouve principalement les objets à fonction médiatique. Le salon est donc plutôt un lieu social. C'est aussi le lieu où on reçoit les invités, par opposition à la cuisine qui serait davantage un lieu privé.

Ensuite viennent les **chambres** et la **salle de bain**. Les objets électriques y sont peu nombreux, mais ce sont deux espaces conflictuels, soit en terme d'utilisation d'énergie autour de la tension liée à la température que chacun souhaite avoir, soit en terme d'utilisation, quand tout le monde veut se servir de la salle de bain en même temps.

Les histoires de vie permettent d'observer l'évolution des différentes sources d'énergie dans l'espace domestique. Dans un premier temps, elles sont situées en un seul lieu et apparaissent comme des centres attractifs pour les membres de la famille. Et progressivement, avec la diffusion des sources d'énergie et des objets qui y sont liés dans tout l'espace domestique, cet effet d'attraction se trouve délocalisé voir dispersé dans l'ensemble de la maison autour de fonctions qui se sont diversifiées (avec notamment l'apparition de la fonction média, et la progression de la fonction nettoyage).

6. La gestion de l'énergie

La gestion de la consommation apparaît être avant tout la gestion d'une incertitude. Et cette incertitude est double : elle est liée à la recherche de la maîtrise de la consommation, mais aussi à la gestion des conflits familiaux qu'elle génère.

a. la recherche de contrôle de la consommation

Les observations font apparaître un besoin de pouvoir gérer la consommation d'énergie, c'est-à-dire consommer où il faut, quand il faut, en évitant le gaspillage. Mais pouvoir contrôler la consommation, c'est aussi avoir la capacité de faire attention, qui peut être ressentie comme une contrainte.

◇ *Savoir consommer l'énergie*

- savoir consommer c'est savoir répartir cette consommation de la façon la plus adaptée possible à chaque espace de la maison. Il s'agit ici principalement de savoir adapter la bonne température à chaque pièce, sachant que la chambre est un lieu où on chauffe peu, contrairement à la salle de bains où la température est plus élevée.

- savoir consommer c'est savoir réguler cette consommation en fonction des besoins de chacun, sachant que certaines catégories de personnes demandent davantage d'énergie que d'autres : les enfants et les personnes âgées, voire les femmes, et que d'autres sont moins "fragiles".

- savoir consommer c'est savoir utiliser au mieux les appareils. Mais il existe une forte incertitude sur ce point ; même s'il existe une hiérarchisation, relevant du sens commun, des appareils les plus consommateurs aux appareils les moins consommateurs, cette classification est parfois ressentie comme trop approximative. D'ailleurs, la facture ne permet pas de la vérifier et elle est pour cette raison d'autant plus inquiétante.

◇ *Savoir faire attention à la consommation*

Faire attention à sa consommation permet d'éviter le gaspillage et les surcoûts qu'il entraîne. Mais cette capacité à faire attention apparaît être une contrainte relativement forte.

- C'est une contrainte qui peut peser sur la vie quotidienne. Mais cette contrainte pèse de façon différente selon la "culture" familiale de chaque individu. La gestion de cette contrainte peut prendre deux formes : soit elle est "culturellement assimilée" et conduit à des comportements dits automatiques, des réflexes qui permettent de "*faire attention sans faire attention*". Soit cette contrainte est "culturellement refusée", ce qui entraîne des pratiques de gaspillage, mais joue en faveur d'une plus grande "tranquillité d'esprit".

- C'est une contrainte qui se gère en terme d'image. L'alternative "je fais attention" ou "je ne fais pas attention" suppose de pouvoir accepter l'image du "radin" ou du "généreux" qui s'y rattache.

b. Les tensions liées à la consommation d'énergie

Il apparaît, notamment au cours de la table ronde, que la gestion de la consommation de l'énergie est un révélateur des conflits au sein de la famille, aussi bien entre les générations (jeune / parent) qu'entre les sexes (mari / femme).

◇ *Les conflits entre générations*

Ces conflits apparaissent plus particulièrement par le biais de l'éclairage, qui correspond à la fonction visible de la consommation électrique. Ils sont illustrés par la "*bataille*" livrée par les parents contre les lumières laissées allumées inutilement. La lutte contre le gaspillage devient alors un analyseur d'une part des conflits d'autorité entre parents et jeunes, et d'autre part, de la construction d'une identité autonome pour le jeune.

◇ *Les conflits entre sexes*

Ces conflits tournent notamment autour du chaud et du froid, c'est-à-dire autour de la régulation du chauffage, mais aussi autour de l'éclairage. Ils sont des cristallisations des représentations sociales de la division sexuelle des rôles familiaux autour du thème de l'actif et de l'inactif : la femme représente la chaleur du foyer, celle qui reste à la maison (elle a besoin de lumière et de chaleur); le mari travaille pour faire vivre la famille, il est actif, il est du dehors (il n'a pas froid).

L'arrivée de la facture apparaît également comme un catalyseur des conflits entre sexes sur la consommation d'énergie. L'incertitude qu'elle génère (sur ce qui motive le montant de la facture) donne lieu à des interprétations d'ordre quasi-magique (cf table ronde), mais peut aussi faire apparaître cette facture comme une sanction.

7. Les pannes liées à l'énergie

Les pannes ne nous disent rien sur les rites de passage. Elles sont peu révélatrices des rapports sociaux entre les sexes, sinon à travers le bricolage qui est juste évoqué et qu'il serait intéressant de développer dans une optique d'éclaircissement de la répartition sexuelle des tâches de réparation à la maison.

Par contre elles sont peut-être plus significatives des conflits de génération notamment autour de la disjonction du courant qui symbolise pour les adultes ce qu'ils considèrent comme le manque de mesure de la part des jeunes dans l'utilisation de l'énergie.

Elles sont surtout intéressantes comme analyseur des processus cognitifs vis-à-vis du fonctionnement de l'électricité.

En effet pour les usagers, les pannes sont de deux ordres : celles qui sont prévisibles et celles qui sont imprévisibles. Les premières sont plutôt liées à un mauvais usage en interne des gros équipements ménagers, qui entraîne une disjonction du compteur. Les secondes sont attribuées à l'extérieur et associées à un excès d'électricité qui entraîne le fait que les appareils "sautent".

Mais surtout, certaines pannes sont explicables et d'autres ne le sont pas. Il serait intéressant de d'analyser plus en profondeur les représentations que les personnes se font de la panne, du court-circuit, du "grillé", des fusibles qui sautent, des sur-tensions, etc...

Enfin, les pannes sont révélatrices des modes de gestion de l'incertitude que chacun met en place pour anticiper ou limiter les risques liés à la pannes.

PRESENTATION DE LA RECHERCHE

Cette recherche a été menée par le laboratoire d'ethnologie de la SORBONNE, de l'université Paris V - René Descartes, pour le GRETS d'EDF, en collaboration avec les chercheurs d'ARGONAUTES. Elle s'inscrit dans la continuité d'une série d'études réalisées par ARGONAUTES, et dont une partie a été intégrée au présent rapport, sur diverses questions que posent l'utilisation de l'électricité au quotidien.

Les résultats de cette recherche sont exposés ici en deux temps. Le rapport nommé "résultats d'enquête" rassemble les données recueillies lors de la phase d'étude de terrain. Elles sont présentées selon les quatre méthodes d'observation qui ont été utilisées durant cette phase :

- deux tables rondes
- quatre histoires de vie centrées sur l'électricité
- dix entretiens semi-directifs
- six observations participantes

Dans une perspective d'approche qualitative du sujet, ces méthodes de recueil de l'information permettent chacune d'aborder le thème de l'électricité au quotidien selon des angles d'approche différents. Les histoires de vie centrées permettent de repérer les points de coïncidence entre les événements de la vie familiale et les choix en matière d'énergie. Les entretiens semi-directifs, tout en étant axés sur les pratiques des interviewés permettent de faire apparaître les représentations sociales qui s'y rattachent. Les observations participantes sont plus particulièrement orientées sur les pratiques d'utilisation des objets électriques. Enfin les tables rondes, ou animations de groupes, en incluant des techniques de créativité, sont le moyen de faire apparaître la dimension imaginaire de l'utilisation de l'électricité dans la vie quotidienne.

La population auprès de laquelle nous avons réalisé ce terrain habite en région parisienne et dans la région d'Angers. Cette répartition Paris / Province est destinée à réduire dans la mesure du possible les biais relatifs au type d'habitat, et à l'accessibilité géographique à certains types d'énergie.

Dans le rapport "analyse", ces informations deviennent supports de réflexion dans une tentative de constitution d'une connaissance anthropologique de l'électricité.

CHAPITRE I

**LES CHANGEMENTS
DOMESTIQUES APPORTES
PAR L'ELECTRICITE**

I. LA DIFFUSION DE L'ELECTRICITE : DU PUBLIC VERS LE PRIVE, DU LUXE VERS LE DROIT¹

Sans refaire une histoire de l'électricité, il nous semble intéressant d'en rappeler quelques faits marquants et d'observer les changements opérés dans l'espace domestique. Le public a découvert l'électricité il y a à peine plus d'un siècle. Les souvenirs "d'avant l'électricité" restent présents dans les mémoires. La technique de l'histoire de vie a permis d'en retracer quelques épisodes, y compris les souvenirs de "première fois". Mais même pour ceux qui n'on pas connu ces expériences, elles peuvent avoir été transmises par les parents ou les grands-parents. Aujourd'hui, en parlant d'électricité, on en vient facilement à comparer "l'avant" et "l'après". Ce qui apparaît plus particulièrement intéressant, c'est que l'électricité, malgré sa banalisation actuelle, semble être toujours imprégnée d'un imaginaire de l'innovation. Son histoire récente laisse encore d'actualité les débats sur les bienfaits ou les méfaits de son avènement.

A. LES PREMIERES MANIFESTATIONS DE L'ELECTRICITE

1. Une curieuse invention

L'électricité a longtemps été observée comme un phénomène naturel. Elle a d'abord été définie comme telle pour décrire l'électricité statique, et notamment son apparition par frottement de "l'ambre jaune" (*ēlektron* en grec). C'est Benjamin Franklin qui le premier, en 1750, constate une similitude entre la foudre et l'électricité statique.

Bientôt cette électricité peut être reproduite artificiellement, et conduit à des expériences tout à fait étonnantes mettant en scène des individus jouant le rôle de conducteurs. Ces expériences attirent toutes les curiosités et sont reproduites dans les salons pour la plus grande joie des spectateurs. "L'homme a conquis la foudre".

Très rapidement, des applications médicales sont envisagées. Les médecins, à la suite des expériences de Galvani, pensent avoir découvert la "force vitale". La galvanisation devient une thérapie de plus en plus utilisée pour guérir les défaillances "nerveuses".

Pendant longtemps, l'électricité, bien que soumise à de nombreuses expériences, et objet d'étude de nombreux scientifiques ne connaîtra d'autre application.

¹ De nombreuses références historiques sont tirées de l'ouvrage de BELTRAN A., CARRE, P.A., *La fée et la servante - La société française face à l'électricité, XIXe-XXe siècle*, Paris, éd. Belin, coll. Histoire et Société, 1991.

2. Les premières applications de l'électricité : éclairage public, communications et transports

Le télégraphe apparaît à la suite de recherches sur l'électricité dans les années 1840. D'abord utilisé sur des distances courtes, il s'étend à l'ensemble du territoire. En France, il est créé dans un premier temps pour une application politique et militaire. Puis il s'ouvre aux agences de presse, aux hommes d'affaire en les informant des transactions boursières, puis aux particuliers. Le développement reste cependant lent comparé à l'Angleterre et aux Etats-Unis. Après le territoire national, on arrive à établir des liaisons internationales avec notamment la pose du premier câble transatlantique en 1865.

Mais c'est le téléphone qui va peut-être le plus frapper le public. Il lui apparaît lors de la fameuse Exposition internationale d'électricité de 1881, sous la forme du théâtrophone qui permet d'écouter des pièces de théâtre à distance. C'est l'anéantissement de la distance qui frappe le public. Si le télégraphe transmettait de l'information, le téléphone lui donne l'illusion de la présence de l'interlocuteur. Cependant, on ne perçoit pas encore dans cette invention la possibilité d'une diffusion générale. Il reste un "luxe charmant" au seul usage des femme bourgeoises et pour l'amusement des conversations.

Durant la même période on imagine le moteur électrique, et on pense immédiatement aux avantages qu'il peut présenter pour les transports en commun à l'époque en difficultés. Le tramway fait son apparition mais rencontre de nombreux obstacles notamment du fait des problèmes liés à l'importante consommation d'énergie. Des accidents sont relatés dans la presse en des termes tragiques. Le tramway a du mal à s'imposer. C'est le métro qui prendra le relais dans les grandes villes. Il présente de nombreux avantages et surprend par sa circulation souterraine. Les usagers sont fascinés par cette possibilité de voyager sous terre.

Le métro est inauguré à Paris en 1900, alors qu'il fonctionne à Londres déjà depuis 1863 et à New York depuis 1868. Ce retard semble être le fait de la lenteur des pouvoirs publics français à décider de son avenir.

La population quant à elle est conquise par l'électricité. Les rues et les logements s'illuminent. Dans la rue, la lumière électrique est synonyme de sécurité et de vertu. Dans les foyers elle est garante de la santé et de l'hygiène. Et dans la plupart des théâtres elle devient spectacle. Elle s'associe à toutes les festivités. On refuse alors d'envisager l'éventualité d'un retour en arrière. Elle a désormais créé un besoin. Paul Morand y voit la religion de 1900.

Cependant, parallèlement à cet enthousiasme, des résistances se profilent. Les accidents électriques (électrocutions et incendies) font la une des journaux. La science

n'a-t-elle pas été trop loin en prétendant anéantir la nuit ? Les changements qui s'opèrent et dont on devine qu'ils sont irréversibles inquiètent. L'électricité est mortelle, d'ailleurs les romans de science-fiction en font une arme. La lumière électrique est source de fatigue parce que trop éblouissante, et en théâtralisant elle trompe. En étant synonyme de modernité elle remet en cause le mode de vie ancestrale. *"Domestiquée, l'énergie électrique ne libérerait point mais conduirait à un nouvel asservissement"*².

Mais déjà l'électricité est entrée dans les moeurs. La première grande grève des électriciens en 1907 plongeant la capitale dans l'obscurité en fait prendre conscience et fait surgir une autre inquiétude : le pouvoir de cette nouvelle catégorie de travailleurs.

B. LE DEVELOPPEMENT DES EQUIPEMENTS ELECTRO-DOMESTIQUES

1. Investissement de l'espace domestique

Durant toute la période décrite précédemment, l'électricité se développe principalement dans l'espace public. Les foyers équipés sont encore rares, et ce "luxe" reste réservé aux familles les plus aisées, elle coûte chère. Progressivement, le monde rural va pouvoir en bénéficier, et l'électricité va lentement se démocratiser. Le marché du luminaire connaît un essor fulgurant et participe à une nouvelle conception de l'esthétique domestique valorisant l'espace intérieur et l'image de soi.

La miniaturisation du moteur électrique ouvre de nouvelles perspectives et permet d'envisager de nouveaux usages pour le foyer. D'après les auteurs, c'est le fer à repasser qui pénètre le premier l'espace domestique, suivi de près par l'aspirateur et le réfrigérateur. Immédiatement, c'est la simplicité des gestes et la rationalisation des tâches ménagères qui deviennent arguments de vente.

2. La référence américaine et les réticences françaises

Malgré ces arguments, la consommation d'électricité par les ménages reste particulièrement faible. En France, l'électricité est chère comparativement au gaz. Et la "maison toute électrique" ne concerne que peu de foyers. En Europe et surtout aux Etats-Unis les chiffres dénotent une sérieuse avance.

C'est ainsi que la femme américaine devient un modèle de modernité, d'émancipation et donc d'intelligence, la voilà cultivée puisque libérée des tâches domestiques ingrates.

² BELTRAN A., CARRE, P.A., *op. cit.*

L'équipement électro-domestique des familles américaines est en effet bien supérieur à ceux des familles françaises. La femme passe du statut de servante à celui de chef de l'entreprise domestique, c'est la rationalisation du travail selon le modèle industriel. Cette transformation alimente abondamment les discours féministes militants. Mais en France ce modèle reste minoritaire. La consommation d'électricité par habitant la maintient largement au bas du tableau dans la comparaison entre pays. D'ailleurs ce sont les Etats-Unis et l'Allemagne qui comptent la majorité de la production industrielle d'équipements domestiques, et là aussi la France se démarque par sa lenteur.

Dans les années 40, la France connaît les pénuries, l'énergie électrique ne fait pas exception. Toute sorte de fraude sont imaginées, et certains vont jusqu'à produire eux-mêmes l'électricité. Ces pénuries ne durent pas seulement le temps de l'occupation allemande, elles se prolongent, et les Français le supportent de plus en plus mal. Le retour au mode de vie antérieur est très mal vécu, l'électricité est devenue indispensable.

Puis débutent les Trente Glorieuses, avec la fin des pénuries, l'électrification achève de se développer pour couvrir l'ensemble du territoire national, et réduire les écarts régionaux. L'équipement domestique n'est plus seulement réservé l'élite, et l'électricité devient facteur d'égalité. En vingt ans le retard français est comblé. Comparée à l'ensemble de l'Occident, la France reste marquée la lenteur de la pénétration de ces équipements. Pourtant, comme ailleurs, on constate une certaine saturation atteinte dans les années 70³.

3. La lutte contre le gaspillage : un enjeu pour le budget familial

Le choc pétrolier, le lancement d'un programme électronucléaire, et les préoccupations écologiques qui l'accompagnent vont considérablement modifier la perception de la consommation électrique. Les campagnes de communication pour la lutte contre le gaspillage se multiplient, les pouvoirs publics cherchent à sensibiliser l'opinion en ce sens. Cependant, l'interruption de fourniture avec les grèves et les pannes, notamment la fameuse panne du 19 décembre 1978 privant la France entière d'électricité continuent de montrer à quel point l'électricité est devenue indispensable. On reproche à EDF d'avoir créé un besoin et de ne pas savoir y satisfaire, l'électricité est devenue un droit.

Il est impossible de savoir si ces nouvelles préoccupations auront un impact durable sur la consommation d'électricité. Ce que notre enquête nous montre, c'est que même si

³ GRAS A., "Le bonheur, produit surgelé", *Technologies du quotidien - La complainte du progrès*, éd. Autrement, Série Sciences en société n°3, Paris, Mars 1992.

elles font partie intégrante des représentations de l'électricité, il n'est pas possible d'en repérer les effets sur les pratiques domestiques quotidiennes. Certains interviewés déclarent ne pas multiplier volontairement l'équipement électrique pour cette raison, une femme par exemple disait préparer son enfant à apprendre à vivre sans électricité. Mais il nous semble que ce qui contraint le plus directement la consommation c'est le coût qu'elle signifie. Ainsi lors d'une étude réalisée sur l'option tarifaire Bleu Blanc Rouge⁴, on constatait que certains usagers modifiaient de façon visible leur comportement selon que le tarif du jour était favorable ou non. Les représentations associées à ces nouvelles pratiques signifiaient en effet une préoccupation de "chasse au gaspillage", mais le problème écologique n'apparaissant qu'en second plan comme une des autres bonnes raisons de faire des économies.

Les perceptions de l'électricité semblent avoir bien changé depuis son avènement, l'enseignement de l'électricité dans les écoles y joue peut-être un rôle. Pourtant, elle garde aujourd'hui semble-t-il sa part de mystère. Simplement, pour reprendre une expression d'Alain Gras, elle est passée de science à "technoscience"⁵, c'est-à-dire la science au service de la technique. Mais si la technique est devenue banale, parce que quotidienne, et que désormais elle n'émerveille plus personne, elle garde sa part de science c'est-à-dire sa part d'inaccessibilité et donc de magie.

II. EVOLUTION DES PRATIQUES DE L'ORGANISATION DOMESTIQUE

A travers ce bref rappel historique, il apparaît que l'électricité est passé d'objet public à objet privé. En pénétrant dans l'espace domestique, elle en a profondément modifié la configuration, aussi bien spatiale que temporelle.

L'analyse des histoires de vie⁶ permet de relever quelques constats quant à l'évolution des sources d'énergies et de leur utilisation dans l'espace domestique.

Tout d'abord, les énergies présentes dans la vie domestique ne sont plus les mêmes. Les sources d'énergie que l'on peut repérer au début des histoires de vie sont : le pétrole,

⁴ TAPONIER S., et alii, *L'option tarifaire Bleu Blanc Rouge version six prix - Analyse qualitative des pratiques et des opinions de la clientèle*, ARGONAUTES, Contrat EDF-GRETS, Paris, 1993.

⁵ GRAS A., "Le bonheur, produit surgelé", *Technologies du quotidien - La complainte du progrès*, éd. Autrement, Série Sciences en société n°3, Paris, Mars 1992.

⁶ Voir l'analyse des histoires de vie, dans le rapport des résultats d'enquête.

le bois, le charbon, et l'électricité. Aujourd'hui elles deviennent électricité, gaz, fuel et bois. De plus les fonctions assurées par chacune des énergies ne sont plus les mêmes. En ce qui concerne l'électricité, alors qu'elle n'assurait que l'éclairage, elle est utilisée dans certains cas pour toutes les fonctions de la maison. Par ailleurs, alors que le bois pouvait représenter la première source d'énergie (utilisé pour la cuisine, le chauffage, la lessive), c'est une source d'énergie qui n'est plus utilisée aujourd'hui qu'à l'occasion de fêtes, ou comme chauffage d'appoint, au moins dans les cas observés.

Par ailleurs, les fonctions qui structurent les activités domestiques ont évolué. Six fonctions peuvent être aujourd'hui recensées : l'éclairage, le chauffage, la cuisine, le nettoyage, les médias, le bricolage⁷. Chacune est bien distincte dans l'espace domestique, et des équipements spécifiques s'y rattachent. Les histoires de vie montrent que ça n'a pas toujours été le cas. Cette structuration ne semble pas avoir toujours été aussi nette. Par exemple, *"on se lavait les pieds dans l'eau de vaisselle"*, ou bien on faisait la cuisine dans la cheminée qui assure également la fonction chauffage, ou encore on faisait la lessive dans l'évier de la cuisine.

A. L'ESPACE DOMESTIQUE REVOLUTIONNE

Autrefois, et on peut le repérer par la localisation des équipements qui s'y rattachent, les différentes fonctions domestiques étaient concentrées dans la pièce principale. On y trouvait la cheminée, ou la cuisinière, qui représentaient en outre l'unique source de chauffage, et la lumière y était plus particulièrement présente. Ainsi, une fois à l'intérieur du logement, les membres de la famille étaient attirés autour des centres d'énergie notamment l'hiver et le soir (période où on utilise aujourd'hui le plus l'électricité). Quant à la fonction nettoyage, elle pouvait être présente à l'extérieur de la maison, notamment pour la lessive.

Aujourd'hui, ces équipements sont répartis d'une toute autre façon dans la maison. L'éclairage est présent dans l'ensemble du logement depuis l'installation de l'électricité. Le chauffage peut être diffusé dans toutes les pièces, depuis les systèmes de chauffage central. La cuisine est une fonction qui a un espace spécifique séparé de la pièce principale. Le nettoyage, et plus particulièrement la fonction d'hygiène corporelle ne se déroule plus du tout en dehors du logement et a également un espace spécifique où l'on peut également trouver la fonction lessive avec le lave-linge. Les médias semblent être relativement dispersés dans la maison, avec néanmoins une concentration plus

⁷ Notre enquête ne traitera pas du bricolage domestique qui représente un univers à lui tout seul dans la mesure où il peut être pratiqué dans la maison, hors de la maison, ou chez des relations. Sur le bricolage, voir "Production domestique", *Sociétés contemporaines*, n°8, décembre, 1991.

importante dans le salon. De plus, Claudette Sèze⁸ note que l'espace domestique s'élargit puisque certaines activités sont refoulées à l'extérieur avec de nouveaux services et commerces (crèches...), elle parle de "*socialisation du travail domestique*".

Jean Baudrillard⁹ s'est intéressé à l'évolution du mobilier et note que les meubles d'autrefois ne sont plus comparables à ceux d'aujourd'hui. Les "meubles monuments" qui peuplaient l'espace domestique sont remplacés par des objets de série. Ces nouveaux objets seraient apparus du fait de la réduction de l'espace (symptôme de pauvreté pour lui) pour leur multifonctionnalité et leur mobilité. Ces changements correspondent en fait à une évolution globale de la conception de l'espace domestique où aujourd'hui les valeurs d'organisation priment sur la morale traditionnelle de la ménagère : "*chaque chose à sa place et que tout soit propre*". L'aspect pragmatique devient la préoccupation centrale.

B. LE BOULEVERSEMENT DU TEMPS DOMESTIQUE

Les fonctions se trouvent donc réparties de façon différentes dans l'espace, mais elles n'occupent pas non plus la même importance dans l'organisation des tâches domestiques. D'une part, on constate que la fonction "nettoyage" n'était pas aussi présente dans les activités quotidiennes durant la première moitié de ce siècle comparé à aujourd'hui ; les pratiques concernant l'hygiène corporelle apparaissent en effet moins fréquentes qu'aujourd'hui. Ce qui permet de constater une évolution de la notion de propre. D'autre part, la fonction média n'est que peu représentée ; elle apparaît avec la radio, et y restera limitée pendant un certain temps, alors qu'aujourd'hui, notamment avec la télévision elle a pris plus d'ampleur. L'attribution du temps domestique aux différentes activités est donc différent.

L'ensemble de ces modifications traduit un changement dans la façon de réaliser certaines tâches qui a permis de consacrer plus de temps à d'autres. Les tâches liées à la cuisine, au ménage et à la lessive sont probablement celles sur lesquelles le temps a été le plus réduit, et ce, du fait des équipements électriques qui en prennent en charge une partie. En parlant des appareils électriques, certains, dans une conception fataliste du progrès, parlent de prothèses de l'homme. Claudette Sèze¹⁰ quant à elle les décrit, parmi d'autres équipements domestiques, comme des substituts du travail de l'homme. Elle

⁸ SEZE C., "Les substituts sociaux au travail domestique", in GRAS., JOERGES B., SCARDIGLI V., (ed.) *Sociologie des techniques de la vie quotidienne*, Paris, éd. L'Harmattan, 1992.

⁹ BAUDRILLARD J., *Le système des objets - La consommation par les signes*, Paris, éd. Denoël / Gonthier, 1968.

¹⁰ SEZE C., *op. cit.*.

distingue alors les "substitutions franches", où l'ensemble de la tâche est pris en charge (le chauffage par exemple), et les "micro-substitutions" où seule une partie de cette tâche est assurée par un appareil (la cuisson pour la fonction alimentaire par exemple). Elle constate par ailleurs une agrégation de ces substituts qui serait à l'origine du bouleversement de l'organisation du temps domestique, d'ailleurs en concordance avec la salarisation des femmes. C'est ainsi que le travail domestique s'intellectualise et devient plus prévisionnel, plus décisionnel.

Ce qu'il nous semble particulièrement intéressant de souligner en ce qui concerne ces **bouleversements de l'organisation domestique, c'est qu'ils ne sont pas homogènes**. Tout d'abord, la pénétration des équipements électro-domestiques en France est plus lente que dans le reste de l'Europe et aux Etats-Unis. En France, on note également une différence entre les régions rurales et les régions urbaines. Et aujourd'hui, les données de notre recherche nous permettent de constater des différences d'équipement selon les ménages, et des organisations du temps domestique diversifiées. Ainsi, la diffusion de l'électricité, même si elle est massive, n'a **pas eu d'effet de massification des pratiques** d'utilisation. Au contraire, chacun, selon ses contraintes matérielles, ses représentations, sa culture, a adapté son mode de vie.

C. LA DIMENSION IDENTITAIRE DE L'ELECTRICITE

Jean-Claude Kaufmann¹¹ montre, dans un premier temps, comment les choix d'équipements domestiques sont des choix fondés et fondateurs d'identité. A travers sa typologie des non-utilisateurs de lave-vaisselle (75% des ménages), il montre comment c'est la distance critique que l'on a ou non vis-à-vis des tâches domestiques qui détermine son degré de pénibilité (ou son inexistence). Ainsi, pour certains elles appartiennent à une routine non questionnée, alors que d'autres construisent ou ont construit cette distance qui rend la tâche intolérable.

Dans un second temps, il fait l'hypothèse que la "résistance" au lave-vaisselle a été d'autant plus forte pour les trois populations de non-utilisateurs décrites (les "*sensuels-aquaphiles*", les "*ultra-ménagères*", les "*c'est-vite-fait*"), que celui-ci n'était pas suffisamment séduisant en termes de gain de temps.

Ce qui nous semble intéressant dans cet exemple, c'est de voir comment les "résistances" de certains foyers à intégrer un équipement socialement banalisé,

¹¹ KAUFMANN J.C., "Les deux mondes de la vaisselle", *Technologies du quotidien - La complainte du progrès*, Paris, éd. Autrement, Série Sciences en société n°3, Mars 1992.

correspondent à des stratégies de réinterprétation de leur utilité. Cela rejoint ce que Victor Scardigli¹² décrit en terme de **réappropriation sociale de la technique**.

C'est ainsi que nous en venons à repérer des **variables culturelles** de cette réappropriation. Nous en distinguons plus particulièrement deux. La première concerne les **représentations sociales de la technique** et tout ce qu'elle peuvent sous-entendre en terme d'imaginaire de progrès (voir chapitre 3). La seconde concerne davantage les **représentations de la répartition des rôles au sein de la famille** et qui est développée en chapitre 2 sous l'angle des transactions du quotidien qu'elle signifie.

Par ailleurs, les **objets électriques**, et leur intégration dans l'espace domestique, apparaissent comme des **soutiens d'identité** également dans le sens où ils donnent à voir cette identité. C'est ainsi que nous développons ici l'idée de l'électricité / présentation de soi, et l'électricité comme moyen de mise en scène de la vie quotidienne.

1. L'intérieur électrique présentation de soi

En analysant les histoires de vie, on a pu observer que **l'acquisition d'objets électriques était autrefois un signe social de modernité**. L'éclairage est longtemps resté la seule application domestique de l'électricité. A cette époque, elle apparaissait plutôt comme un phénomène urbain, mais ce décalage entre le rural et l'urbain était surtout imputable aux décisions des pouvoirs publics. Par la suite, les premiers équipements électro-ménagers sont apparus, avec en premier lieu la radio, puis le frigidaire, le lave-linge et le fer à repasser. Dans un contexte où ce secteur est en pleine évolution, le moment d'acquisition de chaque innovation révèle la volonté et la capacité de chacun à paraître "moderne". Trois de ces acquisitions semblent, dans nos interviews, avoir été plus particulièrement marquantes : celles de la radio, de la télévision et du lave-linge. Mais on peut supposer qu'à chaque "nouveau", le choix doit être reformulé et amener le foyer à s'interroger sur l'acquisition de l'appareil. **Le fait d'acquiescer ou de ne pas acquiescer cette nouveauté est un signe distinctif qui peut être interprété par l'entourage**. Aujourd'hui, où les innovations sont fréquentes, le nombre d'appareils possédés par le ménage (en dehors du fait qu'il peut être lié à l'âge) semble être un indicateur. Ainsi, certaines personnes interprètent la multiplication des nouveautés, des "gadgets", comme une course effrénée à la modernité¹³.

¹² GRAS A., JOERGES B., SCARDIGLI V., *Sociologie des techniques de la vie quotidienne*, coll° "Logiques Sociales", Paris, ed. L'Harmattan, 1992.

¹³ MONNIER E. (ed.), *Energie au foyer - Le mode de vie des classes moyennes en habitat collectif*, Plan Construction et Habitat, Paris, 1985.

De plus, la **place affectée à ces objets** correspond à ce que Martine Segalen et Béatrice Le Wita nomment des "*créations familiales*"¹⁴, à savoir que leur **agencement, l'arbitrage entre ce qui est visible et ce qui ne l'est pas..., composent une décoration**, une ambiance, qui transforme l'objet de série en un objet propre au foyer. Dans le même sens, Jean Baudrillard¹⁵ définit le rangement comme constitutif d'une "valeur d'ambiance" : "*le rangement comme traitement de l'espace devient d'ailleurs lui aussi élément d'ambiance*".

Par ailleurs, la **gestion de la consommation est également un signe de distinction**. Par exemple, la température du logement est un critère facilement repérable par des "étrangers" et informe sur les stratégies de gestion du foyer. Comme on le verra en chapitre 2, ces stratégies supposent de procéder à des arbitrages entre plusieurs types de contraintes, notamment des contraintes culturelles et sociales qui vont déterminer la capacité de chacun à assumer socialement son image de "radin" ou de "généreux".

Enfin, la présentation de soi passe aussi par la mise en scène de ses capacités de "bricoleur". Dans de nombreux cas, l'intervention sur l'installation ou sur les appareils électriques véhicule une certaine appréhension de la part des interviewés. Bien souvent, ils refusent de le faire eux-mêmes et font appel à des spécialistes. Là aussi, il s'agit d'un arbitrage et de la capacité à assumer cet **arbitrage entre une image de bricoleur capable de débrouillardise, et une image d'intellectuel**, maladroit de ses mains, mais valorisé dans les tendances actuelles déjà évoquées à une intellectualisation du travail domestique.

2. "La mise en scène de la vie quotidienne"

Ainsi, les "choix électriques" sont des indices pour l'entourage du positionnement social et culturel du foyer. Mais on s'aperçoit qu'ils sont également des moyens de graduer les différentes phases de la vie quotidienne. Ce sont les modulations de l'éclairage qui intervient. On l'a vu lors du rappel historique, la lumière électrique a très vite été associée au spectacle, qui l'a même, dans une certaine mesure naturalisée. Aujourd'hui, le spectacle est encore associé à l'imaginaire de l'électricité. Ainsi, en table ronde, en réponse à la question si l'électricité était un film, on obtient :

¹⁴ SEGALEN M., LE WITA B., "Editorial", in *Chez soi - Objets et décors : des créations familiales ?*, éd. Autrement, Série Mutations, n°137, mai 1993.

¹⁵ BAUDRILLARD J., *Le système des objets - La consommation par les signes*, Paris, éd. Denoël / Gonthier, 1968.

"Les lumières de la ville, c'est Chaplin, New York éclairé, rampes de théâtre, c'est le côté théâtre, l'éclairage ça joue beaucoup. On peut avoir l'ambiance rien qu'avec l'électricité. Au théâtre, on y joue la vie. Ce serait des Vaudeville avec beaucoup de personnages : c'est la gaieté, ça va vite, ça bouge ; des opéras ; des comédies musicales, plein de couleurs, de vie. Des tragédies : des moments plus intenses avec plus de lumière ; une satire sociale".

Ainsi, les festivités, moments privilégiés d'interactions sociales, sont encore aujourd'hui des occasions de faire varier la lumière, la modulation des éclairages halogènes est d'ailleurs une pratique apparemment fréquente. Sont souvent cités Noël, les anniversaires avec une modulation ritualisée au moment du gâteau ("*on éteint pour le gâteau, et une fois qu'il est soufflé on rallume*"), les fêtes, grandes et petites, avec les soirées dansantes où "*aux slow on tamise, aux rock on éclaire*". Mais la modulation de l'éclairage s'associe également à des moments de détente, quand on regarde la télévision, ou lorsqu'on lit. Elle s'associe enfin, à des moments de travail, de concentration.

Il semble qu'on ne puisse pas "jouer" ainsi dans toutes les pièces. Par exemple, on ne module pas la lumière dans la "*cuisine*", la "*salle de bain*" ou les "*toilettes*". Par contre, les lieux qui s'y prêtent seront le "*salon*", le "*bureau*", le "*boudoir*".

En considérant le lien, déjà évoqué, entre pièces et fonctions, on s'aperçoit qu'on ne met pas en scène des tâches de cuisine, et d'hygiène corporelle notamment. Ainsi, la modulation de l'éclairage peut avoir plusieurs interprétations. Elle peut être "physiologique" ("*avec les différentes intensités de la télévision, on en prend plein la gueule si on est dans le noir, alors je laisse quelque chose d'allumé*"), elle peut être le moyen d'appuyer les rythmes du quotidien ("*ça dépend des moments, si on se concentre on tamise et si vraiment on travaille, on monte la lumière*"), ou encore la modulation de l'éclairage peut-être une modulation du degré de convivialité qui se décline selon des codes sociaux définis (pour un repas d'amoureux, la lumière est faible), et qui peut être interprétée facilement par l'ensemble des personnes présentes.

D. LES GESTES DE L'ELECTRICITE AUJOURD'HUI

L'ensemble de la gestuelle liée à l'utilisation quotidienne de l'électricité apparaît relativement restreinte. Même si les "actes" d'utilisation ont des effets variés, et ont des motivations tout aussi variées, leurs formes quant à elles sont limitées. Ils interviennent dans deux contextes : soit l'utilisation à proprement parler, c'est-à-dire le fait de décider

du fonctionnement d'un appareil électrique ; soit les travaux sur l'installation, que nous développerons plus loin (IV - B).

Tout d'abord, les objets supports d'utilisation sont divers, depuis la cafetière jusqu'à la télévision, les formes sont toujours différentes. Mais les possibilités d'intervenir sur le fonctionnement sont réduites.

L'ensemble des informations recueillies permet de repérer trois grandes familles de gestes. Avec les premiers on permet ou on empêche l'approvisionnement en électricité. Ils correspondent à tout ce qui peut être assimilé à un interrupteur : allumer et éteindre la lumière, faire disjoncter, appuyer sur le "*bouton power*" de la chaîne hi-fi... Avec les seconds on règle cet approvisionnement : régler le thermostat d'un convecteur, "*moduler*" l'intensité d'un éclairage halogène... Avec les derniers, on relie les circuits de diffusion de l'électricité pour qu'elle agissent à la fonction voulue : brancher la prise du réfrigérateur ou de l'aspirateur, ajouter une rallonge.

Ce découpage permet de faire le lien entre un geste physique et l'effet qu'il produit sur la consommation électrique. Par exemple, quand on met la cafetière en route, les interviewés, à travers un jeu projectif qui met en scène une fée, s'expriment en disant : quand on met la cafetière en route : "*elle démarre ; elle arrive à un endroit où elle passait et elle se raccorde ; il y a un chemin avec un panneau : interdiction de tourner à droite ; la fée c'est le côté magique, on met la cafetière, un coup de baguette magique et voilà*" ; ou bien : quand on baisse le thermostat d'un convecteur électrique : "*elle va se coucher ; elle ralentit son action ; elle marche très vite et elle se met à marcher plus doucement ; je la verrais fondre ; de petite fée, elle passe à petite petite fée jusqu'à disparaître*" ; ou bien quand on branche une prise : "*c'est comme les pompiers, ça sonne, il y a une alarme, tout le monde s'habille et file parce qu'il y a une urgence, c'est vraiment en urgence ; moi ce serait un peu plus bestial, ce serait la pénétration en quelque sorte, il y a prise mal et prise femelle*".

L'imaginaire de l'électricité est donc un imaginaire de mouvement, qui rappelle le trafic routier avec ce qu'il entend d'orientation et d'itinéraire.

Ce qui apparaît, c'est que ces gestes sont complètement mécanisés, banalisés. Même si les objets en jeu sont des objets techniques, leur utilisation ne semble pas pour la plupart technicisée. Certains d'entre eux nécessitent un temps d'apprentissage, comme le magnétoscope dont l'utilisation est souvent réservée aux "spécialistes". Dans les familles rencontrées, ce sont plutôt les maris, ou les enfants qui prennent en charge la programmation. Tout ce passe comme si, compte tenu de l'investissement en temps que représente cet apprentissage, il n'était pas nécessaire que tout le monde s'y prête.

Mais pour la plupart des autres appareils, cet apprentissage est inutile. Alain Gras¹⁶ explique que même si la technologie investie dans les appareils électriques, pensée et réalisée par des "spécialistes", est bien réelle, dans le quotidien elle se "*vit intimement*", elle devient "*partie intégrante de notre être social*". C'est ainsi qu'il déclare : "*dès que l'homme est social, il est technicien*". Les gestes électriques sont simples et ne demandent pas plus d'apprentissage que n'importe quel autre geste domestique.

En parlant de banalisation, on signifie que le geste n'est pas pensé pour lui-même, mais pour l'effet produit. Mais l'hypothèse que nous faisons est que si le geste n'est pensé de façon consciente que pour son effet, il est probable que l'activité électrique qu'il entraîne soit elle-même peu représentée à l'esprit.

Comme Jean Baudrillard¹⁷ l'avait déjà souligné, seule la main intervient quand c'était tout le corps qui autrefois entraînait en mouvement. Le pouvoir de l'homme sur son environnement physique, sa puissance, peut se limiter aujourd'hui au simple contrôle visuel ou auditif du fonctionnement de l'appareil. C'est en ces termes que Baudrillard parle de "*gestuelle fonctionnelle*", l'énergie humaine étant, en ce qui nous concerne, remplacée par l'énergie électrique, le contrôle à distance prend toute son ampleur pour compenser l'"abstraction" de l'activité gestuelle.

E. LES PRATIQUES D'INTERVENTIONS SUR L'INSTALLATION

D'une façon générale, les interventions des membres de la famille sur l'installation électrique domestique restent, dans le cadre de notre recherche, relativement restreintes, et peu fréquentes. On peut repérer les changements de fusibles, de dominos, le déplacement de prises ou la rénovation de l'installation.

La plupart des interviewés déclarent n'avoir remplacé des fusibles que rarement, voire jamais. Pour expliquer cette absence de panne, ils évoquent l'âge récent du compteur, ou des vérifications préventives. D'autres interviewés déclarent avoir remplacé de façon répétée leur fusible. Un trop grand nombre d'appareils électriques en fonctionnement, compte tenu de la puissance du compteur peut en être à l'origine. Dans ce cas, l'expérience vécue des pannes répétées a permis de repérer le problème, et d'y adapter ses pratiques de consommation, la solution étant trouvée à la suite de plusieurs essais-erreurs. Cette expérience conduit en outre à adopter un comportement préventif en se munissant de fusibles de rechange, ce qui n'est pas le cas des interviewés peu touchés

¹⁶ GRAS A. "Le bonheur, produit surgelé", *Technologies du quotidien - La plainte du progrès*, éd. Autrement, Série Sciences en société n°3, Paris, Mars 1992.

¹⁷BAUDRILLARD J., *Le système des objets - La consommation par les signes*, Paris, éd. Denoël / Gonthier, 1968.

par ces problèmes. Le remplacement des fusibles est perçu comme facile à réaliser, et ce, même pour les interviewés refusant généralement d'intervenir sur l'installation électrique.

Les interventions sur les prises électriques semblent elles aussi rares et se feraient surtout à l'occasion de réaménagements domestiques. Elles ne sont réalisées que par un des membres de la famille considéré comme "bricoleur", ou par un membre de l'entourage, reconnu lui aussi pour ces capacités.

Quant à la rénovation complète, elle peut être envisagée à la suite de certains dysfonctionnements et du fait d'un sentiment d'insécurité de la part des occupants du logement, du fait d'une installation trop vétuste parce que trop ancienne. Dans le cas des locataires, la responsabilité de l'intervention est alors reportée sur les propriétaires. D'ailleurs, ces rénovations peuvent avoir été motivées par des obligations légales. Dans des logements plus récents, ce besoin de rénovation n'est pas ressenti, le fait d'avoir occupé ce logement depuis sa construction, et donc de l'avoir connu neuf semble être plus sécurisant.

Mais d'une façon générale, on note que les interventions sur l'installation électrique font l'objet d'une certaine appréhension. Elle peut être apparue à la suite de tentatives qui ont échouées, et qui restent des expériences relativement traumatisantes : *"il y a des prises dans la chambre qui n'ont jamais marché. Une fois je l'ai branchée, ça a fait des étincelles et de la fumée noire, je n'ai jamais réessayé, je n'y touche plus"*.

Pour d'autres, c'est la crainte de ne pas être suffisamment compétent pour mener à bien l'intervention qui l'interdit, crainte qui peut également être liée à un souvenir d'échec.

C'est ainsi que, lorsque le besoin s'en fait ressentir, on aura plutôt tendance à faire appel à un spécialiste, qui sera plus souvent qu'un professionnel, mais une personne de l'entourage présentant un "talent" de bricoleur.

Le danger que représente l'électricité conduit par ailleurs à adopter certains comportements de prévention : que ce soient des caches-prises pour les enfants, ou que ce soit en débranchant systématiquement tous les appareils qui ne sont pas en fonctionnement.

F. LES PRATIQUES D'ENTRETIEN DES APPAREILS ELECTRIQUES

Il semble que de nombreux appareils électriques soient entretenus comme n'importe quel autre objet de la maison. Il ne s'agit souvent que de pratiques de ménage, que ce soit le chiffon mouillé, le balai à poussière ou le produit détergeant. De la même façon que pour un autre appareil, l'expérience permet de repérer des moyens de prévenir la

salissure, ou de mieux l'éliminer. De même le nettoyage à l'aide de détergeants renvoie à des préoccupations écologiques. Ainsi, le fait que les appareils soient électriques ne provoquent pas forcément de réticences particulières quant au nettoyage à l'eau.

Néanmoins, certains interviewés évoquent ce danger et semblent adopter des pratiques de sécurité en éliminant le nettoyage à l'eau, ou seulement en évitant soigneusement qu'elle se répande dans l'appareil, ou bien encore à condition de bien le laisser sécher.

Certains appareils nécessitent des entretiens spécifiques tels la cassette auto-nettoyante ou le détartrage de la cafetière, ou bien lorsque les revêtements ne supportent pas les produits habituels, mais ils sont directement liés à la fonction de l'appareil, ou à sa sophistication, non au fait qu'il soit électrique.

On s'aperçoit en réalité, que quelque soit l'appareil, le nettoyage est totalement routinisé, même si au départ, il a nécessité l'apprentissage d'un savoir-faire :

"Je nettoie le filtre du sèche-linge à chaque fois, je vide le bac à eau et je fais environ trois fois par an le bloc en dessous où ça fait des tuyaux vides. Il finit par y avoir des mitons. Avec une aiguille, il faut déboucher et passer sous l'eau. Sinon, c'est très facile à nettoyer, il y a juste à déboîter un grand rond, je mouille mon doigt et je frotte partout où il y a le molleton."

En dehors du nettoyage habituel, la procédure de résolution des dysfonctionnements apparaissant sur les appareils électriques pourrait être un indicateur de la perception de cet appareil en tant qu'objet électrique.

Tout d'abord, il faut souligner que les dysfonctionnements ne sont pas apparus comme fréquents. Un entretien "scrupuleux" est une des explications fournies au bon fonctionnement des appareils, entretien qui peut dans certains cas nécessiter un savoir-faire de "bricoleur". On peut noter par ailleurs que certains appareils présentent des dysfonctionnements, mais ne sont pas réparés parce que perçus comme peu perturbants.

En ce qui concerne la résolution de ces dysfonctionnements, certains ne semblent pas devoir faire appel à des compétences particulières, comme par exemple changer une ampoule. Néanmoins, pour de nombreuses réparations, des "spécialistes" sont sollicités. On a d'autant plus facilement recours à des professionnels que l'appareil est encore sous garantie. Ou que ce soit des personnes de l'entourage de l'interviewé ayant des compétences reconnues de "bricoleur". Dans certains cas, c'est l'interviewé lui-même qui intervient mais le résultat n'est pas toujours satisfaisant. Il semble que le fait qu'il s'agisse d'appareils électriques soulignent l'appréhension de certains interviewés à intervenir :

"Il n'y a pas eu de problème sur la cafetière. S'il y en avait eu je l'aurais plus donnée à réparer que de la réparer moi-même, l'électricité je n'aime pas."

Ainsi, les objets électriques sont tantôt entretenus comme n'importe quel autre objet domestique, tantôt sujets à des précautions spécifiques. En ce qui concerne le nettoyage, le danger que représente l'association de l'électricité et de l'eau reste présent dans l'esprit des interviewés et semble conduire à des pratiques de prévention. Cependant, ces précautions sont variables, cette représentation du danger n'a pas le même impact pour tous. Dans certains, la fonctionnalité de l'objet prend l'avantage sur son caractère électrique pour laisser la place aux pratiques habituelles de ménage. Ceci renforce notre idée que la représentation de l'électricité apparaît à travers ses médiateurs.

En ce qui concerne les pratiques d'interventions sur les appareils électriques endommagés, nous pouvons constater qu'elles se rapprochent nettement des pratiques d'intervention sur l'installation électrique. Lorsqu'on atteint le "cœur" de l'appareil, de même que lorsqu'on démonte une prise, l'électricité se trouve tout à coup privée de ses médiateurs, et tout ce qu'elle peut comporter de dangereux est alors brusquement mis à jour. C'est ainsi que ces médiateurs, en plus d'être des représentations de l'électricité dans sa finalité, sont également les supports de ce que l'électricité peut représenter de sécurisant.

III. AUJOURD'HUI, LES REPRESENTATIONS DE L'ELECTRICITE

A. LES MOTS DE L'ELECTRICITE

Le discours sur les pratiques d'utilisation de l'électricité dans l'espace domestique véhicule des représentations sociales de l'objet-électricité plurielles. Il évoque en effet un ensemble d'objets, de notions, de symboles, voire d'idéologies divers, qui donne un certain relief à l'ensemble du **champ "représentatif"**¹⁸. Néanmoins, l'ensemble de ces données laisse pressentir une certaine **cohérence** de ce champ.

Dans un premier temps, nous tenterons de repérer, à la façon d'un recensement, tout ce qui peut avoir attiré à l'électricité dans l'espace domestique (bien que cet espace ne soit pas délimitant), en terme de construction sociale de l'objet. Plus loin, dans le chapitre trois, nous pousserons plus loin l'analyse vers une étude de l'imaginaire lié à cet objet.

En observant et en analysant les comportements d'utilisation de l'électricité au sein de l'espace domestique, on constate rapidement la difficulté de séparer l'objet-électricité des objets électriques. L'électricité est, dans la plupart des cas, médiatisée par un appareil, et n'a, en ce sens, que la fonction de cet appareil. D'une certaine façon, **l'électricité n'existe qu'à travers ses médiateurs.**

En termes de représentations, c'est un constat fondamental. C'est ainsi qu'on en vient très vite à **s'interroger sur la possibilité d'une autonomie de l'objet-électricité.** Et si cette autonomie est envisageable, quelle est-elle ? Cette question en entraîne une autre : quel serait le support de cette éventuelle représentation d'une électricité autonome ?

Le discours scientifique peut fournir, dans certains cas, des éléments de réponse, mais reste le problème de la *connaissance sensible* de l'électricité.

1. L'électricité : un objet inaccessible

a. Le discours scientifique : un discours décalé

Lorsqu'on cherche à définir l'électricité en faisant abstraction de ses applications domestiques ou extra-domestiques, il semble que le discours scientifique ouvre certaines perspectives. C'est ainsi qu'on obtient des éléments de définitions

¹⁸ Suivant la conceptualisation tirée de S. MOSCOVICI (ed.), *Psychologie sociale*, Paris, PUF, 1984.

"techniques" : *"il y a un pôle positif et un pôle négatif" ; "il y a le courant alternatif et le courant continu" ; "c'est une conduction d'électrons" ; "il y a des neutrons et des protons, des circuits fermés..."*. Cette **connaissance "scientifique" est issue de l'apprentissage scolaire**. L'électricité apparaît alors en tant que discipline d'étude, elle est science : *"l'électricité, c'est une loi physique"*.

Cependant, ces définitions sont souvent peu précises, et les interviewés expriment les difficultés qu'ils éprouvent à se remémorer ces connaissances. Elles leur apparaissent sous forme d'images floues et de mots vidés de leur sens. Un certain malaise accompagne d'ailleurs ces exercices de remémoration, malaise parfois explicite : *"à ma grande honte, je ne sais pas comment ça fonctionne l'électricité, je ne me rappelle plus"*.

Selon les cas, l'entrée scientifique peut être particulièrement commode si elle renvoie à des référents maniables pour celui qui les énonce. Elle permet alors d'envisager une perception réellement autonome de l'objet-électricité. Mais ce n'est pas toujours le cas. Pour de nombreux interviewés ces référents ne correspondent à rien de concret dans la réalité quotidienne. C'est d'ailleurs une des raisons évoquées pour lesquelles ces référents perdent de leur sens, c'est le **décalage entre les connaissances scolaires et leur mise en oeuvre** : *"J'ai fait un peu d'électricité à l'école. Je n'ai appris de choses sur l'électricité qui me servent dans la vie quotidienne"*. Les cognitivistes rappellent souvent le poids de l'expérience vécue dans la construction d'une représentation sociale. Et ici, **le lien entre signifiant et signifié ne peut pas passer par l'expérience**.

Il nous semble ici important d'insister sur l'**opacité que représente pour les interviewés le discours technique sur l'électricité**. Ils y sont parfois confrontés lorsque des "spécialistes" doivent intervenir sur leur installation domestique. Et les difficultés de communication sont alors édifiantes. On peut relever à ce sujet un échange apparu lors d'une réunion de groupe animée dans le cadre de cette étude, sur le thème des unités de mesure de l'électricité :

"- la puissance de l'électricité, c'est ce qui manoeuvre, on peut mesurer la puissance avec des watts et des ampères. C'est une unité de mesure.

Quelle est la différence entre les watts et les ampères ?

- ... (silence)

Si vous deviez expliquer à un enfant la différence entre watts et ampères, que diriez-vous ?

- les watts, c'est ce qui donne l'électricité, ampère c'est un peu la même chose c'est une unité supérieure, le courant sera plus faible d'un côté que de l'autre, plus faible avec des ampères et plus fort avec des watts.

- plus il y a de watts, plus c'est fort

- moi je dirais : un watt c'est un ensemble de petits bonhommes lumineux en groupes, qui se séparent et plus il y a de groupes et plus il y a de watts

- pour l'expliquer, on peut faire la comparaison avec l'eau, à 10° c'est froid et à 100° c'est chaud, donc 110 W c'est pas la même chose que 120 W. A 110 W par exemple c'est 35° et à 35° on a de l'eau chaude, mais c'est pas parce c'est plus faible qu'il n'y en a plus. Et chaque pays s'adapte. Et pour les ampères ce serait plus une question d'ondes

- moi, je dirais : un gros bonhomme qui veut soulever une voiture ou un groupe de petits bonhommes qui soulève la même voiture

- on dit aussi, pour un foyer il y a tant de masse

- pour expliquer à un enfant, on peut prendre ses jouets, par exemple s'il a un gros camion et un autre petit,... en voyant le nombre de piles

Et si vous deviez l'expliquer à un adulte ?

- A un adulte ?, je dirais prends un dictionnaire !

On voit au travers de cet échange, que la "scientificité" de la connaissance autour des notions de watts et ampères se limite à une distinction en termes de "puissance". Cette distinction n'est cependant pas suffisamment élucidée pour eux pour pouvoir être discutée entre adultes. Elle est perçue comme une schématisation seulement accessible à des enfants.

b. L'électricité : une connaissance sensible faible

Il apparaît donc que la "connaissance scientifique" est un support de représentations assez peu fécond pour ce qui nous préoccupe, et en tout cas éloigné de la réalité quotidienne de l'utilisateur domestique. Dans notre recherche d'une éventuelle perception autonome de l'électricité, elle ne semble pas suffisante.

En poursuivant un raisonnement cognitiviste, et toujours dans cette recherche de supports d'une représentation autonome de l'électricité, nous pouvons nous intéresser à la perception sensible de cet objet, en tant qu'approche la plus directe parmi les différents degrés de perception.

La question de la matérialité de l'électricité est souvent apparue lorsqu'on cherchait à s'approcher d'une définition autonome de l'objet-électricité. Pour certains interviewés, il semble que l'électricité ait bien une existence matérielle : "*l'électricité, c'est forcément de la matière*". Le référent peut alors en être l'électron. Mais tous les interviewés ne le mentionnent pas. Une véritable ambiguïté persiste : "*l'énergie c'est le contraire de la matière, comme pour Einstein, mais l'électron c'est de la matière aussi*".

Généralement l'électricité est plus souvent décrite comme un **mouvement**. Et effectivement, lorsque l'image de l'électron apparaît c'est l'image d'un électron en déplacement.

Avec le mouvement s'associe la **vitesse**. Par exemple, en table ronde, lorsqu'on fait associer l'électricité à un sport, deux interviewés proposent le *sprint* : "*c'est une accélération rapide, c'est l'électron qui se propage le long d'un fil*". Quelqu'un parle également de *vélocité*.

Ainsi, en évoquant le mouvement, l'électricité apparaît **insaisissable**. C'est également ce que suggère l'étincelle qui, tout en étant associée aux dysfonctionnements la figure parfois.

En cherchant à s'approcher le plus possible d'une matérialisation de l'électricité, certains la comparent à un fluide. Et le fluide apparaît alors effectivement comme une matérialisation du mouvement et de sa continuité.

Bref, même si l'électricité est une matière, elle n'est pas saisissable.

C'est ainsi que l'on en vient à envisager l'éventualité d'une *connaissance sensible* de l'objet-électricité, et on s'aperçoit alors qu'elle ne peut être que considérablement réduite.

En dehors de l'étincelle, qui évoque l'instantané et l'éphémère et reste associée à un dysfonctionnement, **on ne voit pas l'électricité**. Lorsqu'on la voit, c'est par l'intermédiaire d'un de ses médiateurs, notamment l'éclairage qui apparaît souvent comme le premier témoin de la présence de l'électricité.

L'électricité n'a pas d'odeur. D'ailleurs, lorsque, comme c'est souvent le cas, l'électricité est comparée au gaz, cet attribut est à plusieurs reprises mis en évidence.

L'électricité ne s'entend pas. En dehors des sons émis par les appareils électriques en fonctionnement, on ne peut pas repérer l'électricité par un bruit reconnaissable.

On ne peut pas toucher l'électricité. Si le toucher était le seul sens capable d'informer sur la présence de l'électricité, le contact est trop dangereux pour qu'il devienne un point de repère de sa présence.

Enfin, **l'électricité n'a pas de goût**, puisque elle n'est pas comestible.

Le postulat que l'on fait ici *a posteriori* est que les représentations de l'électricité correspondent à ce que Gilbert Durand appelle une "*pensée indirecte*"¹⁹. C'est-à-dire que ce n'est pas un objet qui "*peut se présenter 'en chair et en os' à la sensibilité*". Pour avoir une existence autonome il doit être pensé. Notre hypothèse est la suivante : puisqu'il existe des référents sensiblement perceptibles de cet objet, les équipements et appareils électriques, ils deviennent eux-mêmes support indirects de représentations de l'électricité.

¹⁹ DURAND. G., *L'imagination symbolique*, 2ème éd. "Quadrige", Paris, PUF, 1989, 1ère éd. 1964.

Un des échanges apparus au cours d'une réunion de groupe sur ce thème est très évocateur :

- "- l'électricité, c'est forcément de la matière*
- je la comparerais au vent, on le sent mais c'est insaisissable*
- je l'associerais avec de l'eau, l'ampérage c'est le débit de l'eau, la puissance c'est la variation de pression*
- on ne peut la décrire que par comparaison parce qu'elle est obligée d'être enveloppée dans une gaine, elle a besoin d'un support pour qu'on la voit*
- le problème du mot électricité c'est que c'est une application, elle a une notion de science qui répond à un certain nombre de conditions, elle n'est pas de la matière, c'est la maîtrise du déplacement d'une matière le long d'un fil. L'électricité ce n'est pas la matière, la matière c'est l'électron. L'électricité c'est pas de la matière, c'est une constatation. Le mot est immatériel alors que ses éléments sont matériels*
- on pourrait la comparer au gaz*
- aux ondes*
- pour en parler, on ne devrait parler que de ses effets*
- c'est comme la pensée*
- c'est comme l'air et le vent, c'est la transparence*
- l'électricité est transparente, elle n'est pas visible à l'oeil nu."*

Tout cet échange tourne autour de l'idée que l'électricité est insaisissable. Ceci veut dire que même quand les interviewés tentent de faire une description "matérielle" de l'électricité, ils n'arrivent à décrire qu'une transparence et une invisibilité.

2. Les structures du champ représentatif de l'électricité

Lorsqu'on parle d'électricité, on peut aussi bien parler d'électrons, que de l'utilité de l'électricité dans la vie quotidienne, des problèmes écologiques posés par la production nucléaire de l'électricité, de fusibles, ou bien encore de lignes à haute tension. Il existe ainsi tout un catalogue d'objets figuratifs de l'électricité, et qui en sont presque les conditions d'existence. En faisant l'hypothèse que les objets qui sont concrets (compteur, robot-ménager, pylône...), sont les moyens de la matérialisation de l'électricité, on peut postuler que ces objets correspondent à un processus d'*objectivation* de l'électricité. La notion d'objectivation émane d'un modèle de construction de la représentation sociale élaboré par divers psycho-sociologues²⁰. Ce processus est décrit

²⁰ Cf l'article de D. JODELET qui décrit ce modèle : "Représentation sociale : phénomènes, concept et théorie", S. MOSCOVICI (ed.), *Psychologie sociale*, Paris, PUF, 1984.

comme étant le moyen, par l'intermédiaire d'objets figurants une idée abstraite, de représenter cette idée à la pensée, de lui donner "*une texture matérielle*"²¹.

En reprenant schématiquement cette thèse, on peut dire que, puisque l'électricité est un objet abstrait et complexe, son appréhension nécessite une matérialisation : "*objectiver c'est résorber un excès de significations en les matérialisant*"²².

Le catalogue d'objets et d'images signifiant l'électricité est un catalogue structuré. En figurant l'électricité, ces objets sont aussi l'expression de sa finalité. C'est ainsi qu'on en arrive à une catégorisation des applications et utilisations de l'électricité. Elle permet de repérer un amont et un aval dans l'itinéraire de ce *fluide*, dont l'aboutissement en est l'application domestique. Il apparaît alors que l'électricité existe sous différentes formes, différents états, qui varient avec son cheminement sur cet itinéraire, et la possibilité ou non d'une application directe.

Aux deux extrémités de cet itinéraire deux pôles s'opposent : l'électricité "naturelle", à l'état "sauvage", et l'électricité "apprivoisée" pour l'utilisation domestique. C'est ainsi que la structure de cet itinéraire, mais aussi du catalogue d'objets figuratifs de l'électricité, correspond à son **degré de domestication**.

En se calquant sur cette structure, un découpage nous semble particulièrement commode pour l'analyser compte tenu de la délimitation de notre objet d'étude : il sépare l'électricité domestique, directement applicable, de l'électricité extra-domestique non encore utilisable²³. C'est ainsi que, selon des termes évoqués par les interviewés, se dégagent deux univers de l'électricité : l'univers de l'"énergie électrique", et l'univers du "courant électrique".

²¹ JODELET D., *op. cit.*

²² MOSCOVICI S., LAGE E., "Studies in social influence III : Majority versus minority influence in a group", *European Journal of Social Psychology*, 6, 2, 1976, cité par D. JODELET in MOSCOVICI S. (ed.), *Psychologie sociale*, Paris, PUF, 1984.

²³ On voit bien ici que l'itinéraire décrit est un itinéraire qui aboutit forcément au logement domestique. Cela ne signifie pas qu'il n'existe pas d'autres itinéraires possibles. Si on pense par exemple à l'utilisation de l'électricité pour les transports en commun, on décrit alors un second itinéraire possible, dont l'amont serait le même, mais qui aurait bifurqué vers une application extra-domestique.

Le champ représentatif de l'électricité domestique peut alors être représenté de la façon suivante :

<p>"ENERGIE ELECTRIQUE"</p>	<p>ESPACE EXTRA-DOMESTIQUE</p>	<p><i>foudre, électricité statique</i></p> <p><i>barrage, éolienne pylône, fil haute tension, tranchée, câble</i></p>	<ul style="list-style-type: none"> • Electricité naturelle, à l'état pur • Premier niveau de domestication : la production de l'électricité et son acheminement jusqu'à la maison 	<p style="writing-mode: vertical-rl; text-orientation: mixed;">D O M E S T I C A T I O N</p>
<p>"COURANT ELECTRIQUE"</p>	<p>ESPACE DOMESTIQUE</p>	<p><i>prise, fil, compteur, fusible, dominos</i></p> <p><i>cuisinière, télé, radio, ampoule</i></p>	<ul style="list-style-type: none"> • Deuxième niveau de domestication de l'électricité : l'installation électrique domestique • Troisième niveau de domestication : les objets électriques, applications finales 	

Néanmoins, un champ représentatif n'est pas uniquement constitué d'objets ou d'images matérialisant une idée plus abstraite. Lorsque les interviewés évoquent par exemple l'utilité de l'électricité dans leur vie quotidienne, on se situe à un autre niveau d'interprétation de la réalité, et pourtant il s'agit là aussi d'une forme de connaissance de l'objet-électricité.

Les objets évoqués par les interviewés sont, pour reprendre le modèle de représentation décrit plus haut, des éléments "sélectionnés et décontextualisés" à partir de l'objet-électricité. Ils correspondent à une première étape de construction de leur représentation de l'électricité. Ils s'organisent bien autour du même signifié qu'est l'idée-électricité.

En tant qu'images figurées de l'électricité, ils n'effacent pas ce centre de signification, appelé par certains "*noyau figuratif*"²⁴. Claude Flament le décrit sous l'expression "*noyau central*"²⁵. Le terme de noyau exprime bien l'idée d'une gravitation d'éléments distincts autour d'un même centre attractif. Les objets comme les prises, les fils, les compteurs, les fusibles, etc. alimentent en même temps qu'ils en sont alimentés, le contenu de l'idée-électricité.

On a pu en effet repérer un centre de signification commun à l'ensemble des quatre sous-univers de l'électricité, qui serait le centre de gravité du champ représentatif de l'électricité. Ce centre exprime une forte ambivalence dans les rapports des interviewés

²⁴ JODELET D., *op. cit.*

²⁵ FLAMENT C., "Structure et dynamique des représentations sociales", in JODELET D., *Les représentations sociales*, Paris, PUF, 1989.

à l'électricité. L'électricité est tantôt perçue comme bénéfique pour l'homme et son environnement, et tantôt nuisible²⁶, elle est à la fois risquée et plaisir, facilité et dépendance. Cette ambivalence est présente à tous les niveaux de discours sur l'électricité et sur les pratiques des usagers. C'est pourquoi, nous faisons l'hypothèse qu'il existe, malgré le découpage en deux univers de représentation, un imaginaire symbolique qui leur est commun. Nous traiterons de cet imaginaire en fin de rapport, chapitre 3.

B. LES REPRESENTATIONS DE L'ENERGIE ELECTRIQUE

Les représentations de l'énergie électrique rassemblent les perceptions autour de l'électricité "naturelle", de sa production, et de sa circulation jusqu'à son arrivée dans l'espace domestique.

Il nous semble dans ce cadre intéressant d'évoquer les propos d'Alain Gras sur la notion de "*macro-système technique (MST)*"²⁷. Pour ce qui nous concerne, ils permettent de souligner qu'avant l'utilisation domestique de l'électricité, l'innovation qu'elle a pu représenter a fait l'objet d'une appropriation sociale. D'une part, le robot-ménager n'existe pas sans le *macro-système technique* qu'est le système de distribution national de l'électricité. D'autre part, même s'il est l'aboutissement d'une chaîne qui part de la découverte scientifique jusqu'à sa "transformation technologique", il participe aussi d'un processus de construction sociale de l'innovation technologique et de sa diffusion. En tant que telles, les perceptions de l'électricité dans l'univers domestique participent à ce processus. Ce concept permet de mieux envisager la globalisation que représente l'univers de l'Energie électrique par rapport à celui du Courant électrique, comme le souligne cet interviewé : "*l'électricité c'est plus général que le courant électrique qui est plus une application pratique*".

L'Energie électrique correspond donc à un état moins domestiqué de l'électricité.

En parlant de la domestication d'un objet, on suppose qu'il existe un état non domestiqué de cet objet, un état de nature au sens strict, vierge de toute intervention humaine.

En parlant de domestication, on signifie également que l'intervention de l'homme a pour but de canaliser une force sauvage dans un objectif de satisfaction de ses propres besoins.

²⁶ Ce phénomène est déjà mentionné dans un autre rapport d'étude d'ARGONAUTES : FAVRE I. et alii, *Les variations de tension électrique : opinions et représentations des usagers*, (contrat EDF-GRETS), Paris, ARGONAUTES, (73p. multig.).

²⁷ GRAS A., "Le bonheur, produit surgelé", in *Technologies du quotidien - La plainte du progrès*, Paris, éd. Autrement, Série Sciences et société n°3, mars 1992.

Enfin, en parlant de domestication, on désigne un mécanisme progressif, c'est un processus évolutif qui s'inscrit dans le temps et dans l'espace.

L'univers de l'Energie électrique rassemble des perceptions de l'électricité en tant que source d'énergie, c'est-à-dire comparable pour elle-même à d'autres sources d'énergie. Elle rassemble également des perceptions et opinions sur les conditions de la production et de la circulation de l'électricité, notamment, en des termes écologiques, dans leur rapport à l'environnement.

1. L'électricité à l'état pur

Le plus en amont, on trouve une électricité "naturelle" en ce sens qu'elle existe indépendamment de l'intervention humaine. Elle est en quelque sorte pré-existante à l'homme, il n'est intervenu que pour la canaliser :

"L'électricité existe en elle-même dans la nature, que le courant il faut le produire".

Elle apparaît ici comme une force naturelle au même titre que l'eau, le soleil, le vent, comme les évocations recueillies en table ronde l'illustrent.

Avec la foudre, on peut illustrer la suite de la description du processus de construction de la représentation de l'électricité par les usagers. Après une première phase de sélection et de décontextualisation des objets figurant l'idée-électricité, la seconde phase est une phase de naturalisation , c'est-à-dire de concrétisation : *"Les figures, d'éléments de la pensée, deviennent éléments de la réalité, référents pour le concept"*²⁸.

En la naturalisant la foudre confère à l'électricité une dimension dangereuse. Néanmoins, par rapport à la préoccupation actuelle qu'est la protection de l'environnement, à ce niveau de force naturelle, elle peut apparaître comme une énergie plutôt propre, comparativement au gaz notamment qui lui diffuse une odeur. Son état de nature, dans le contexte actuel, serait plutôt perçu comme positif.

²⁸ JODELET D., "Représentation sociale : phénomènes, concept et théorie", S. MOSCOVICI (ed.), *Psychologie sociale*, Paris, PUF, 1984.

2. Les représentations de la production et de la circulation de l'électricité

a. La production de l'électricité

La production de l'électricité correspond au premier stade de sa domestication, c'est la première étape de l'intervention humaine. En poussant à l'extrême, on peut même dire que ce stade est celui de la confrontation entre nature et culture. Cette interface, on l'imagine, est imprégnée d'une dimension idéologique non négligeable. En ce qui nous concerne cette dimension tourne essentiellement autour de la protection de l'environnement.

Tout d'abord, pour certains interviewés, le fait de produire de l'électricité suffit à catégoriser l'énergie électrique, par principe, comme représentant une menace pour l'environnement : *"l'électricité, ça va contre la nature. (...) Les plantes n'aiment pas l'électricité par rapport à une conception de la nature ; il y a des radiations de la télé par exemple qui ne sont pas bonnes"*.

Pour d'autres, c'est plutôt le mode de production de l'électricité, selon l'énergie naturelle utilisée, qui détermine son caractère polluant ou non. Différents modes de production sont identifiés : *"barrage", "énergie solaire", "éolienne", "moulin", "nucléaire"*. C'est alors la production nucléaire de l'électricité qui est perçue comme une menace pour l'environnement. Cette menace réside dans les déchets que produit l'énergie nucléaire, ainsi que dans les risques d'accidents liés à la manipulation de cette énergie : *"l'électricité, quand elle est nucléaire, c'est dangereux. Ils ont beau dire, partout l'erreur est humaine, il n'y a qu'à voir Tchernobyl, c'est quelque chose qu'on ne maîtrise pas"*.

Il s'agit donc, d'une part, de la manipulation d'une énergie dangereuse où l'homme "joue avec le feu". Elle évoque également le danger qui est lié à l'incompétence de l'homme face à une force qui le dépasse. De plus, le danger nucléaire est souvent accompagné de représentations d'ordre politique où la responsabilité technologique imputée aux pouvoirs publics en subit les effets négatifs : *"on ne sait pas pour les déchets, on ne sait pas tout. C'est comme ceux qui travaillent dans les centrales et qui ne savent pas vraiment s'ils ne sont pas irradiés"*.

D'autre part, les déchets nucléaires représentent une menace quant à la préservation de la propreté de l'environnement. La tendance écologique (au sens idéologique du terme), tout en signalant les risques d'accidents, influe peut-être davantage encore en

faveur de la **propreté** de l'environnement. Et elle est repérée par les interviewés par différents indices : le bruit, l'odeur, les déchets visibles ou nuisibles. C'est ainsi que l'énergie électrique apparaît tantôt menaçante pour l'environnement, et tantôt bénéfique au sens où elle perçue comme une énergie propre :

"Ça ne s'entend pas, ça ne se sent pas : l'électricité ne perturbe pas. Ça ne fait pas de bruit, c'est discret."

"Il y a beaucoup d'avantages à mon avis avec l'électricité. Tout est protégé, il n'y a pas de saleté."

"Il n'y a pas de déchets électriques."

Enfin, en tant qu'énergie d'origine, à la base, naturelle, elle n'est pas inépuisable. L'éthique écologique comporte également la dimension économique de lutte contre le gaspillage. On peut à ce sujet se référer à une réflexion menée par des chercheurs suisses sur les rapports entre la consommation d'énergie domestique et l'enjeu éthique s'y rapportant²⁹. Une autre étude du Centre de Recherche d'Urbanisme pour le ministère de l'Urbanisme et du logement³⁰ évoque également ce problème d'un éventuel lien entre une éthique énergétique et des pratiques de consommation domestique. Mais, il apparaît, et nous les rejoignons en ce sens, que d'autres contraintes matérielles, sociales ou culturelles influent sur les pratiques de consommation de sorte que la conscience d'un problème écologique n'apparaît pas comme déterminante³¹. Ainsi, dans ce dernier rapport : *"on constate (...) qu'il n'y a pas de conscience de l'énergie mise en oeuvre"*.

b. La circulation de l'électricité

Une fois l'électricité produite, elle doit être acheminée jusqu'à l'installation domestique. Là encore, l'électricité n'est perçue qu'à travers ses médiateurs. Elle est même peut être encore moins visible qu'ailleurs puisque tous les systèmes de protection sont destinés à la canaliser complètement, et sont un écran à toute perception visible.

Les objets de référence correspondent à l'ensemble des équipements de redistribution de l'électricité, et sont témoins de l'intervention humaine : *"pylône", "fil", "haute tension", "câble", "tranchée", "catener", "transformateur", "fibre optique"*. Car à ce niveau, l'électricité n'a plus grand chose de "naturel". Après avoir été produite par l'homme elle est conduite par lui. Et sa conduction passe par des équipements également

²⁹ BOVAY C. (ed.), *L'énergie au quotidien*, Genève, éd. Labor et Fides, 1987

³⁰ MONNIER E. (ed.), *Energie au foyer - Le mode de vie des classes moyennes en habitat collectif*, Plan Construction et Habitat, Paris, 1985.

³¹ On peut à ce sujet se référer aux résultats d'enquête (volume 2 du présent rapport), où il est question par exemple du choix de l'énergie de chauffage, et où les conditions matérielles d'installation apparaissent comme particulièrement contraignantes.

produits de l'homme. La conscience de l'intervention humaine est renforcée par le constat de ses imperfections. Les grèves sont notamment très souvent évoquées, et difficilement acceptées. En démontrant que les dysfonctionnements ne sont pas seulement accidentels, elles traduisent aussi le pouvoir que représente la domestication d'une telle énergie.

A ce stade, l'objet électricité, comme cela a déjà été dit, ne peut être que mouvement. On n'observe aucune représentation qui pourrait signifier l'idée de stockage.

Par ailleurs, plus qu'un acheminement d'un point à un autre, elle est une redistribution de l'énergie. A partir d'un lieu de production défini, l'énergie électrique doit être répartie entre un nombre important d'utilisateurs. L'idée de partage est sous-jacente, et avec elle celle d'équité, notamment lorsque certains usagers sont désignés comme prioritaires (hôpitaux, grosses entreprises). Elle signifie la possibilité d'un choix de répartition qui échappent à la plupart. Mais la diffusion est également contrainte par les comportements de l'ensemble des usagers ; comme on l'a vu dans d'autres études³², les pratiques de consommation de certains, peuvent être perçues par d'autres comme les défavorisant.

En naturalisant l'électricité, les éléments de sa conduction peuvent apparaître comme dégradants pour l'environnement. Il s'agit là de considérations esthétiques s'inscrivant dans un contexte de préoccupations écologiques. Les pylônes et lignes à haute tension notamment représentent pour certains un réel inconvénient. Et la possibilité aujourd'hui repérée d'enterrer ces lignes le mette encore davantage en évidence.

Néanmoins, le système de distribution de l'électricité présente certains avantages. La technologie actuelle permet d'apporter des garanties de sécurité. L'énergie électrique peut être à ce niveau sécurisante, notamment quand elle est comparée à d'autres sources d'énergie comme le gaz ou le fuel qui eux sont perçus comme plus dangereux lorsqu'ils se "*balladent dans la nature*", des risques de fuites et d'explosion sont notamment évoqués.

C. LES REPRESENTATIONS DU COURANT ELECTRIQUE

Le courant électrique correspond au stade le plus domestiqué de l'électricité. La "force" électricité est ici canalisée et mise au service de l'utilisateur. Elle est matérialisée

³² On a pu le voir notamment dans une étude réalisée par ARGONAUTES pour le GRETS sur les représentations des variations de tension auprès des usagers particuliers. Les variations de tension sont en effet imputées en partie aux variations de consommation des autres usagers, quand "tout le monde tire en même temps".

d'une part par les différents éléments de l'installation électrique, et d'autre part, par les appareils électriques domestiques.

Au niveau de l'installation électrique domestique, elle garde une certaine autonomie en ce sens qu'elle n'est pas encore utilisée. Mais par rapport à l'Energie électrique, elle devient utilisable. Par contre, à travers les appareils électriques, elle véhicule des représentations de sa fonctionnalité, elle apparaît dans sa finalité. C'est ainsi que l'expression "courant électrique" évoque des **activités** domestiques : "*bricolage*", "*jardinage*", "*cuisine*", "*éclairage*", "*chauffage*".

1. L'installation électrique domestique

Le courant électrique dans l'espace domestique se matérialise donc en partie par les différents éléments de l'installation : "*prise*", "*fil*", "*compteur*"³³. Ils signifient sa présence, la figurent, et permettent de l'objectiver.

De plus, par l'intermédiaire de l'installation, l'électricité devient accessible au consommateur. Puisque ces objets sont concrets et physiquement "manipulables", le Courant électrique lui-même semble à la portée de l'utilisateur.

En signifiant l'entrée de l'électricité dans l'espace domestique, l'installation électrique permet en quelque sorte de se l'approprier. Le Courant électrique est en quelque sorte en possession des occupants du logement puisqu'il appartient à ce territoire qu'ils ont investi.

a. Le compteur

Le compteur est le point de départ de la circulation du courant électrique domestique. Bien qu'il ne soit manipulable en principe que par les agents EDF, il signifie la pénétration de l'électricité dans l'espace domestique.

Le compteur donne la possibilité de mesurer le courant, de ce fait il est un **témoin de sa présence**. Il est **à la fois rassurant** puisqu'on peut constater avec certitude la quantité d'électricité présente, et cette quantification permet encore un peu plus sa matérialisation, comme l'illustre un interviewé : "*l'électricité c'est un frottement de particules, c'est une réaction physique, alors que le courant électrique on peut le mesurer*". Mais la quantification apparaît également comme une **sanction** parce qu'elle **s'associe à un coût**. La mesure est, d'une part, "technique" : "*volt*", "*puissance*", et, d'autre part, économique : "*consommation*", "*facture France Telecom*", ou encore "*moi, courant électrique, ça m'évoque Anne Sinclair à cause de la pub, c'est une publicité*".

³³ Voir à ce sujet dans le volume 2 la description des pratiques d'utilisation des objets électriques dans l'espace domestique.

extraordinaire où on dit 'une heure d'Anne Sinclair vaut 1 F 70''. Et, comme on le verra plus loin, le lien entre la consommation d'électricité et les activités domestiques n'est pas un lien évident pour les usagers. L'image du compteur qui tourne devient alors un indicateur significatif qui permet de maîtriser les coûts : *"quand je vois le compteur qui tourne trop vite, je ralentis", "le compteur ça permet de maîtriser le courant"*. Il représente également d'une certaine façon EDF qui est alors perçu comme un interlocuteur plutôt hostile : *"le compteur ça sert à faciliter la facturation pour nous assommer"*. Et d'autant plus hostile qu'il peut y avoir des sanctions effectives : *"le compteur ça sert à nous couper le courant"*.

b. Les fils, les prises

Ils matérialisent la circulation du Courant électrique dans l'espace domestique, le vocabulaire qu'ils évoquent en est le témoin : *"ça sert à amener le courant", "alimenter", "envoyer", "transmettre", "conduire", "transférer", "raccorder"*. C'est tout un univers de mouvement et de répartition de l'électricité.

On peut distinguer deux catégories d'objets de circulation de l'électricité. Une partie est aménagée en même temps que le logement et, en étant intégrée à lui, n'est pas facilement réaménageable. Mais il s'avère que souvent, ces circuits sont insuffisants. D'ailleurs, même ceux qui ont pu choisir la configuration de l'installation au moment de la construction du logement déclarent qu'elle est inadaptée aux besoins réels. Seule l'expérience quotidienne peut les mettre à jour. C'est ainsi que sont ajoutés des compléments d'installation sous forme de rallonges et de prises multiples, pour pallier à la multiplication des appareils électriques.

On peut alors observer des montages plus ou moins complexes. Dans certains cas, à défaut de posséder des compétences "techniques" spécifiques, on aménage l'installation tout simplement en la prolongeant par des circuits plus visibles. Mais dans ce cas, l'ensemble finit par évoquer l'anarchie avec des noeuds de fils de plus en plus encombrants :

"- il y a des tas de fils derrière les meubles pour la chaîne, la télé, le magnétoscope, il y a un endroit derrière lequel je mets tout, ils ne sont pas de couleur différente c'est un peu compliqué il faut essayer (pour identifier les fils)

- c'est pareil chez moi, derrière la télé pour le magnétoscope, la télé, la chaîne hi-fi, mais ça ne fait pas de noeud, de l'autre côté c'est l'ordinateur, le minitel, l'imprimante"

Dans d'autres cas, les montages semblent plus complexes, ou manifestent un besoin de davantage formaliser ces installations, de les rendre plus semblables à une installation d'origine, par exemple en démontant des prises, en utilisant des dominos. Ces manipulations représentent à la fois le danger, parce qu'elles supposent de prendre des risques, mais aussi la prévention du danger, en évitant de laisser exposés les différents circuits. Ainsi, on s'aperçoit que l'installation sécuritaire s'associe à la notion d'ordre qui doit régner dans un système de distribution et ceci d'autant plus qu'il s'apparente à un labyrinthe dans l'imaginaire des interviewés.

c. Fusibles et disjoncteur

Ces éléments de l'installation s'associent aux dysfonctionnements. En effet, on ne les manipule, ils ne deviennent préoccupation que si un problème surgit.

Ils ont une fonction de protection, en permettant d'éviter des problèmes plus graves. Le disjoncteur est associé au "*bouton rouge*" sur lequel on appuie pour éviter un incident grave. Les fusibles, *ça sert à* : "*sauter*", "*éviter les incendies*", "*protéger*". Mais les fusibles ont également une fonction d'identification, puisque chacun correspond à une partie du circuit. Ils induisent donc une autre configuration du logement, par secteurs, que la configuration habituelle par pièces.

D'une façon générale, l'installation permet une sorte de contact avec l'électricité qui est à la fois protégée, mais aussi, par l'accessibilité qu'elle permet, peut apparaître comme un danger. La manipulation des éléments de l'installation électrique domestique véhicule une forte angoisse qui interdit à certains d'intervenir, et qui conduit les autres à multiplier les précautions.

2. Les appareils électriques

Les objets électriques représentent d'une certaine façon la finalité de l'électricité, ils signifient sa nécessité, sa raison d'être au sein de l'espace domestique. En ce sens, on peut supposer qu'ils ont un **fort pouvoir d'objectivation du Courant électrique**.

D'ailleurs, la **fonctionnalité de l'électricité, et la fonctionnalité des appareils électriques sont très liées** dans les discours. On le voit bien par exemple quand l'utilité de l'électricité est caractérisée par les interviewés comme étant une énergie qui permet de s'éclairer ou de faire le ménage.

C'est ainsi qu'on en arrive à un découpage des fonctions de l'électricité en cinq types d'activités domestiques³⁴ : éclairage, chauffage, nettoyage (de soi et du logement), cuisine et médias. Et à chaque fonction correspond une liste d'appareils électriques bien déterminée.

Ce découpage correspond également à une répartition des tâches entre les différents membres du foyer, en quelque sorte, une **division familiale du travail**. De plus, on a pu constater que les appareils électriques étaient attachés à des espaces précis, qu'ils étaient

³⁴ Voir les résultats d'enquête (volume 2 du présent rapport), ainsi que le mémoire de maîtrise de Bérengère Delion : "Anthropologie des usages de l'énergie au quotidien", Université Paris V - Sorbonne, 1993

peu mobiles³⁵. Ils incarnent donc, en même temps qu'une fonction et qu'un poste, un **territoire d'utilisation**.

Les appareils électriques ont aussi une **fonction sociale de présentation de soi**. Nombre d'entre eux restent visibles pour les éventuels visiteurs. Leur esthétique, et les choix qu'elle suppose ne sont donc pas négligeables. On a observé d'ailleurs que la fonctionnalité que représente un objet électrique peut être de l'ordre de l'esthétique. Une des interviewés l'illustre en expliquant qu'elle laisse son robot-ménager en évidence sur le plan de travail parce que "*ça fait bonne ménagère*".

D'une façon générale, les objets électriques, en tant que représentant de la finalité de l'électricité, ne sont quasiment perçus, en tant qu'objet, qu'à travers cette finalité. En schématisant, on pourrait dire, l'électricité n'existe que pour les appareils électriques, et inversement les appareils électriques n'ont d'intérêt que pour ce que l'électricité leur permet de réaliser. Ceci pour dire que les objets électriques ne sont pas imprégnés de la même dimension décorative que les autres objets de la maison. C'est pourquoi les opinions émises sur les appareils électriques tournent toujours autour de leur fonctionnalité.

Sur le plan de la décoration en tant que configuration de l'espace domestique, certains objets sont perçus comme volumineux et d'autres non. Mais lorsqu'on parle d'encombrement, le discours n'est plus le même. Certes certains objets électriques sont volumineux, mais si dans le cas du réfrigérateur par exemple, il était moins volumineux, il contiendrait moins d'aliments, donc seraient moins fonctionnels. D'ailleurs, Yves Stourdzé montre comment, à l'époque du développement et de la diffusion de l'électro-ménager en France, le critère du poids, voire du volume, était une garantie de fiabilité de l'appareil³⁶.

De même, lorsqu'on parle de bruit, tous sont d'accords pour dire que les appareils électriques font du bruit, mais ils ne sont pas pour autant perçus comme bruyants. Le bruit n'apparaît dans certains discours que comme indicateur de fonctionnement, ce qui "compte", c'est que cet appareil fonctionne. D'ailleurs, l'intensité du bruit peut même être un indicateur de qualité, l'aspirateur par exemple, s'il fait du bruit c'est qu'il est puissant, donc efficace.

Ainsi, les représentations des objets électriques semblent fortement contraintes par des valeurs fonctionnelles, ce que Jean Baudrillard nomme les "*valeurs organisationnelles*"³⁷. Un des interviewés l'illustre bien en parlant du sèche-linge :

³⁵ Voir à ce sujet dans le volume 2 la description des pratiques d'utilisation des objets électriques dans l'espace domestique.

³⁶ STOURDZE Y, "Autopsie d'une machine à laver", in *Culture Technique*, n°3 spécial Machines au foyer, sept 1980.

³⁷ BAUDRILLARD J., *Le système des objets - La consommation des signes*, Paris, éd. Gallimard, 1969.

"c'est ni laid ni beau, ça rentre dans notre vie, on a l'habitude de le voir, on vit tellement avec, on ne le voit plus".

Nous nous devons cependant d'émettre une réserve. Ce que nous décrivons ci-dessus concerne effectivement un grand nombre d'appareils électro-ménagers. Néanmoins, certains des appareils électriques comportent une fonction esthétique au sens strict du terme. Notamment les appareils d'éclairage qui, en plus d'avoir une fonction "esthétisante", sont eux-mêmes choisis, entre autres, sur des critères d'apparence, d'harmonisation avec la décoration d'une pièce, ou même pour leur valeur artistique.

3. L'ambivalence du courant électrique

L'ensemble des perceptions du Courant électrique évoquées à travers les discours sur ses référents apparaît fortement ambivalent. Cette ambivalence peut se résumer de la façon suivante : l'électricité permet une certaine qualité de la vie, mais signifie néanmoins des risques.

Ainsi, à Courant électrique sont associés des mots comme *"bien-être", "confort", "foyer", "qualité de la vie"*. Mais aussi *"danger", "précaution", "dépendance", "coût"*.

a. Une meilleure qualité de la vie

La notion de confort de vie prend, à travers l'électricité, plusieurs formes. Elle permet en effet un gain de temps perçu comme important, un confort pour le corps, et aussi une meilleure hygiène.

◇ Un gain de temps

Le gain de temps semble être une des préoccupations essentielles dans l'organisation de la vie domestique. Plus exactement, il s'agit de gagner du temps sur les tâches domestiques afin d'augmenter le temps consacré à d'autres activités.

Le courant électrique permet de gagner du temps à plusieurs niveaux.

Tout d'abord, le gain de temps est représenté par la **disponibilité immédiate, instantanée de l'électricité**.

Il s'agit ici de la rapidité avec laquelle elle produit ses effets. C'est une énergie qui est instantanément disponible. D'une part, c'est l'équipement du logement qui permet de pouvoir y accéder : grâce la configuration de l'installation électrique, elle est présente dans tous les lieux de l'espace domestique et à tout moment. C'est la *"disponibilité"*.

D'autre part, sa mise en fonction ne demande aucun délai : *"il suffit d'appuyer sur un bouton"* pour immédiatement avoir la lumière ou mettre en marche l'aspirateur, il n'y a pas de temps de latence : *"Un avantage c'est la rapidité d'obtenir de l'électricité, vous branchez et ça y est"*.

C'est ensuite la **rapidité de l'exécution des tâches domestiques** qui permet un autre type de gains de temps. L'électricité a réduit la durée d'exécution d'activités réalisées auparavant grâce à l'énergie humaine ou à d'autres énergies : le sèche-linge limite le temps de séchage du linge à une durée incomparable avec l'attente qu'il supposait auparavant.

Pourtant, dans le cas de la cuisson par plaque électrique, le courant peut apparaître au contraire comme une perte de temps. La chaleur de cuisson n'est pas immédiate. Et dans ce cas, c'est le gaz qui devient l'énergie la plus rapide. Néanmoins, d'autres estiment qu'une bonne maîtrise de ce système de cuisson permet d'éliminer cette attente.

Exécuter des **tâches domestiques** plus rapidement signifie également les **exécuter de façon plus rationnelle**. En l'occurrence, il s'agit de mieux organiser son temps domestique. En réduisant la durée d'exécution de ces tâches, l'électricité permet aussi de les multiplier dans la même durée : *"ça libère le robot, quand je fait une pâte, ça me permet d'aller chercher mes oeufs pendant que ça tourne", "pendant que je fait tourner une machine, je peux passer l'aspirateur"*. Dans une spirale de réduction de cette durée, l'électricité signifie aussi la simultanéité.

Le confort de vie permis par l'électricité réside aussi dans la réalisation perfectionnée de certaines activités. L'électricité permet en effet d'accéder à des résultats inaccessibles avant son avènement :

"Les avantages c'est le côté pratique, on peut battre des blancs en neige. Il y a des trucs qu'on ne peut pas faire manuellement sans ces appareils, le sèche-cheveux par exemple."

"Quand on fait la pâte avec le robot, ça fait un mélange de meilleure qualité que quand on le fait à la main."

◇ **Une énergie facile à utiliser**

Cette facilité réside à la fois dans la rapidité de son accessibilité déjà évoquée, mais c'est aussi la **facilité d'utilisation des appareils électriques**. La plupart d'entre eux ne semblent pas nécessiter d'apprentissage difficile. Quelques gestes sont à acquérir et sont

reproductibles sur de nombreux appareils³⁸. Encore une fois, "il suffit d'appuyer sur un bouton".

Néanmoins, certains objets électriques représentent la **sophistication**, comme par exemple le magnétoscope qui suppose un apprentissage d'un schéma de manipulation des touches qui semble inaccessible à certains. L'exemple du magnétoscope illustre ainsi la sophistication que représente parfois la programmation.

◇ *Un confort physique*

Le confort qu'apporte le courant électrique est une forme de confort physique. Il s'exprime tout d'abord par une **réduction des efforts physiques autrefois inhérents aux tâches domestiques**. Cela renvoie d'une certaine façon à la facilité d'accès à cette énergie déjà évoquée par la représentation de la disponibilité immédiate de l'électricité. L'idée est que non seulement l'électricité est instantanément disponible, mais, de plus, son accès ne demande aucun effort particulier : "*Il n'y a qu'à s'asseoir et à regarder, ça marche tout seul. Il suffit d'appuyer sur le bouton*". Par exemple pour l'éclairage, il n'est plus nécessaire de se déplacer pour se procurer les combustibles des lampes d'autrefois.

Le confort domestique signifie donc un **confort du corps**. Il se traduit également par des sensations physiques plus agréables. Ces sensations sont d'abord visuelles. Avec l'éclairage électrique apparu dans tous les lieux de l'espace domestique, l'appréhension visuelle de l'environnement est facilitée.

Il s'agit également d'un confort de température, avec l'accès à une température ambiante réellement choisie, et de plus, qui peut être constante.

Enfin, le confort physique est incarné par une **meilleure hygiène**. L'espace domestique est un espace plus propre. D'une part, en tant que source d'énergie, l'électricité n'est pas perçue comme salissante, notamment par comparaison au bois. D'autre part, les appareils électriques de la fonction nettoyage, par leurs performances, permettent une hygiène encore plus nette. C'est notamment l'aspirateur qui, en se substituant au balai, permet cette nouvelle propreté.

b. Des risques

◇ *Des risques physiques*

Plusieurs sortes de risques physiques peuvent être identifiés.

³⁸ Voir la description des gestes de l'électricité, dans la partie sur les pratiques d'utilisation des appareils électriques.

Tout d'abord le **risque d'électrocution** qui est toujours sous-jacent au danger qu'évoque le courant électrique. Il s'agit d'un risque de contact physique direct avec l'électricité, dont les conséquences seraient dramatiques. C'est bien la mort qui apparaît en toile de fond dans les discours. Les enfants sont particulièrement exposés à ce risque parce qu'ils n'en sont pas conscients et qu'ils n'hésitent pas à *"mettre les doigts dans les prises"*.

Par ailleurs, le risque d'électrocution est considérablement accru lorsque l'électricité est associée à l'eau. En tant que conducteur elle facilite dangereusement le contact. Et les perceptions des risques d'électrocution y sont la plupart du temps associées.

Le second type de risque est le **risque de courts-circuits**. Leurs conséquences sont elles plutôt matérielles, ils risquent d'endommager l'installation ou les objets électriques. Et ces risques sont imputés soit à des mauvaises manipulations de la part de l'utilisateur, soit à une installation électrique défectueuse parce que trop vétuste.

D'autres **risques sont liés** plus directement **aux appareils électriques**. La vitesse de l'électricité apparaît notamment comme un danger à travers le four à micro-ondes, les aliments étant tellement rapidement chauffés que ça peut surprendre l'utilisateur et entraîner des brûlures. Un autre type de danger est évoqué par certains, c'est celui de la programmation : en faisant fonctionner les appareils électriques sans la présence de l'utilisateur, le risque est de ne pas pouvoir intervenir en cas d'incident.

Mais ces deux types de **risques sont maîtrisables**. Les incidents qui peuvent survenir sont toujours imputables à une erreur humaine. Ainsi, il y a une forte conscience de **responsabilité de l'utilisateur** dans la gestion de ces risques.

Ces risques sont maîtrisables parce qu'ils peuvent être prévenus. Soit dans le cas d'une installation vétuste, par des rénovations effectuées à temps. De la même façon, on ne se permet pas d'intervenir sur l'installation, si l'on n'a pas les compétences techniques nécessaires.

La **prévention** c'est aussi l'**information** des usagers, la responsabilité est dans ce cas plutôt imputée aux spécialistes qui n'informent pas suffisamment les usagers quant à leur installation électrique : *"Je trouve ça dangereux, c'est pour ça que je n'y touche pas. Je trouve qu'il y a un manque d'information du public : on ouvre le compteur et il n'y a rien de marqué"*.

Mais d'une façon générale, l'**auto-discipline** permet à elle seule d'éviter les incidents. La notion d'éducation est fortement présente. L'auto-discipline comprend également un aspect **pédagogique**, notamment par rapport aux enfants à qui, en plus de les protéger physiquement (par des caches-prises), il faut enseigner les comportements à adopter face à l'électricité.

◇ *Des risques de dépendance*

L'électricité est présente à tous les moments de la vie quotidienne. Elle intervient dans la plupart des activités domestiques. C'est pourquoi elle représente un risque de dépendance. Le risque de dépendance à l'électricité transparaît également à travers la dépendance aux appareils électriques³⁹. Sans l'électricité, la vie domestique est totalement désorganisée. Ce risque se fait plus particulièrement ressentir au moment des pannes, c'est une situation qui est perçue avec angoisse. Ce qui semble sous-jacent à cette angoisse, c'est l'éventualité de ne plus jamais retrouver le confort permis par le courant électrique, c'est la sensation de dépendance. C'est aussi l'expression de la perception de l'électricité comme étant un objet non naturel. Si elle est un produit de l'homme, elle peut disparaître. Et les images associées à la vie sans électricité sont toujours des images de modes de vie extrêmes. Un des interviewés dit d'ailleurs : *"la vie sans l'électricité ce serait l'enfer"*.

◇ *Des risques de coût* ⁴⁰

Le **coût** représente une **forte perception négative de l'électricité**. L'électricité est perçue en elle-même comme chère, mais si sur certaines comparaisons elle apparaît compétitive face à d'autres sources d'énergie. Lorsqu'on demande aux participants de réunions de groupe ce que l'électricité évoque pour eux de négatif, on obtient : *"prix"*, *"facture"*. Mais si le coût est formulé ici en termes de risque, c'est qu'il comporte une part importante d'incertitude.

Tout d'abord, cette **incertitude est liée au problème de la mesure de consommation**. D'une part, on ne sait pas combien consomme chaque appareil. Même si on a conscience d'une variabilité de consommation selon les appareils en admettant que certains sont plus consommateurs que d'autres, on ne parvient pas à quantifier, à associer un coût à la réalisation de telle ou telle activité. D'autre part, le seul point de repère précis est la facture. Mais la somme qui apparaît sur la **facture reste indéchiffrable**. Il est souvent difficile de comprendre l'origine des variations de cette somme, de l'attribuer à telle ou telle activité. C'est aussi pourquoi la facture apparaît souvent comme une sanction injustifiée : on doit payer (parce que sinon on est privé d'électricité), mais on ne sait pas ce qu'on paie.

³⁹ Voir à ce sujet la partie sur "la vie sans l'appareil" (rapport de résultats d'enquête, chapitre 4).

⁴⁰ La description faite ici des risques de coût est en fait un rappel de tout ce qui a été analysé sur la question dans les différentes enquêtes faites pour le GRETS par ARGONAUTES, dans lesquelles on peut trouver des informations détaillées.

CHAPITRE III

**LES ECHANGES AUTOUR
DE L'ELECTRICITE :
NEGOCIATIONS, TRANSACTIONS,
ROUTINISATIONS**

Dans ce chapitre, nous allons voir qu'au quotidien l'électricité peut être à la fois un catalyseur d'échanges, d'angoisse, de tension, voire de conflits, et un objet intégré, incorporé, routinisé qui n'est apparemment pas le support d'un lien social très fort. C'est cette ambivalence, temps de crise et temps routinisé, image de confort et image d'insécurité qui nous servira de point de départ, c'est le paradoxe que nous interrogerons : comment l'électricité peut-elle être à la fois (en même temps?) un objet d'échange et de non-échange dans la vie quotidienne ?

L'hypothèse que nous faisons est que la famille ou le couple peut s'analyser comme un système d'échanges formels ou informels, calculé ou implicite. Ce système d'échanges sera analysé soit dans sa dimension stratégique en termes de coûts/avantages, soit dans sa dimension "symbolique", en termes de don et contre-don. Le postulat que nous faisons ici est que dans la réalité des rapports sociaux, et dans celle du couple et de la famille en particulier, il y a coexistence de l'utilité (donc du stratégique) et du sens (donc du symbolique). Il n'existe pas pour nous d'opposition entre l'utilité et le sens, mais une variation suivant les moments et les situations de la mobilisation sociale de telle ou telle dimension.

Le quotidien peut donc s'analyser comme un rapport social, mais aussi comme un rapport au temps. Sur le rapport au temps, nous constatons que la gestion de l'énergie au quotidien est une agrégation de séquences de routinisation et de crise, de transactions et d'incorporation.

Cette question du temps a été abordé, d'abord dans les années 60 par Henri Lefebvre dans la *Critique de la vie quotidienne*⁴¹, puis dans les années 80⁴² par Georges Balandier et les auteurs qui lui étaient associés, comme Christian Lalive d'Epinau ou Michel Maffesoli dans un dossier sur "la Sociologie des quotidiennetés". A ces apports, il faut ajouter les réflexions de Michel Maffesoli, dans le cadre du Centre d'Etudes sur l'Actuel et le Quotidien, avec notamment *La conquête du présent*⁴³ et *L'ombre de dionisos*⁴⁴.

⁴¹LEFEBVRE H., *Critique de la vie quotidienne*, Paris, L'Arche, tome I (première édition 1945), 1958, tome II, 1961 et tome III, 1981.

⁴²BALANDIER G., (ed), "Sociologie des quotidiennetés", *Cahiers Internationaux de Sociologie*, volume LXXIV, 1983

⁴³MAFFESOLI M., *La conquête du présent, Pour une sociologie de la vie quotidienne*, Paris, PUF, 1979

⁴⁴MAFFESOLI M., *L'ombre de Dionisos. Contribution à une sociologie de l'orgie*, Paris, Méridiens Klincksieck, 2ème édition, 1985.

Pour Michel Maffesoli⁴⁵, la société post-moderne, fondamentalement "contradictionnelle". Elle est traversée de sincérités successives. Dans cette perspective, le temps du quotidien est composé de séquences contradictoires qui ne s'annulent pas les unes les autres et que l'acteur post-moderne peut vivre sans déchirement.

De même pour Christian Lalive d'Épinay⁴⁶, la temporalité de la vie quotidienne est sous-tendue par une relation de type dialectique entre le routinier et l'événement. Comme l'entend le sens commun, le quotidien se vit d'abord au rythme de la répétition et de la régularité. Mais, comme le montre aussi Georges Balandier⁴⁷, cette monotonie ne pourrait pas être ressentie si des cassures ne s'y produisaient pas. Ce sont les ruptures d'avec le banal qui lui font ressortir son caractère de banalité. Sans quoi le banal ne serait pas banal, il ne serait pas tout simplement.

Ce point de vue dialectique est également opératoire en ce qui concerne la sociologie de la famille. On peut aussi faire ici l'hypothèse que la vie familiale s'organise autour d'une relation dialectique routine/événement.

Jean-Claude Kaufmann⁴⁸, comme François de Singly⁴⁹ ont mis en évidence les caractéristiques des temps de crise familiale (positive ou négative), le premier avec l'exemple de l'installation conjugale, le second avec celui du coût du mariage. Ils ont montré que ce sont des moments de transaction intenses où on se met à calculer et où on cherche à obtenir le maximum. Nous retrouvons nous-mêmes dans l'enquête de tels moments de transaction, liés aux cycles de vie.

Pour autant, il ne s'agit pas de réduire l'institution familiale à sa seule dimension d'échange utilitariste. Nous nous sommes donc demandé si au delà de la passion ou du calcul, il n'existait une autre forme d'échanges cachée, inconsciente ou refoulée. Comme Jacques Godbout et Alain Caillé, nous faisons l'hypothèse que si un "système marchand" et utilitariste intervient au moment des crises, cela ne signifie pas que tout le système d'échanges familial fonctionne sur l'utilité. Il ne s'agit donc pas de nier l'existence de calcul ou de stratégie "implicite" dans la vie quotidienne routinisée, mais d'admettre la coexistence d'une pluralité de formes d'échange au sein de la famille.

⁴⁵MAFFESOLI M., *L'ombre de Dionisos. Contribution à une sociologie de l'orgie*, Paris, Méridiens Klincksieck, 2ème édition, 1985.

⁴⁶LALIVE D'EPINAY C., "La vie quotidienne. Essai de construction d'un concept sociologique et anthropologique", in *Sociologie des quotidiennetés, Cahiers Internationaux de Sociologie*, volume LXXIV, 1983, pp 13-38

⁴⁷BALANDIER G., "Essai d'identification du quotidien", in *Sociologie des quotidiennetés*, op cit, pp 5-12

⁴⁸KAUFMANN J-C., *La trame conjugale. Analyse du couple par son linge*, Paris, Editions Nathan, 1992

⁴⁹DE SYNGLY F., *Fortune et infortune de la femme mariée*, Paris, PUF, 1990

Il reste alors à découvrir quelle peut être la nature du système routinisé, s'il ne relève pas entièrement du calcul implicite. Là encore les pratiques et les représentations attachées à l'électricité nous ouvrent des pistes de réflexion. Ainsi, par exemple, nous verrons qu'autour de l'électricité s'organise une répartition sexuelle des rôles, répartition collectivement incorporée et assumée en ce sens qu'elle n'est pas l'objet de transaction permanente. On peut faire l'hypothèse qu'elle est la résultante de transactions passées qui ont abouti à un accord, accord qui fait loi, jusqu'à ce qu'une nouvelle rupture survienne.

La question qui se pose est de savoir, non seulement quel est l'objet ou quels sont les enjeux des transactions familiales autour de la gestion quotidienne de l'énergie que ce soit en termes d'utilité ou en termes de don et de contre-don, mais aussi de comprendre ce qui fonde la légitimité de ces transactions et donc la nature des négociations autour des règles et de leur légitimité.

L'approche de Luc Boltanski⁵⁰ resituée le long d'un itinéraire de transaction, au moment où se négocie la "compétence" mise en jeu nous a aidé à mieux comprendre ce fondement. Pour Boltanski, les échanges sociaux s'organisent principalement autour de deux pôles l'amour et la justice. Pour lui, en effet, certaines actions relèvent de la justice, en ce sens qu'elles s'appuient sur une règle de réciprocité, d'équivalence, d'équilibre des échanges. Il montre cependant que ce sens de la justice n'est pas sans cesse mobilisé dans les relations : il existe aussi des actions dont on peut dire qu'elles relèvent de l'amour (d'un état d'agapée) parce qu'elles se caractérisent par la gratuité, le renoncement au calcul fondé sur un principe d'équivalence. Dans *La justification*, il fait l'inventaire des principes de légitimation qui peuvent être mobilisés dans les différentes situations d'échange.

Nous pensons donc qu'on peut travailler sur l'idée d'un continuum allant de la violence à l'"agapée" sur lequel se placent différents types d'échanges familiaux. Nous faisons en outre l'hypothèse que plus ces échanges sont conflictuels ou violents, plus les acteurs sociaux ont besoin de les rationaliser en faisant intervenir un mode d'équivalence marchand ou utilitariste. Ceci est particulièrement évident, par exemple, au moment des séparations où on peut dire que les conjoints "règlent leurs comptes" au sens propre comme au sens figuré. A l'inverse, les échanges les plus routinisés sembleraient plus répondre à une logique de don.

⁵⁰BOLTANSKI L., *L'amour et la justice comme compétences. Trois essais de sociologie de l'action*, Paris, Métailié, 1990.

Sur ce continuum, nous avons pu repérer quatre types d'échanges familiaux distincts autour de l'électricité, allant du plus violent au plus routinisé :

— Les premiers types d'échange que nous avons repérés correspondent aux situations de ruptures liées aux cycles de vie. Ce sont les échanges les plus intenses affectivement et qui, en même temps, donnent le plus lieu à un règlement de type marchand. Ces ruptures marquent souvent le passage d'un moment de la vie à un autre.

— Les conflits latents ou larvés constituent le deuxième niveau d'échange sur le continuum. Autour de l'électricité, ils prennent la forme d'une "guérilla quotidienne", sans cesse répétée, d'une négociation sans fin entre les sexes et les générations qui ne donne pas lieu à des règlements pérennes.

— Les transactions à objet juridique forme le troisième niveau d'échange du continuum. Elles regroupent les types de négociations que nous appellerons "transactions" qui aboutissent à des règlements pérennes sous la forme de règles de vie et de normes de comportement familiales. Elle portent par exemple sur la division des tâches dans la maison ou les économies d'énergie.

— La routinisation est le niveau le moins conflictuel du continuum. Elle fait référence aux échanges qui ne donnent pas (ou plus) matière à négociation et renvoie aux modes de partage (des tâches, rôles, territoires) acceptés et incorporés par tous dans la famille.

Les trois premiers types d'échanges correspondent aux temps de crise de l'électricité, alors que le quatrième met l'accent sur le temps routinisé.

Le concept de continuum appliqué à la gestion de l'énergie au quotidien paraît ici particulièrement heuristique parce qu'il intègre à la fois l'idée de coexistence d'une pluralité de formes d'échanges (sous formes d'utilité ou de sens ; sous forme de dette et de don ; sous forme de réciprocité et de gratuité) ; et l'idée de mobilisation de différentes formes de légitimation des règles de la transaction.

I. LES RUPTURES BIOGRAPHIQUES ET L'ELECTRICITE

Une des hypothèses de recherche sur lesquelles nous avons travaillé est qu'il existe un lien entre les événements familiaux, les changements de logement et les choix en matière d'énergie, d'installation et d'objets électriques.

Cette relation nous a été suggérée par l'analyse des histoires de vie centrées sur l'électricité que nous avons recueillies : la méthode des itinéraires que nous leur avons appliquées a permis de faire émerger des moments clefs très intenses affectivement que nous avons appelés "ruptures", parce qu'ils marquent souvent la fin d'une étape de la vie et le début d'une autre. Nous avons pu, en outre, établir une coïncidence de ces ruptures avec des changements de logements et/ou des changements en matière d'électricité.

C'est cette coïncidence que nous nous proposons d'analyser maintenant. Il est bien évident que traiter des événements qui coïncident dans le temps comme étant liés posent des problèmes méthodologiques : cela implique notamment de s'interroger sur la nature et le poids de la corrélation en jeu.

Nous ne raisonnerons pas ici en termes de causalité, estimant que des structures macro-sociales, en l'occurrence ici les cycles de vie, si elles jouent sur les comportements micro-individuels, ne les déterminent pas tout à fait. La chaîne logique : rupture personnelle = changement de logement = choix d'énergie, n'existe pas dans la réalité. D'une part, en effet, au niveau micro-individuel, certaines ruptures n'ont de coïncidence ni sur le logement, ni sur l'énergie, et d'autre part, si le déménagement apparaît souvent comme l'occasion de changer d'énergie, il n'en est en aucun cas la condition nécessaire et suffisante puisque, parfois, le choix n'est pas libre et qu'on peut aussi en changer dans le même logement.

Nous traiterons donc cette corrélation comme une suite d'événements superposés dans le temps qui interviennent dans une chronologie cohérente, mais dont le lien est plus de l'ordre de l'occurrence que d'un schéma de type "cause à effet". Il nous paraît néanmoins intéressant d'isoler ces suites d'événements liés parce qu'ils constituent, de notre point de vue les moments où il existe une forte probabilité que des choix en matière de logement, d'énergie, d'installation ou d'objets électriques aient lieu.

Nous présenterons donc d'abord les ruptures que nous avons repérées en montrant comment elles peuvent être liées au changement de logement et/ou à des choix et des

échanges en matière d'électricité, pour nous arrêter ensuite au cas de la séparation qui nous semble être particulièrement significatif.

A. LES RUPTURES REPEREES

Notre interprétation se situe dans le cadre d'une problématique constructiviste⁵¹, qui postule que les décisions, les faits de connaissance, les faits scientifiques sont la résultante d'une série d'interactions sociales. Dans notre esprit, le terme de construction est polysémique et renvoie ici à trois approches principales.

La première, le constructivisme phénoménologique développe notamment une problématique de l'identité qui postule, suite à George Herbert Mead, que la socialisation d'un individu ne s'arrête pas à l'enfance, mais plutôt se prolonge tout au long de la vie par un processus au cours duquel l'identité est soumise à un mouvement permanent de déstructuration/restructuration autour de ruptures biographiques⁵².

Le constructivisme phénoménologique se présente comme une tentative de faire un lien, par un va-et-vient permanent, entre les conditions objectives d'existence et l'expérience subjective des individus.

Elle intègre, mais à un niveau macro-social des approches telles qu'ont pu les développer des sociologues comme Pierre Bourdieu où la socialisation est appréhendée comme une intériorisation, une incorporation des conditions objectives de l'existence, culture ou habitus. Elle intègre également, mais là au niveau micro-social, des approches comme l'interactionnisme symbolique, où l'identité se construit au travers d'interactions courtes ou d'une série de situations pré-établies où les individus ne cherchent qu'à conserver un équilibre, comme s'ils n'avaient que des conduites, mais pas d'expériences.

Les grandes ruptures que nous avons repérées dans l'étude s'intègrent, dans cette perspective, comme des articulations aux cycles de vie : elles fonctionnent comme des points de passage d'un moment de la vie à un autre.

Certaines, nous le verrons, n'ont pas de répercussion sur le logement ou l'électricité au quotidien; d'autres, par contre, ont une influence directe.

1. L'enfance et l'adolescence

La mort d'un parent, mais aussi **le remariage d'un parent veuf**, peuvent conduire à un changement de logement.

⁵¹ DESJEUX D et alii, *Anthropologie d'une maladie ordinaire*, Paris, L'Harmattan, 1993

⁵²BERGER Peter et LUCKMANN Thomas, *La construction sociale de la réalité*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1986 ; DESJEUX D., *Dimension culturelle et aide à la décision*, Paris, Unesco, 165 p. (multig), 1993

C'est le cas de cet interviewé qui raconte comment sa famille a été amenée à déménager une première fois, à la mort de son père pour se rapprocher de ses grands-parents, et une seconde fois, à l'occasion du remariage de sa mère. Le décès de son beau-père survenant quelques mois après ce remariage, il explique qu'il a du travailler à la ferme familiale pour assurer la subsistance de sa mère et de son frère aîné, invalide, passant ainsi prématurément de l'enfance à l'âge adulte, socialement identifié comme l'âge des responsabilités.

La maladie d'un parent peut être également l'occasion d'acquisition d'objets électriques jusque-là inaccessibles parce que perçus comme des objets de luxe. L'interdit associé au luxe peut être alors transgressé pour un motif familial grave.

Dans cette perspective, une personne, issue d'une famille de sept enfants, explique comment sa famille a pu accéder à la télévision quelques mois avant le décès de son père. Sa mère qui aurait normalement considéré cette dépense comme une folie l'a acceptée parce que son mari était malade.

Le départ des grands-frères ou grandes-soeurs du domicile familial peut aussi être l'occasion d'accéder à une plus grande "souplesse budgétaire". Ceci peut permettre d'engager des dépenses dans l'électro-ménager, du fait d'un meilleur niveau de vie.

Une des personnes rencontrées rapporte ainsi que le départ de ses frères et sœurs aînés a représenté un soulagement en termes de travail domestique et de charge financière permettant à sa mère de se constituer un capital électrique jusque-là inaccessible.

2. Le passage à la vie adulte

Le passage à la vie d'adulte correspond au moment où le jeune quitte le domicile des parents pour accéder à son propre logement. On parle généralement du mariage mais il peut également s'agir de toutes les formes de vie en couple, ou encore des célibataires.

Il semble que l'installation d'un jeune ménage soit un moment particulièrement propice aux cadeaux électro-ménagers, que ce soit sous la forme de cadeaux de mariage ou de dons. En l'absence d'union officielle, les cadeaux et les dons semblent remplir une fonction de reconnaissance sociale de l'alliance.

En ce qui concerne les dons, il semble aussi que ce soit une occasion, pour le donateur, de transmettre l'image d'une certaine réussite sociale. Ainsi, l'exemple de cette interviewée, dont les grandes sœurs lui ont transmis, au moment de son installation conjugale, une partie de leur "capital électrique" : *"On m'a offert une machine à laver*

Calor, celle où on met l'eau, où il faut surveiller, faut rincer. Ça devait être une de mes sœurs qui emmenait ça en camping". Il faut remarquer à ce sujet que le don pour les donateurs est en correspondance avec l'acquisition d'un matériel plus moderne, sans que l'on sache vraiment s'il est occasion ou conséquence du remplacement. Le don constitue en outre une "trace" qui — en plus de renforcer le lien de filiation — transmet l'image parentale dans une dynamique de reproduction sociale.

On peut aussi parler, comme Olivier Galland⁵³, de **phase transitoire entre la jeunesse et l'âge adulte**, alors que le jeune n'est pas encore tout à fait parti de chez ses parents, mais qu'il ne vit plus complètement chez eux.

C'est le cas d'une personne que nous avons rencontrée qui a accédé à une certaine indépendance en vivant en cité universitaire. Cette période semble avoir été vécue comme une phase mixte avec des attributs de la jeunesse, comme la transgression des interdits, et des attributs de l'âge adulte, comme le sentiment de responsabilité.

L'entrée dans la vie professionnelle est également susceptible d'entraîner un déménagement.

Dans cette perspective, on peut retenir l'exemple de cet interviewé qui, à l'âge de dix-huit ans, quitte, avec sa mère, la ferme familiale qui ne permet plus de vivre décemment, pour "*habiter une location*" en ville et chercher du travail. L'entrée dans la vie professionnelle est également associée dans cet exemple à la découverte de l'électricité, "*avec tous ses avantages*". C'est, en effet, au cours de sa "carrière" qu'il découvre les différentes applications de l'électricité : l'éclairage, d'abord quand il est valet de chambre et maître d'hôtel dans un château, le matériel de panification, ensuite, au moment de son apprentissage au sein d'une boulangerie.

Le service militaire et la guerre peuvent rejoindre cette catégorie dans la mesure où ils touchent plus particulièrement des hommes jeunes, au commencement de leur vie d'adulte.

Ainsi, un interviewé raconte comment il a découvert les télécommunications au moment de son service militaire quand il était affecté aux transmissions. La même personne est mobilisée quelques années plus tard et envoyée comme prisonnier en Prusse orientale : affecté successivement dans une ferme d'Etat et une boulangerie, il a l'occasion de comparer les niveaux d'équipements électriques professionnels entre la France et l'Allemagne. La Prusse orientale lui paraît "*moderne*" au regard de la France où pour une ville comme Angers, il n'y a que "*trois fours à vapeurs sur quatre-vingt-dix boulangers (...) et de qualité inférieure.*"

⁵³GALLAND Olivier, *Sociologie de la jeunesse. L'entrée dans la vie*, Paris, Armand Colin, Collection U, 1991

3. Les événements de la vie d'adulte

La naissance d'un enfant peut amener à envisager une modification de l'organisation de la vie domestique. Dans cette perspective, une interviewée nous rapporte comment, à la naissance de son premier enfant, elle a été amenée à mettre *"des petits bouchons dans les prises"* pour éviter qu'il puisse y mettre les doigts. C'est éventuellement l'occasion aussi de développer son équipement électro-ménager.

Les séparations et les divorces conduisent à des changements, notamment de logement. Ils sont l'occasion d'une mise en circulation sociale et économique intensive des objets électriques. Pour cette interviewée, le divorce a été, l'occasion d'une mobilisation familiale : "je suis restée neuf mois dans un appartement toute seule. Ma nièce a fait une récolte pour la tata qui divorçait. Il y avait une télé qu'on m'a donnée, un frigidaire et une gazinière aussi". (cf le B de cette partie qui est consacrée au divorce)

Le veuvage représente également un bouleversement de l'ordre familial. Il peut provoquer une sorte de libération de la "contrainte" du conjoint, entraînant des achats d'équipements différés jusque-là.

C'est ainsi qu'une des personnes que nous avons rencontrée analyse le comportement de sa mère à la mort de son mari : *"j'ai l'impression qu'à la mort de son mari, elle s'est achetée des trucs pour elle. C'était la libération"*.

Il peut également susciter **une mobilisation familiale autour de "celui qui reste"**. Les "visites", les "coups de téléphone", les "cadeaux" fonctionnent alors comme des conventions implicites mais reconnaissables, des signes visibles de la solidarité, de l'attention familiale dont la personne seule peut attester à l'extérieur. Dans ces conditions, tout se passe comme si les cadeaux avaient pour rôle, dans un système de don/contre-don, de compenser le vide familial grâce à des objets apportant une présence.

Ainsi, cet interviewé qui fait l'inventaire des cadeaux que ses enfants et petits-enfants lui ont offerts depuis la disparition de sa femme et de ceux qu'ils le poussent à accepter, comme *"l'ordinateur et le répondeur"* que ses *"gars lui auraient payé"* s'il n'avait pas résisté.

4. La vieillesse

Le départ à la retraite apparaît par ailleurs comme une des occasions de changer de logement.

Pour ce boulanger qui a toujours vécu dans un logement accolé à son magasin, la retraite est l'occasion de déménager et de *"faire construire"* sa maison. Le choix d'un chauffage au gaz est à ce moment-là pris conjointement avec son épouse et raisonné en termes de coût par rapport à un certain confort de vie : *"à l'époque, c'était ce qui devait être le plus économique à Angers, et puis, c'est très pratique, ça n'oblige pas à fermer les portes ou à tout isoler, par exemple"*.

Les modifications physiologiques liées à l'âge peuvent amener à reconsidérer certains choix relatifs au "confort" domestique. Ainsi, cette retraitée qui s'est équipée d'un déshumidificateur pour *"combattre l'humidité"*.

B. LE CHOIX DES ENERGIES

Dans la partie précédente, nous avons tenté de mettre à jour le lien qui peut exister entre les ruptures biographiques, les déménagements et les choix en matière d'électricité. Nous allons maintenant retourner notre perspective pour partir du choix de l'énergie et remonter aux ruptures.

Nous avons essayé de repérer dans les différentes phases de l'étude le processus qui pouvait conduire les acteurs sociaux à envisager de changer d'énergie. C'est un thème qui est associé ici au changement du système de chauffage. La décision est ici traitée comme un processus que l'on peut suivre sur un itinéraire et non comme un instant t, où l'acteur passe à l'action.

Avant de rentrer dans la description du processus, il faut cependant souligner que le choix de l'énergie n'est pas toujours libre. Parmi les personnes que nous avons rencontrées, en effet, certaines n'ont jamais pu se poser la question du choix parce que le logement qu'elles occupent était déjà équipé à leur arrivée que ce soit en "collectif" ou en "individuel", parce que *"l'appartement était comme ça"*, *"le chauffage électrique était imposé par l'immeuble"*. Certains logements, par exemple, n'ont pas accès au gaz de ville. Ou encore, des accords passés entre GDF et certains promoteurs, réduisent les marges de manœuvre pour le choix au moment de la construction d'un logement.

Mais quand la possibilité d'un choix existe, la décision devient un processus cumulatif qui associe l'expérience antérieure à une opportunité provoquée par un changement de situation ou un problème à résoudre et une capacité budgétaire.

L'expérience, en effet, peut donner lieu dans de nombreux cas à un apprentissage comparé des différentes énergies qui va contribuer à structurer les représentations, les goûts et les dégoûts, comme pour cette personne, qui avait dans le temps un poêle à pétrole, et qui trouve que le fuel, *"ça sent mauvais"*.

Une fois posé ce que l'on rejette *a priori*, le débat peut s'engager : il porte généralement tant sur le type d'énergie que sur les fonctions que chaque énergie peut prendre en charge à la maison.

Dans ce débat, l'électricité est généralement perçue comme l'énergie de base de la maison, c'est l'énergie à tout faire. On ne peut vraisemblablement pas penser d'installation sans électricité (sauf cas très marginal⁵⁴).

Par contre, la place de l'électricité dans l'installation peut varier. A un extrême, l'électricité peut être utilisée comme modèle unique, c'est le modèle du *"tout électrique"*. A l'autre extrême, elle peut être associée à d'autres sources d'énergie selon une répartition traditionnelle par grandes fonctions domestiques : *"le charbon, pour le chauffage"*, *"l'électricité pour l'éclairage"* et *"le gaz pour la cuisine"*.

L'électricité est néanmoins considérée comme la principale source d'énergie. Ensuite vient le gaz qui peut être utilisé pour le chauffage et la cuisine. Puis viennent les autres, plus spécialisées : le charbon, le mazout, le fuel, généralement pour le chauffage.

La qualité de l'installation électrique préexistante va également influencer le choix de l'énergie. Elle semble osciller, pour les personnes que nous avons rencontrées, entre le "trop ancien" et le "trop moderne".

Quand l'installation est trop vétuste, l'électricité devient source de problèmes. C'est souvent le cas des installations très anciennes qui ne sont pas conformes, *"quand il y a encore les vieilles tabatières, les fils en tissu"*. C'est la capacité de l'installation qui est alors en cause (*"les plombs sautent tout le temps"*) et sa sécurité. A l'inverse l'excès de modernité peut aussi entraîner des pannes, non que l'installation cette fois soit en cause, mais plutôt parce qu'on a tendance à trop la solliciter.

Mais plus que sur l'installation, c'est généralement sur la question du chauffage que va se cristalliser le choix de l'énergie, sans doute parce qu'elle constitue également le poste le plus important du budget de la famille dans ce domaine.

⁵⁴ comme le retour à la bougie

La question du chauffage n'est pas uniquement liée à sa nature (électrique, au gaz, au fuel...), mais aussi au fait qu'il soit individuel ou collectif, accessible ou non, réglable au coup par coup ou imposé une fois pour toute à l'ensemble la collectivité.

Au premier abord, la question du chauffage semble seulement se poser en termes de performances : peu importe le combustible, il faut que *"ça chauffe bien"*.

Mais, si on y regarde de plus près, on se rend compte que le raisonnement est plus complexe. Il intègre un certain nombre de critères qui seront ensuite pondérés en fonction de l'histoire du ou des preneurs de décisions.

Parmi les critères du choix figure en bonne place **le critère de confort qui dépasse celui de performance du chauffage**.

Les installations de chauffage central au fuel ou au mazout ont souvent l'inconvénient, pour les interviewés, d'être encombrantes. *"Je n'y vois pas d'inconvénient en dehors de la taille des radiateurs"*, disent-ils fréquemment. A l'inverse le chauffage électrique s'intègre plus facilement à l'espace domestique.

L'électricité est aussi préférée pour son silence : *"le gaz, ça fait du bruit, il y a une flamme"*.

Rentre également dans cette catégorie, l'argument de la propreté : *"le gaz, c'est propre"* comparativement à une chaudière à mazout qu'il faut entretenir régulièrement.

Enfin, la facilité est aussi un argument de confort généralement associé au chauffage électrique dont l'utilisation est flexible, instantanée, sans manipulation spéciale.

La sécurité constitue le deuxième critère déterminant du choix d'un système de chauffage.

Mais, c'est **surtout la question du coût** qui retient l'attention du décideur.

La question du coût est plus complexe qu'il n'y paraît *a priori* : elle se pose comme un arbitrage entre coût d'installation et coût de consommation. Le coût d'installation joue en faveur de l'électricité au détriment du gaz, alors que le coût de consommation joue en faveur du gaz contre l'électricité, notamment quand la maison est mal isolée.

En outre, elle donne souvent lieu à un sous-arbitrage entre un surcoût que les utilisateurs sont prêts à accepter pour avoir accès à une marque et à un service après-vente sous forme de contrat d'entretien et les facilités de financements, les combines qu'ils recherchent pour faire baisser la note finale. En matière de système de chauffage⁵⁵, en effet, la marque est considérée comme une garantie de "qualité". Pour

⁵⁵ A la différence des objets électriques où le critère "marque" est souvent marginal

certain, la qualité signifie "avoir bien chaud" : *"j'ai fait installer la chauffage central parce que j'avais froid. Je l'ai trouvé à la foire exposition de Paris. J'ai dit : c'est une Saunier-Duval que je veux"*. Pour d'autres, cela renvoie plutôt à un gain de place : *"c'est très cher parce que ça ne prend pas beaucoup de place"*.

Parallèlement certains cherchent à minimiser les coûts par tous les moyens, licites ou illicites, "en payant une partie au noir", "quand ce n'est plus la saison".

Mais, la débrouille ne suffit pas. Les obstacles rencontrés à l'installation sont aussi liés aux normes perçues comme coûteuses qu'impose EDF-GDF.

Voilà posés les éléments du choix d'un système de chauffage. La complexité de l'arbitrage est liée ici à la multiplicité des critères qui sont en jeu. Pour autant la description de ce processus cognitif, c'est-à-dire de l'établissement des préférences, ne rend pas compte de l'ensemble du processus de décision.

Le passage à l'acte d'achat n'est pas seulement l'aboutissement d'un débat comparatif. Il faut également que la décision se meuve en action. Notre hypothèse est que la décision de changer d'énergie doit aussi être liée à des occasions ou des opportunités dans l'histoire de vie du décideur pour être "déclenchée".

Au regard des éléments de l'enquête, il apparaît que le changement d'énergie peut intervenir dans deux situations principales : 1) à l'intérieur du même logement, 2) à l'occasion d'un déménagement.

A l'intérieur du même logement, la décision renvoie généralement à un problème à résoudre. Ainsi, elle peut survenir après le constat d'un écart entre le coût de la consommation d'énergie et la qualité d'approvisionnement de cette énergie, du fait notamment de la vétusté de l'installation. Elle peut renvoyer aussi à un problème de manque de puissance de l'installation existante, c'est-à-dire concrètement à un compteur trop faible.

Elle peut également survenir au moment d'un changement de situation familiale. C'est l'évolution globale de la famille qui entraîne généralement un nouvel usage de l'énergie, que ce soit dans le sens d'un développement (agrandissement de la famille) ou d'une restriction (vieillesse, départ des enfants...). Des événements familiaux comme une naissance, peuvent, en effet, provoquer un besoin d'augmenter la consommation d'énergie, elle-même liée au besoin d'acheter (ou de se séparer) certains équipements fonctionnant à l'énergie.

On rappelle ici que le changement de logement est aussi une occasion d'envisager un changement d'énergie. C'est pourquoi, il est intéressant de repérer quelles sont les

occasions de changer de logement et de distinguer celles qui sont en relation avec des "ruptures" de la vie des personnes que nous avons rencontrées. Il est possible d'en identifier deux sortes.

Il y a d'abord les occasions professionnelles. Toutes les modifications liées à la vie professionnelle (entrée dans la vie active, changement de lieu de travail) sont susceptibles d'impliquer des changements de logement.

Il y a, ensuite, les occasions qui sont liées à la vie familiale : comme le "mariage" sous toutes ses formes quand le jeune quitte le foyer parental pour intégrer son propre logement, les naissances où le déménagement doit permettre d'intégrer un logement plus spacieux, les divorces ou séparations qui amènent à quitter le logement commun, ou le veuvage pour se rapprocher des enfants.

En conclusion, en examinant les occasions et les conditions de choix des énergies pour l'espace domestique, les observations montrent qu'il existe un lien entre le choix de l'énergie, l'âge et le revenu. Tout se passe comme si la "liberté" de choix se développait avec l'âge et le revenu : plus on est jeune et moins on a de revenus, plus les occasions et les conditions de choix d'une énergie sont limitées ; à l'inverse, plus on est âgé et plus on a de revenu, plus elles sont "libres". C'est en ce sens que le moment du choix de l'énergie peut jouer le rôle d'un rite de passage.

C. LE CAS DE LA SEPARATION

Dans cette partie, nous allons travailler sur le lien qui peut exister entre le divorce ou la séparation et la circulation des objets électriques.

L'hypothèse sur laquelle nous avons travaillé est qu'il devrait y avoir, avec la multiplication des unions temporaires et des divorces, une circulation des objets liés à l'énergie, et que cette circulation devrait être un analyseur du fonctionnement familial, notamment par rapport aux choix énergétiques, aux usages des objets électriques et à leur attribution sexuelle.

La séparation constitue pour nous un cas intéressant. En effet, c'est la rupture qui est la plus liée au changement de logement et aux échanges en matière d'électricité. On peut même parler d'un lien causal entre la séparation conjugale, la séparation des logements et la séparation des acquêts.

En même temps, elle est le support d'un échange qui associe violence et calcul. La séparation apparaît, en effet, comme le moment où l'on calcule le plus : c'est le moment où on "règle ses comptes" au sens propre comme au sens figuré.

Quand on a demandé en animation de table ronde ce qui se passe en matière d'objets liés à l'énergie au moment de la séparation, il apparaît souvent que le plus difficile est de gérer la rupture à chaud, c'est-à-dire de canaliser la violence qui se manifeste d'abord. Une des personnes que nous avons rencontrées, par exemple, raconte comment, au moment de leur séparation, son "ex" qui avait acheté un micro-ondes, "*l'a cassé à coups de pied*" pour ne pas le lui laisser. Une autre se souvient qu'elle a vu "*des gens se jeter des trucs à la figure lors de divorces*".

Néanmoins, la violence finit généralement par céder le pas à un autre mode de résolution du conflit. C'est alors que les conjoints commencent à "faire" et à "régler leurs comptes". Tout se passe comme si, jusque-là, ils avaient vécu à crédit, si l'on veut rester dans le registre métaphorique du calcul. On peut aussi penser qu'auparavant, ils ne comptaient pas ou que le principe d'équivalence qui présidait aux échanges n'était pas le même.

Le passage de la rupture affective (violente ou non) au règlement "comptable" du contentieux n'est pas forcément immédiat. Il peut s'écouler du temps entre la séparation des conjoints et la séparation des acquêts. Ainsi un interviewé nous explique qu'un de ses amis informaticien a tout laissé à sa femme au moment de leur divorce, "*même le bricolage*", pour finalement revenir deux ans plus tard. Un autre a des amis qui "*se laissaient tout au départ*", jusqu'à ce qu'ils aient "*repris du poil de la bête*" et qu'ils "*se partagent tout jusqu'au crédit*".

Parler d'irruption de l'équivalence marchande au moment de la rupture ou d'irruption du calcul ne suffit pas : cela ne rend pas compte de la manière dont les conjoints construisent les principes d'échange, d'équivalence ou de propriété qui permettra le partage des biens.

On peut élaborer des scénarios montrant que la femme reste la gardienne de l'électroménager. Ainsi, à la question, "*qu'est-ce qu'on emmène en cas de séparation ?*", une femme répond spontanément : "*c'est là que j'emmène le plus*", et un homme complète : "*chacun reprend son rôle : la femme reste au foyer et l'homme n'a rien, il repart en guerre à la conquête du feu ; il va essayer de reconstituer un foyer*".

Certes, l'électro-ménager semble appartenir à un univers d'usage féminin. Il apparaît alors normal à certains, de laisser les biens d'équipement à la femme au moment de la rupture, un peu comme la garde des enfants en bas-âge qui est plutôt donnée à la femme en cas de divorce. Certains partages suivent donc un schéma traditionnel de différenciation sexuelle des rôles. Ainsi, cette femme qui pense que son mari lui laisserait tout s'il partait, à part la voiture.

Pourtant, cela n'est pas automatique.

Il apparaît, en effet, que les principes d'échange et de partage ne vont pas de soi : ils dépendent largement de l'histoire du couple avant la séparation.

Pour comprendre comment va s'effectuer le règlement du contentieux, il faut d'abord remonter au moment de la constitution de l'équipement et repérer quels en ont été les principaux acteurs. Il semble, en effet, que celui qui a acheté le matériel en garde souvent la propriété. Par exemple, une femme rapporte qu'elle a gardé le congélateur, la cuisinière, la chaîne, la télé parce que c'est elle qui les avait achetés, expliquant, par ailleurs, que ce sont *"des achats qui incombent aux femmes"*.

Nous avons aussi montré que les parents (ou la parentèle au sens large) pouvaient jouer un rôle important dans l'installation d'un jeune ménage. Dans ce cas, ce sera par filiation que s'établira la propriété. Une personne que nous avons rencontrée, par exemple, raconte qu'une de ses amies a vécu pendant un an avec un garçon dont les parents avaient payé l'ensemble de l'équipement électro-ménager *"tellement ils étaient heureux que leur fils vive avec elle"* : au moment de la séparation, ils ont *"envoyé un petit coup de fil pour dire qu'ils allaient revenir chercher tout ça qui était à leur fils"*.

Mais, il semble que l'usage peut aussi donner un droit de fait d'appropriation, en dehors des codes sociaux féminin/masculin. Ainsi, une femme se sent très attachée à l'ordinateur qui lui sert d'outil de travail bien que ce soit son mari qui l'ait acheté : elle assure qu'en cas de séparation, *"ce serait comme un gosse, on se battrait"*. On voit bien que le droit d'usage peut entrer alors en contradiction avec le droit de propriété.

Il faut également comprendre ces partages à l'aune des principes d'échanges qui réglaient auparavant la vie commune. Certains conjoints, en effet, semblent avoir toujours vécu sur le mode de la séparation. Ainsi, cet interviewé qui rapporte qu'avec certaines filles qu'il a connues, ils *"payaient chacun leur part au restaurant"*, *"partageaient les factures d'électricité"*, *"cochaient chacun leurs communications sur la facture détaillée du téléphone"*. D'autres, au contraire ne conçoivent pas ce type d'équivalence dans une vie de couple et assurent qu'ils ne comptent pas.

Ce clivage semble être lié à la vision a priori de la durée de vie du couple. C'est cette vision qui paraît, en effet, organiser l'anticipation de la séparation et les modalités de partage des biens. Il y a une différence, par exemple, entre cette personne qui affirme que *"ça fait trente-six ans qu'on est ensemble et pourtant on se dispute"*, et celle-là qui explique que *"deux ans avec la même personne", "c'est un record"*, et qu'elle ne pourra *"jamais faire mieux"*.

Nous voyons bien que le partage des biens au moments de la séparation peut entraîner la mobilisation de différents modèles de calcul et d'équivalence, du plus "conventionnel" (ou "traditionnel"), avec un partage qui suit la division sexuelle des rôles, au plus "rationnel" fondé sur la propriété par l'achat.

Quoi qu'il en soit, on ne peut pas comprendre ce qui se passe à ce moment-là si on ne se reporte pas à la vie commune antérieure et à la conception que le couple a élaboré de cette vie.

Sur le sujet il faut retenir le développement récent d'une sociologie du couple impulsée par Jean-Claude Kaufmann⁵⁶. Ce dernier a montré notamment comment le modèle de "l'amour obligatoire" est venu détrôner en quelques décennies un modèle "familial", plus patrimonial que sentimental. Cette analyse a permis de reconsidérer sous un autre angle le phénomène macro-social d'augmentation du divorce, ou selon l'expression heureuse d'Irène Théry⁵⁷, du "démariage" qu'on peut comprendre désormais, non plus comme un signe d'anomie ou de perte des valeurs, mais comme le fruit d'une exigence d'amour qui fragilise l'institution conjugale.

Dans cette perspective, Kaufmann montre aussi que la place du conflit a changé dans le couple. "Autrefois, le conflit s'inscrivait dans un contrôle social qui scellait l'union" explique-t-il, en effet. Le conflit pouvait être violent, il avait peu de chance de remettre en cause le choix du conjoint. Aujourd'hui, ce n'est plus le cas. Si la spontanéité doit avoir plus que jamais cours au sein du couple, pour autant, "la violence ne peut pas se développer sans auto-contrôle des événements" parce que "la moindre brouille est porteuse d'une rupture possible"⁵⁸.

En ce qui concerne maintenant le règlement du divorce, nous serions plutôt enclin à avancer l'hypothèse que plus le couple a bâti sa vie "ensemble" sur le principe de la

⁵⁶ KAUFMANN J-C., *Sociologie du couple*, Paris, PUF, Collection Que sais-je ?, 1993

⁵⁷ THERY Irène, *Le démariage*, Paris, Odile Jacob, 1993

⁵⁸ KAUFMANN J-C, *op cit*, p 120

communauté, plus la séparation est difficile à régler, en ce sens qu'il faut réévaluer le passé à l'aune du comptable et du marchand, c'est-à-dire une conception du partage qui tranche avec ce que l'on a vécu avant et dont il faut faire l'apprentissage.

A l'inverse, on peut penser que lorsqu'on a toujours vécu sur le mode de la séparation, on solde plus facilement ses comptes. Dans ce cas-là, en effet, on ne passe pas d'un principe d'équivalence à un autre, on demeure dans un même registre d'échange (en l'occurrence de type 50/50).

Ceci ne veut pas dire qu'on ne calcule pas sous le régime de la communauté : on doit sans doute évaluer sa participation (tant objective que subjective) par rapport à celle de l'autre, mais pas forcément avec un principe d'équilibre des comptes. On pourrait dire trivialement qu'on évalue "à la louche", mais aussi qu'on accepte de donner plus qu'on ne reçoit et inversement.

Nous suivons, en cela Kaufmann, qui montre que la "comptabilité de ce que chacun donne et reçoit [dans le couple] ne peut être que partielle (et partielle) étant donné la complexité des flux". Au quotidien, en effet, il semble que le couple se laisse "porter par les gestes qui vont de soi", c'est-à-dire tous ces automatismes qu'il a construit petit à petit au fil du temps, toutes ces "créations familiales" pour reprendre l'expression de Martine Ségalen et Béatrice Le Witta⁵⁹ qui sont le fruit de compromis successifs et de l'intégration au "moi conjugal". Il faut comprendre "le geste qui va de soi" comme un geste structuré par le passé et structurant l'avenir. "Le geste qui va de soi inscrit dans les échanges conjugaux est en partie produit par ces derniers et les fonde en retour, structurant fortement le couple". C'est ainsi que l'attitude quotidienne, l'attitude routinisée⁶⁰ qui consiste à laisser aller la vie comme elle vient, constitue "le procédé majeur de renforcement couple"⁶¹.

II. LES MICRO-CONFLITS DU QUOTIDIEN AUTOUR DE L'ELECTRICITE

⁵⁹ LE WITTA B, SEGALEN M. et alii, *Chez-soi. Objets et décors : des créations familiales ?*, Paris, Autrement, Série Mutation, n°137, mai 1993

⁶⁰ La routinisation est l'objet du V de ce chapitre

⁶¹ KAUFMANN, *op cit*, pp 108-109

Nous avons vu dans le chapitre précédent que l'électricité peut catalyser une affectivité voire une certaine violence au moment des ruptures biographiques. Nous allons montrer maintenant qu'elle est aussi un objet de conflit du quotidien domestique.

Nous verrons, en effet, qu'elle est au cœur d'une "guérilla quotidienne" entre les sexes et les générations, entrecoupée parfois de cessez-le-feu, mais rarement d'accord de paix entre les parties : il s'agit d'un type de conflictualité latent, larvé qui ne donne pas lieu à des règlements pérennes. Ainsi, quand on a demandé en animation de table ronde ce qui était positif dans les conflits à la maison, le groupe a répondu : *"que chacun soit responsable", "l'économie"*. On sent bien que ce positif exprime plutôt un moment d'armistice d'une "guerre de position", qu'un état de repos entre les générations.

Cette conflictualité peut s'organiser autour d'objets, comme les boutons et les factures, ou de nuisances, comme le bruit. Mais, on peut se demander si, derrière ces épiphénomènes que sont les disputes et les éclats de voix, on ne peut pas trouver une structure plus stable des relations familiales. Notre hypothèse est que ces conflits récurrents sont la manifestation quotidienne d'un rapport de pouvoir au sein de l'espace domestique dont l'enjeu est la reconnaissance de l'autorité parentale. Ce rapport de pouvoir se joue sur la maîtrise de l'électricité à trois niveaux : la maîtrise de la consommation d'énergie (donc des dépenses), la maîtrise du confort et la maîtrise de la sécurité domestique. Elle met aux prises des acteurs familiaux qui n'ont pas les mêmes intérêts et qui s'affrontent pour imposer leur point de vue.

A. LA MAITRISE DES DEPENSES D'ENERGIE

Pour les interviewés, le thème des dépenses d'énergie est lié à certaines applications de l'électricité, mais pas à toutes. On trouve, en effet, un certain nombre d'usages de l'électricité qui n'attirent pas particulièrement l'attention. Dans cette catégorie figurent d'abord les objets qui ne nécessitent aucune attention parce qu'on ne peut pas oublier qu'il sont en état de marche : *"le sèche-cheveux, par exemple, ou l'aspirateur, ça fait du bruit, donc on ne peut pas les oublier"*. Ensuite viennent les applications qui ne représentent aucun enjeu du point de vue du coût ou dont on estime que *"le jeu n'en vaut pas la chandelle"*, comme *"la télévision qui peut être allumée toute seule alors que personne ne la regarde"*.

A l'inverse, la dépense est généralement associée aux objets perçus comme "grands consommateurs" : parmi ces objets, ceux qui sont cités spontanément sont le chauffage, le téléphone, les plaques chauffantes, le fer à repasser et le four. On trouve également

des objets qui sont soumis à une utilisation particulièrement intensive, comme la cafetière "*qui n'est jamais éteinte*", ou encore la machine à laver quand on a des enfants, ce qui peut représenter un budget de 150 francs par mois "*à raison d'une machine par jour*". On trouve les objets qui sont dépensiers quand on les utilise mal, comme le frigidaire si "*on laisse les portes ouvertes*". Enfin, on trouve des objets qui sont perçus à la fois comme consommateurs d'énergie et porteurs de risques, comme les lampes halogènes : "*ça consomme, et en plus il y a des problèmes médicaux pour les yeux*".

On prête également attention aux appareils récemment acquis : "*on se méfie*", "*surtout quand on ne les connaît pas*", "*on se demande*". Cette méfiance, qui appartient au même univers sémantique que la vigilance, s'applique notamment au micro-ondes, au micro-ordinateur et au mini-four parce qu'on n'a pas encore appris à s'en servir.

Enfin, la lumière est très souvent considérée comme le symbole de la lutte contre le gaspillage. Eteindre la lumière, faire éteindre la lumière par les autres, c'est comme se rassurer contre les risques de laisser sous tension les appareils électriques.

Par extension, les premiers objets de conflit que nous avons repérés dans l'enquête sont les boutons : thermostat du radiateur, interrupteur de lampe ou touche in/off des appareils électriques. Ils donnent lieu à des échanges tendus, mais de petite dimension, des micro-conflits qui perdurent sans résolution.

Ils affectent la famille dans son ensemble, à tous les niveaux, que ce soit entre les sexes et les générations. Les boutons alimentent, en effet, tant les querelles de couples que les affrontements parents/enfants.

Mais, derrière la dispute qui revient sans cesse, l'affrontement réitéré, c'est-à-dire la partie visible, sensible du conflit, on trouve généralement **le télescopage de catégories de perception** comme le chaud et froid. "*Il y a des gens qui ont toujours chaud, moi je suis très frileuse, j'ai toujours froid*", nous dit dans cette perspective une interviewée.

Ces catégories renvoient sans doute à des modèles incorporés dès l'enfance. Mais, elles semblent aussi être pour une partie contingentes. Elles sont relatives à la position que l'on occupe dans l'espace domestique. Que l'on passe la journée dedans (à la maison) ou dehors (au travail), par exemple, fait la différence. "*Je suis toute la journée à la maison et quand mon mari rentre du travail, il ferme le chauffage*", explique une personne. Que l'on soit actif ou inactif rentre également en ligne de compte. "*C'est quelqu'un qui arrive de dehors, qui a bien bougé et qui baisse le chauffage alors qu'on tricote et qu'on grelotte*".

Derrière le conflit, on peut aussi trouver **un rapport de force**. C'est à celui qui parviendra à imposer sa conception de la gestion de la consommation aux autres. "*Les enfants peuvent concevoir l'énergie différemment*" remarque quelqu'un.

Quand il affronte entre elles les générations, le rapport de force recouvre **un rapport d'autorité**. "*Les jeunes, ils mettent en route partout, le poste, la télévision, ils jouent avec l'ordinateur : ça m'exaspère, c'est l'énergie facile*". Dans cette perspective, nous avons découvert que certains objets comme le lave-vaisselle était non seulement le signe de l'intégration du couple, comme l'a déjà montré Jean-Claude Kaufmann, mais aussi celui de l'autorité dans la famille. Ainsi, un interviewé nous explique qu'on entend le lave-vaisselle quand on mange, et qu'il faut donc choisir "*qui décide [de le mettre en route], à quel moment et sur quel programme*".

Mais, comme le pressent une autre personne que nous avons rencontrée qui affirme "*il y a des problèmes d'autorité; c'est la guerre du feu intérieur et extérieur : qui détient l'énergie détient le pouvoir*", la régulation de la consommation d'énergie dépasse le problème de l'autorité ou de la légitimité parentale et renvoie à **un rapport de pouvoir**. Il semble se jouer, dans le cas présent, sur la maîtrise d'une double zone d'incertitude⁶². D'un côté, ce sont les parents qui contrôlent les finances et donc une des sources du revenu des adolescents : comme le dit un père de famille, "*c'est nous qui détenons les cordons de la bourse*". Mais, de l'autre, ils ne peuvent pas contrôler la consommation de façon continue sous peine de créer une tension telle que cela provoquerait une crise de la part des adolescents. Les jeunes, en effet, ne semblent pas tout à fait démunis dans ce rapport de pouvoir : ils contrôlent aussi une zone d'incertitude, sous forme d'une menace implicite de sortir des normes sociales. Ainsi, une mère de famille explique qu'elle est prête à payer la facture d'électricité de son fils de trente ans, pour lui éviter d'être "marqué socialement".

La facture constitue le deuxième objet de conflit que nous avons repéré. C'est l'occasion de disputes récurrentes au sein de la famille. Quand un interviewé nous dit : "*au moment de la facture, c'est ma femme qui m'engueule parce que je laisse tout allumé*", on sent bien que c'est un conflit qui se pose en permanence (en l'occurrence ici à chaque facture) que les parties en cause ne parviennent pas à résoudre de façon pérenne. C'est donc une conflictualité analogue à celle que nous avons mis à jour autour des boutons. On peut même dire ici que c'est le prolongement de cette guerre des boutons que nous venons d'analyser.

⁶² CROZIER M. et FRIEDBERG E., *L'acteur et le système. Les contraintes de l'action collective*, Paris, Seuil, 1977

Cependant, la conflictualité de la facture apparaît être atténuée par sa faible lisibilité. Il semble, en effet, que les personnes que nous avons rencontrées aient du mal à associer le montant inscrit au bas de la "note" à leurs pratiques quotidiennes de consommation, comme cette personne qui dit : "[la facture]...c'est le grand jour. Je me dis 'ah! déjà!' et aussitôt je sors l'autre de l'an passé et je compare; puis je compare l'été et l'hiver : je ne vois pas de différence". Ils éprouvent donc une certaine difficulté à identifier un coupable à la maison.

Dans cette perspective, l'arrivée de la facture peut être considérée comme un nouveau temps fort de la vie moderne, au même titre que le climat et le mauvais temps dans les sociétés rurales : l'inquiétude et les tentatives d'interprétation quasi-magiques, liées à la culpabilité et au sentiment d'angoisse, paraissent être du même ordre. L'examen de la facture d'électricité, en effet, est proche de l'acte magique qui résoudrait comme par enchantement le problème du paiement. Comme cette personne qui *"regarde la date, le temps considéré"*, mais qui *"à chaque fois ne trouve rien"*, chacun espère trouver une erreur qui l'affranchirait, chacun essaie de réfléchir aux moyens de faire baisser le coût de la facture.

Très rares, en effet, sont les usagers qui ont en tête une hiérarchie des appareils en fonction de leur consommation. Ceux-là sont les seuls qui effectuent le contrôle de leur consommation facture en main en la décomposant par appareil. Pour eux, *"la facture est détaillée, on peut voir ce qu'on consomme"* : par exemple, *"on a les radiateurs en premier"*, ou *"on sait que le micro-ondes et le fer à repasser consomment plus que le robot"*, ou encore *"le réfrigérateur et le congélateur, c'est ce qui fait monter la facture"*.

La plupart n'arrivent pas à procéder concrètement à de telles mesures et s'en tiennent à une estimation à partir des expériences précédentes. D'autres préfèrent ne pas s'aventurer dans l'analyse de la facture de peur que la surveillance du compteur ne devienne obsessionnelle : *"on ne veut pas, il ne faut pas que cela devienne une contrainte"* trop pesante.

Ce qui domine généralement, c'est le sentiment d'impuissance. Dans cette perspective, une interviewée explique qu'il *"faut faire attention"*, qu'il *"faudrait éteindre plus tôt"*, mais aussi que *"la machine à laver, on en a besoin"*, qu'*"on a l'impression que l'on ne peut rien y faire"*, qu'*"on a un sentiment d'incapacité, d'impuissance"*, qu'*"on est dépassé"* et que *"ça va recommencer"*. C'est sans doute ce

qui explique en partie le développement d'une vision conspiratoire d'EDF⁶³ (au moins sur le plan imaginaire).

Ce sentiment d'impuissance est renforcé par le système de facturation intermédiaire qui efface encore plus la perception des dépenses. Pour la plupart des personnes que nous avons rencontrées, *"les factures intermédiaires ne suivent pas réalité"*, *"ça déstabilise"*, *"on ne sait plus où on en est"*, même s'ils savent, par ailleurs que des *"réajustements"* à leur avantage sont toujours possible à partir d'un relevé de compteur. En cas de litiges, en effet, il est possible d'obtenir des informations supplémentaires, comme *"une explication de sa facture"* et *"des tests"*.

Quelques personnes, néanmoins, ont adopté la mensualisation estimant qu'il s'agit d'un système pratique pour éviter les mauvaises surprises (surtout quand *"on a tendance à oublier de payer la facture"*) et qui de surcroît peut en réserver d'agréables, quand *"on se fait rembourser à la fin de l'année"* par exemple.

La plupart, cependant, préfèrent suivre leur consommation *"en direct"* et pouvoir éventuellement se garder la possibilité de jouer sur la date de paiement de la facture, en attendant le rappel d'EDF.

⁶³cf REMY J., "La vie quotidienne et les transactions sociales : perspectives micro ou macro sociologiques", in BLANC M. (ed), *Pour une sociologie de la transaction sociale*, Paris, L'Harmattan, 1992

B. LA MAITRISE DU CONFORT DOMESTIQUE

La reconnaissance de l'autorité parentale se joue aussi autour de la maîtrise du confort domestique. Le confort se définit, chez les personnes que nous avons interviewées en opposition à toute agression intérieure ou extérieure.

En effet, il met souvent aux prises les parents et les enfants, mais il peut aussi dépasser le strict cadre de l'espace familial et intégrer des acteurs extérieurs comme les voisins, *"au niveau du bruit, de la nuisance"*. Les nuisances du voisinage sont généralement associées à des objets, comme les perceuses avec lesquelles on a l'impression que *"les voisins sont en train de sculpter le mur"*, ou les machines à coudre. Parmi les agressions extérieures, on trouve aussi les équipements urbains, comme *"l'éclairage de la nuit", "les enseignes lumineuses qui empêchent de dormir"*.

D'une façon générale, c'est un sentiment de sur-utilisation de l'électricité qui provoque les tensions au sein de la famille, quand on *"est amené à mettre la radio, plus la télévision, plus les plaques électriques, plus le four..."*

Mais plus précisément, c'est le bruit qui est considéré de loin comme la nuisance, l'agression principale. C'est ce qui perturbe la tranquillité, le sommeil, l'univers de repos que constitue l'espace domestique. *"C'est la musique pour le bruit"* dit un interviewé.

Paradoxalement, ce ne sont pas les objets électriques qui sont considérés comme bruyants, mais leur utilisation au "mauvais moment".

Dans cette catégorie, on peut distinguer les objets bruyants et les comportements bruyants.

Ainsi, les tarifs de nuit sont une source de nuisance sonore dont personne n'est vraiment responsable. C'est ce qu'explique un interviewé qui a un compteur bleu depuis vingt ans : *"la tranche horaire de 23 h à 6 h dite économique est bruyante, si on met une machine la nuit, on ne peut pas dormir"*. Ce sont les bruits qu'on accepte avec résignation.

Mais il y a aussi, *"celui qui rentre tard"*, ou *"le sèche cheveux de ma fille à 22h"*, ou encore, *"les voisins du deuxième qui mettent à fond la musique"*, qui, par contre, sont des bruits sur lesquels on voudrait avoir prise parce qu'*"il y a des égards à avoir pour ses voisins"* ou plus généralement pour autrui.

Dans cette perspective, le cas du fer à repasser sonore est intéressant : il rentre dans les bruits d'alarme, au même titre que l'alarme d'une voiture qui reste en action sans que la personne concernée ne s'en occupe. D'après un interviewé, certaines personnes le

laissent sonner pendant dix ou vingt minutes, ce qui peut devenir une source de tension aiguë, comme en plus le niveau sonore monte au fur et à mesure. C'est là qu'"on a envie de crier 'arrête ton fer'", nous explique une personne.

A la source du conflit autour du bruit, on peut repérer des différences d'habitudes, de rythme de vie. *"Il y a celui qui rentre dans la nuit"*, par exemple, ou *"quelqu'un qui met la musique fort à l'heure où on veut se reposer"*. Ces différences paraissent particulièrement sensibles entre les générations. Ce qui paraît anodin pour les uns, comme *"claquer le four avec les pieds"* peut être du registre de l'insupportable pour les autres. On retrouve à cet égard une structure de pouvoir analogue à celle que l'on a repérée autour de la guerre des boutons. Les parents, en effet, ne peuvent pas exercer, un contrôle systématique et permanent sur le rythme de vie et les emplois du temps des jeunes, sous peine d'amorcer une tension insoutenable dans la famille et un état de guerre permanent.

Le bruit est perçu de loin comme la principale menace au confort domestique. Celui-ci, cependant peut aussi être mis en péril par ailleurs. On peut, en effet, repérer un certain nombre d'autres conflits du quotidien liés à des différences de pratiques et de hiérarchie entre des priorités ou des valeurs qui sont ressentis comme des menaces au bien-vivre domestique. *"Il y a le téléphone qui empêche de manger chaud : il faut faire réchauffer"*, déclare un interviewé, ou *"le téléviseur allumé que personne ne regarde, c'est une source de conflit"*, renchérit une autre.

Ces conflits se cristallisent généralement autour d'objets que nous avons appelés "à usage concurrentiel". Cette catégorie recouvre les objets que plusieurs personnes veulent utiliser en même temps : ça peut être, par exemple, le ballon d'eau chaude *"quand on arrive le dernier et qu'on n'a pas d'eau chaude"* ou le fer à repasser. Elle intègre aussi les objets provisoirement inutilisables du fait de l'usage d'un tiers, *"comme les boutons de la cuisinière électriques qui font trois tours sur eux-mêmes"*.

C. LA MAITRISE DE LA SECURITE

La sécurité domestique est le troisième registre d'affrontements quotidiens au sein de la famille. A cet égard, certains parlent de *"guerre du feu"* tout autant au sens métaphorique que pour des risques réels d'incendie lié à l'électricité.

A la base du conflit, on retrouve comme pour la guerre des boutons un différentiel de perception. En ce qui concerne la gestion de la sécurité domestique, le différentiel

touche la perception du risque. *"Les jeunes sont moins sensibilisés que les personnes âgées au risque de sinistre"*, affirment, en effet, certains interviewés.

Mais, à la différence des micro-conflits que nous venons de voir, la sécurité est un domaine qui affronte plus les parents et les enfants que les parents et les adolescents : c'est sans doute pourquoi les tensions autour de la sécurité semblent être plus anxiogènes que véritablement conflictuelles.

Autour de la sécurité, la structure des relations parents/enfants relève moins d'un rapport de pouvoir que d'un rapport d'autorité. Pour les parents, il s'agit de faire reconnaître leur légitimité et leur autorité, moins au travers la négociation d'une règle de comportement que par l'imposition d'un modèle : le dispositif de prévention qu'ils entendent mettre en place n'est pas négociable. Cela suppose donc une autre démarche : autant, dans le cas de la "guerre des boutons", tout se passe comme si les parents et les adolescents fonctionnaient par essai/erreur — on en parle au fur et à mesure —, autant là, les parents adoptent une démarche *a priori*.

La démarche fonctionne un peu dans le cas présent sur le modèle du système-expert. Les parents essaient d'abord d'identifier les risques liés à l'électricité dans l'absolu. Cette opération d'identification donne lieu à une "typification" des risques sous la forme de schèmes logiques en termes de cause à effet. Ces schèmes seront ensuite énoncés comme des axiomes : *"Si vous laissez allumé certains appareils, il y a des risques de mettre le feu"*, ou , *"il y a risque d'échauffement si le transformateur est sous pression permanente, ça peut induire des court-circuits et donc il y a un risque d'incendie"*, ou encore, *"si chacun repasse, il n'y a plus de niveau de responsabilité : la décision est répartie, chacun peut mettre le feu"*.

Ces axiomes serviront à la mise en place d'un dispositif de prévention *a priori*, non pas négocié avec les enfants, mais directement pris en charge par les parents. *"Laisser branchés les outils, la scie sauteuse, le fer à souder"*, ou encore *"le couteau électrique, c'est très dangereux pour les mômes"*, dit un père de famille, ce qui suppose qu'on prenne garde *a priori* de ne pas les laisser à leur portée. C'est ce genre de dispositif que l'on a aussi repéré dans les histoire de vie, quand une personne nous explique qu'elle a mis des "petits bouchons" dans les prises au moment où elle a eu ses enfants.

Quoiqu'il en soit, que l'affrontement ait lieu autour de la facture, des boutons, du confort ou de la sécurité, qu'il renvoie à un télescopage de catégories de perception, un rapport de force, d'autorité ou de pouvoir, il implique aussi un conflit d'identité. C'est sans doute pourquoi ces disputes qui peuvent paraître *a priori* insignifiantes, se jouent

généralement sur un registre proche du dramatique. Etre économe et imposer une logique d'austérité à sa famille, c'est accepter d'être stigmatisé comme "radin" par les autres, notamment son conjoint et ses enfants. C'est donner une représentation de soi qui n'est pas neutre affectivement : cela implique une capacité à assumer un "étiquetage"⁶⁴ qui peut remettre en cause l'image qu'on veut donner de soi aux autres.

Nous verrons par la suite que certaines personnes préfèrent renoncer à la lutte quotidienne contre le gaspillage plutôt que d'endurer et la tension inhérente au rapport de pouvoir familial et la stigmatisation et la crise identitaire. Cette guerre de position à laquelle se livrent beaucoup de parents suppose donc une capacité particulière de résistance au conflit avec les autres et avec soi-même.

III. LES TRANSACTIONS AUTOUR DE L'ELECTRICITE

Nous allons essayer d'isoler, dans ce chapitre, un troisième niveau de d'échange autour de l'électricité. C'est le niveau de ce que nous avons appelé les "transactions", c'est-à-dire les négociations à "objet jurisprudentiel", ou encore les négociations en vue d'aboutir à des accords pérennes.

On voit bien que ce niveau se distingue de celui que nous avons développé dans le chapitre précédent qui, certes était lui aussi un niveau de négociation, mais permanent sans espoir d'aboutir à des accords ou des conventions stables.

Pour comprendre la nuance, nous allons tenter de définir plus précisément le concept de transaction. Si on s'en tient au sens commun, la transaction a pour synonyme, l'arrangement, le compromis ou l'accommodement : elle peut être assimilée à toute forme classique de négociation. Mais la notion de transaction a également une acception juridique : dans cette perspective, elle se réfère à un mode de règlement des conflits tel que les parties en présence doivent renoncer à certaines de leurs prétentions. Comme le dit Marc Mormont⁶⁵ dans sa typologie des transactions : *"autant le sens commun oriente l'attention vers l'interaction des acteurs, vers la capacité à élaborer un produit original, à faire un accord qui rend compatibles des intérêts entre eux et indépendamment de toute intervention, autant le sens juridique attire l'attention sur les conditions dans*

⁶⁴ BECKER H-S, *Outsiders, Etudes de sociologie de la déviance*, Paris, A-M Métailié, 1985

⁶⁵BLANC Maurice et alii, *Pour une sociologie de la transaction sociale*, Paris, L'Harmattan, Collection Logiques Sociales, 1992.

lesquelles un accord entre parties prend sens et une place dans l'ordre juridique, sur les limites aussi que l'accord juridique fixe à ces possibilités d'accord et d'élaboration de compromis".

En confrontant ces deux points de vue, on peut faire l'hypothèse que le sens commun, qui met plus l'accent sur l'autonomie de l'accord, a tendance à sous-estimer "le poids de la règle" et "les limites structurelles de l'accord". Dans cette perspective, il faut rappeler avec Marc Mormont que la question de la transaction est aussi "une question de lien social" : il faut aussi la poser comme Mauss le fait dans *l'Essai sur le don* quand "il cherche dans le droit les traces du lien social" contre la logique du marché.

Ceci dit, la transaction peut être définie dans une approche sociologisante du droit comme "pratique sociale et non comme simple exécution ou application des règles". Dans cette optique, la règle constitue un donné relativement maîtrisé par les partenaires, et à partir duquel, ils peuvent élaborer leur prétention. Ainsi posée, la transaction rentre dans la problématique développée aujourd'hui par Erhard Friedberg dans *Le pouvoir et la règle*⁶⁶.

Mais, il faut ajouter une autre dimension à cette définition, en intégrant les raisons pour lesquelles des partenaires peuvent se mettre en situation d'accord. Ces raisons peuvent être cherchées du côté des intérêts tant objectifs que subjectifs : mais l'économie des intérêts tend à occulter le fait que l'accord puisse lui-même constituer un élément de la transaction. On peut donc aussi voir la transaction comme une relation qui porte sur un objet (produit transactionnel), mais qui a aussi pour enjeu la définition des principes en fonction desquels ce produit transactionnel a du sens pour les parties.

Notre point de vue est qu'il peut exister des échanges qui se réfèrent à des principes de lien social qui débordent l'objet échangé. Ces échanges se distinguent des échanges purement marchands où de telles références ne sont pas mobilisées.

Il existe beaucoup de situations sociales où une concurrence entre des principes également légitimes sont en concurrence : l'enjeu de la transaction porte dans ce cas-là autant sur la reconnaissance des principes de l'accord que sur le produit transactionnel. C'est une position que défend aujourd'hui Luc Boltanski, dans *Les économies de la grandeur*⁶⁷.

⁶⁶FRIEDBERG E., *Le pouvoir et la règle : dynamiques de l'action organisée*, Paris, Seuil, 1993.

⁶⁷BOLTANSKI L. et THEVENOT L., *Les économies de la grandeur*, Paris, Cahier du Centre d'Etudes de l'Emploi, 1987

Pour lui, cependant, les principes qui peuvent être mobilisés pour un accord ne sont pas illimités. Il estime, en effet, qu'on peut les regrouper en cinq catégories, qu'il appelle des "cités", à savoir la cité

Ce que nous retiendrons, c'est la distinction entre une transaction qui porte sur un objet et dont on cherche les enjeux en termes de conflits ou d'alliances et une transaction qui porte sur les principes qui fondent cet accord. L'important n'est peut-être pas ici de retrouver les six cités de Boltanski, mais plutôt de transposer son modèle d'analyse pour rechercher s'il existe des principes, des compétences qui guident les choix en matière d'économie d'énergie.

A. LES PRINCIPES DE L'ECONOMIE D'ENERGIE

Nous avons vu, dans le chapitre précédent que le thème des dépenses d'énergie pouvait être une source de négociations permanentes entre les sexes et les générations. Pour autant, il nous semble qu'en amont de ces conflits récurrents, on assiste régulièrement, au sein des familles, à des tentatives de transactions sur le sujet.

Ce qui est intéressant ici est que l'objet sur lequel doit porter l'accord est généralement acquis. Les parties n'ont, en effet, pas de mal à s'accorder sur le fait qu'il faille gérer leur consommation d'énergie. Pour toutes les personnes que nous avons rencontrées, gérer la consommation, c'est lutter contre le gaspillage, limiter les pertes d'énergie, apprendre à réguler l'énergie. C'est un thème qui est principalement centré sur le chauffage, et surtout le chauffage électrique, comme nous l'avons vu dans la partie précédente.

Elles ne rencontrent pas non plus de difficulté à identifier les causes du gaspillage. Gaspiller, c'est surchauffer. Le "sur-chauffage" est lui-même lié à deux pratiques : laisser les portes ou les fenêtres ouvertes et avoir une maison ou un appartement mal isolé. Les interviewés, en effet, font la différence entre le gaspillage "*des appartements surchauffés, des couloirs surchauffés alors que les portes de l'immeuble restent ouvertes*" et le gaspillage dû à "*une mauvaise isolation*" qui rentre dans la catégorie du "*robinet qui fuit, de la fenêtre ouverte, de la perte d'énergie*". La distinction repose ici sur l'intentionnalité du gaspillage.

Il y a d'une part le gaspillage involontaire qui renvoie à l'idée que l'énergie n'est pas toujours maîtrisable : ainsi cette personne qui explique que son "*énergie passe par les portes, par les fenêtres, qu'on ne la maîtrise pas ; que c'est glacial même avec le chauffage*".

domestique (incarnée par Bossuet), la cité marchande (Smith), la cité industrielle (Saint Simon), la cité inspirée (Saint Augustin), la cité civique (Rousseau) et la cité de la renommée.

Et, d'autre part, il y a le gaspillage perçu comme intentionnel. Paradoxalement, cette catégorie rend également compte de pratiques déresponsabilisées, parce que collectives. En immeuble, par exemple, le gaspillage est d'abord perçu comme collectif, comme celui des autres. Pour les personnes que nous avons rencontrés, c'est *"comme les gens qui arrivent dans les immeubles et qui laissent tout ouvert, et chez eux ils ferment tout ; sa propre énergie personnelle on y fait attention, quand c'est collectif on laisse couler"*.

Ce qui est négatif dans le gaspillage, c'est *"qu'on consomme davantage, c'est donc le prix élevé"*. Toutes ces pratiques, de laisser les portes ou les fenêtres ouvertes *"ça fait gaspiller ; il faut l'éviter"*. Ce qui est positif, par extension c'est de *"faire des économies pour faire autre chose"*. **Implicitement, les dépenses d'énergie sont perçues à la fois comme indispensables au fonctionnement de la vie quotidienne, mais aussi comme une perte, comme une dépense qui se fait au détriment d'autres plaisirs : il ne faut "pas perdre d'un côté, cela permet de faire autre chose."**

On sent donc bien que l'objet de l'accord ne pose pas ici problème. Il semble que ce soit par contre les principes qui vont y présider qui soient conflictuels.

Nous avons pu repérer dans les discours la confrontation d'un certain nombre de principes de légitimation ou, pour reprendre la terminologie du groupe de sociologie politique et morale, de "justification".

Ne pas gaspiller, en effet, demande de faire attention. Et c'est ce "faire attention" qui semble polysémique.

Pour certains "faire attention" consiste à **rationaliser les pratiques d'utilisation du chauffage** : c'est-à-dire, à la fois moduler les températures suivant les pièces, suivant le temps et suivant la présence ou l'absence des personnes dans la maison, et en même temps tenter d'obtenir une température régulière. Concrètement, cela suppose de connaître les possibilités qu'offre son installation, par exemple de *"savoir ce que c'est qu'un appareil à thermostat"*. Cela suppose également d'identifier a priori des séquences types pendant lesquelles on chauffe ou non — il faut *"savoir se dire, si on part toute la journée : 'je vais le laisser sur le trois, ça suffit'"* — et les programmer dans le temps — il faut *"savoir chauffer au bon moment et selon le besoin : par exemple une pièce où on dort on n'a pas besoin de chauffer à 25°, et selon le temps aussi"*. En France, la pièce qui est traditionnellement la moins chauffée est la chambre à coucher. Cela nous a été confirmé en table ronde : *"Ce n'est pas la peine d'avoir la même chaleur dans la chambre à coucher et dans la salle de bains ; dans la salle de bains on chauffe plus"*.

En même temps, il semble que les personnes que nous avons rencontrées prennent garde d'assurer *"une chaleur constante dans une pièce pour que le froid ne prenne pas le dessus ; parce que une fois que les murs sont froids, c'est plus difficile à chauffer"*. La solution au problème du coût peut aussi consister à élaborer une "politique électrique domestique", en utilisant par exemple l'énergie pendant les plages horaires les moins chères. L'inconvénient de cette stratégie est qu'elle implique une discipline assez rigoureuse. C'est ce qu'explique une femme qui s'impose de cuisiner dès sept heures du matin avant d'aller travailler.

Mais, "faire attention" nécessite également de **prendre en compte les différences individuelles**, qu'elles soient liées au sexe, à l'âge, à l'activité ou à des catégories *a priori*. Ainsi, certains estiment *"qu'une grand-mère sur une chaise, c'est sûr qu'elle aura plus froid qu'un jeune"* et qu'il faut tâcher de trouver pour chacun un modèle adapté.

Enfin **"faire attention" doit aussi être acceptable socialement**. Quand une personne dit que chez elle, *"Ça rentre, ça sort, on ne va pas dire aux gens 'rentrez vite, dépêchez-vous'"*, on sent bien que la gestion du gaspillage doit concilier des codes sociaux d'hospitalité. Dans cette perspective, nous pouvons dire que maîtriser a un coût humain : ça peut être perçu comme une "contrainte", voire une "fatigue".

Dans la pratique, on trouve trois niveaux d'attention portée à la consommation d'énergie.

Certains préféreront accepter le gaspillage plutôt que se risquer à être stigmatisé comme "radin" par leur entourage proche. On trouve également dans cette catégorie ceux qui sont délivrés de la contrainte en ayant accédé à une plus grande aisance matérielle. Enfin, ceux qui estiment que l'électricité est un bien de première nécessité dont on ne peut pas se priver.

On trouve ensuite ceux qui disent "faire attention", en utilisant notamment les plages horaires. Ce sont ceux qui vont s'astreindre, par exemple, à *"faire la lessive le samedi entre 12h et 12h30"* pour *"limiter les frais"*.

Et enfin, ceux qui disent ne pas faire attention parce que cela est devenu un automatisme. Ce sont ceux pour qui éteindre en sortant d'une pièce est tellement intériorisé que cela ne constitue pas un réel effort. Tourner le bouton, dans ce cas-là est plus de l'ordre de l'automatisme que de la discipline, même s'il n'est pas toujours aisé de faire la part entre le conscient et l'inconscient dans les gestes de tous les jours. *"C'est trop rentré dans les mœurs, c'est juste par intuition et puis, on arrive à avoir l'habitude"*.

Ces transactions ressortent de deux modèles d'interprétation.

Le premier est stratégique. Dans ce cas-là, la **gestion du gaspillage** apparaît donc comme **un arbitrage** plus ou moins conscient **entre une "culture" familiale** qui accorde ou non de l'importance au gaspillage, dimension qui serait de l'ordre du subjectif ; des **coûts liés à une contrainte budgétaire**, dimension qui serait plus objectivable ; **une capacité à accepter de faire attention** qui n'apparaisse pas comme une contrainte quotidienne trop forte ; **et le jeu des codes sociaux**, avec une plus ou moins grande capacité à paraître "radin" ou "maniaque" auprès des autres et à leur demander de faire attention pour les portes ouvertes ou fermées.

Le second est conventionnel. Il n'est pas possible de faire rentrer les arbitrages décrits ci-dessus dans les catégories *a priori* de Boltanski. Ce qui nous intéresse ici, c'est plutôt de voir qu'autour de l'électricité sont mobilisés des principes, des conventions qui dépassent de beaucoup l'objet de la transaction. Nous en avons relevé trois principaux. Le premier principe porte sur la nécessité de rationaliser la consommation. Le second met en avant les différences individuelles. Enfin, le troisième renvoie à une compétence sociale. Il semble que ces "grandeurs" que l'on cherche à réunir pour aboutir à un accord soit inconciliables puisqu'au quotidien les conflits perdurent.

B. DROITS DE PROPRIETE, CONVENTIONS TERRITORIALES ET SEXUELLES

Dans cette partie, nous allons nous intéresser à une autre forme de transaction familiale, autour de l'appropriation des objets électriques.

Nous nous sommes intéressé, dans l'étude, à la façon dont les acteurs sociaux pouvaient s'approprier les objets électriques domestiques. Comme nous le verrons par la suite, nous avons pu dégager un certain nombre de modes d'appropriation du quotidien : ces modèles sont intéressants parce qu'ils diffèrent de ceux que nous avons repérés au moment des ruptures biographiques comme le divorce, ce qui tendrait à confirmer notre hypothèse selon laquelle nous avons affaire à plusieurs types voire plusieurs niveaux d'échanges autour de l'électricité.

Nous allons maintenant essayer de montrer que ces modes d'appropriation (pas au sens de propriété, mais au sens d'usage) des objets électriques sont aussi liés à des principes plus généraux de répartition (notamment sexuelle) des tâches et des territoires. Il nous semble, en effet, que la propriété de l'électro-ménager, telle qu'elle se définit au quotidien, ne se distribue pas au hasard au sein de la famille, elle ne se distribue pas non

plus sur des critères "juridiques" objectifs, comme au moment du divorce, mais renvoie plutôt au découpage familial des tâches et des territoires.

Le premier mode d'appropriation des appareils électriques que nous avons repéré est fondé sur l'expertise : c'est celui qui apparaît comme le plus répandu dans l'étude.

Ce modèle a d'abord émergé de façon négative. Nous nous sommes rendu compte, en effet, que des personnes n'utilisent pas certains objets par "incompétence" technique. C'est souvent le cas pour des appareils qui ont une fonction de programmation, comme le magnétoscope, ou qui nécessite des "*réglages*", comme la télévision. On remarquera, à ce titre, que les compétences exigées pour l'utilisation de tels appareils sont généralement considérées comme mieux maîtrisées par les hommes et les enfants que par les femmes.

Ce sentiment d'incompétence, qui renvoie en miroir au contrôle total par l'utilisateur, peut être renforcé réciproquement dans les situations, où, forcé de l'utiliser, "l'ignorant" doit demander l'aide de l'expert. L'utilisateur "néophyte" dépend, dans ces cas-là, du bon vouloir de l'expert qui par sa compétence, son savoir, maîtrise une zone d'incertitude non négligeable. Ainsi, certains interviewés disent faire appel à l'expertise de leurs enfants à chaque fois qu'ils désirent se servir du magnétoscope ou simplement le mettre en route. A l'inverse, le rapport de pouvoir est renversé quand le néophyte profite de son incompétence pour se décharger sur l'expert de tout ce qu'il ne sait pas faire. Ainsi, une femme nous explique qu'elle doit tout préparer de façon à ce que son mari n'ait plus qu'à "*ouvrir l'arrivée d'eau et appuyer sur le bouton*" pour mettre en marche le lave-linge.

On trouve aussi des cas où l'expertise est partagée par plusieurs personnes à la fois : chacune des personnes maîtrise, en fait, une partie des fonctions de l'appareil. L'expertise de ce point de vue est moins technique que fonctionnelle. Par exemple, une femme explique qu'elle maîtrise toutes les fonctions de son robot ménager, à part celle nécessaire à la réalisation de la mayonnaise, pour laquelle elle doit faire appel à son mari. Dans ces cas-là, le rapport de pouvoir est plus difficile à caractériser.

Enfin, l'expertise peut être "anti-technique", et dans ce sens, c'est l'incapacité à réaliser une tâche sans l'aide de l'appareil électrique qui mène à l'appropriation. Dans cette perspective, on peut citer l'exemple de cet interviewé qui nous a raconté comment son amie s'est appropriée la machine à café, parce qu'elle est la seule de la maison à ne pas savoir faire le café à la main, à ne pas avoir "*de méthode*".

Le second mode que nous avons repéré est fondé sur la présence dans le logement.

La présence dans le logement en tant que mode d'appropriation signifie que c'est l'absence des autres occupants du logement qui permet de se réserver l'exclusivité de l'utilisation d'un appareil électrique. Ce qui est intéressant ici, c'est que certains objets électriques sont utilisés en multipropriété : plusieurs personnes peuvent être propriétaires du même objet, mais alternativement. C'est ce que montre une interviewée quand elle explique que la radio familiale lui appartient le matin jusqu'à ce qu'elle quitte la maison et que sa *"mère prenne le relais et l'écoute le restant de la journée"*.

Ce mode d'appropriation peut fonctionner sur un modèle d'antécédence : c'est au premier occupant du logement que revient la propriété de l'objet ou du moins son droit de préemption sur l'utilisation.

Inversement, l'absence d'une personne de la maison, et l'éventualité qu'un appareil puisse fonctionner en son absence, peut lui permettre de se défaire de cet objet, de le refuser comme sien (alors qu'il dit ne pas "réellement" l'utiliser). Ainsi, un interviewé ne sent plus vraiment propriétaire de son poste de télévision parce que son amie peut la regarder quand il n'est pas là.

Le temps d'utilisation est le troisième modèle d'appropriation qui apparaît dans l'étude. Dans ce cas, c'est à celui qui utilise le plus souvent l'objet électrique que revient la propriété. Ainsi, la plaque électrique est souvent perçue comme la propriété de celui qui fait le plus la cuisine. C'est la même chose pour l'aspirateur, il appartient à celui (souvent celle), comme cette femme qui fait le plus le ménage, même s'il peut arriver à son fils d'y collaborer. Ou encore le micro-onde : il devient dans un cas que nous avons rencontré la propriété de la femme parce qu'elle l'utilise plus que son mari, qui ne s'en sert *"que pour chauffer le café"*.

L'appropriation peut aussi passer par la manière d'utiliser l'objet : c'est notre quatrième modèle. Dans ce cas là, tout se passe comme si chacun des utilisateurs avait sa propre "emprise" sur l'appareil. Ainsi, nous avons rencontré un cas où la cafetière est perçue par chacun des occupants de la maison (en l'occurrence, la mère et le fille) comme étant sa propriété. Ceci s'explique principalement parce qu'elle n'en ont pas le même type d'utilisation : la première s'en sert pour faire du café, alors que la seconde l'utilise pour faire du thé *"à offrir"*.

Enfin, le dernier mode d'appropriation que nous avons rencontré est fondé sur des raisons médicales (il est marginal par rapport aux autres).

C'est un modèle qui fonctionne par la négative, par l'interdiction d'utiliser un appareil pour raisons médicales. C'est le cas d'une personne qui s'est appropriée l'aspirateur parce que son ami ne peut s'en servir à cause de son allergie à la poussière.

Ces modes d'appropriation ont une dimension stratégique évidente. Tout se passe comme si, en effet, les acteurs cherchent à s'assurer le contrôle d'une micro-zone d'incertitude liée à l'objet qui leur permettra de se l'approprier petit à petit jusqu'à l'exclusivité.

Certains objets, en effet, deviennent la propriété exclusive d'une personne de la famille. Le signe extrême de l'appropriation est la "censure" de l'appareil pour les autres occupants du logement. Mais, entre l'exclusivité et la multipropriété, il existe de multiples formes de droits de propriété sur les appareils, qui définissent une hiérarchie d'utilisateurs.

Pour autant, les choses ne sont pas si simples qu'il y paraît. Il nous semble, en effet, que l'appropriation peut se faire par la négative. Il y aurait des objets que l'on chercherait à s'approprier et d'autres dont on préférerait se décharger.

Notre hypothèse est que ce clivage objets convoités / objets rejetés cristallisent des conventions sociales de répartition des univers, des tâches et des territoires. Il ne faut donc pas, de notre point de vue surestimer la dimension stratégique des processus d'appropriation. Certes, certains objets peuvent engager les membres de la famille dans un rapport de pouvoir pour l'appropriation, mais, d'autres apparaissent plus "neutres" : ils échappent même à toute négociation pour être assignés à un membre précis de la famille. Dans ces cas-là, il nous semble qu'une interprétation culturelle vient concurrencer l'analyse stratégique : ces assignations d'objets recouvrent également des assignations de tâches et de territoires.

Ceci est particulièrement clair pour l'électro-ménager : on peut se battre pour la cafetière, mais rarement pour l'aspirateur. La personne à qui revient la propriété de l'aspirateur, ou plutôt à qui est assigné l'aspirateur, est aussi celle à qui revient le ménage. Comme il se trouve qu'il s'agit le plus souvent de la femme ou de la mère de famille, on peut dire que ce mode d'appropriation ou d'assignation cristallise le modèle dominant, voire culturel de répartition sexuelle des tâches domestiques.

D'autres objets échappent au modèle stratégique de l'appropriation. Il s'agit des objets de toilette, comme *"les rouleaux chauffants"* ou *"l'appareil à bronzer"* dont on peut imaginer qu'ils renvoient aussi à des découpages culturels entre le masculin et le féminin, l'intime, le privé et le collectif.

La sphère privée, c'est généralement la sphère de la famille nucléaire. Elle exclue tous les étrangers à l'espace domestique, que ce soit les amis ou la parentèle au sens large. Dans cette acception, un certain nombre d'objets ont été repérés comme privés, notamment ceux qui relèvent de la fonction nettoyage, comme le sèche-linge ou l'aspirateur, de la fonction cuisine, comme les plaques électriques ou de la fonction media, comme la chaîne. Pour reprendre l'expression des interviewés, *"personne d'extérieur"* n'est censé s'en servir.

Certaines occasions néanmoins permettent de transgresser les règles. Des intimes, comme la famille proche, peuvent à ces moments-là être autorisés à les utiliser. *"Mais, c'est vraiment exceptionnel"*. Ce sera à l'occasion d'une fête ou de l'hébergement d'une personne à la maison pour la durée d'un week-end.

Pour autant le découpage privé/public semble varier en fonction des générations. Il semble que les jeunes couples notamment éprouvent moins de difficulté à faire participer des étrangers aux activités domestiques, ce qui est généralement impensable pour un couple plus âgé qui dira plus facilement : *"quand on invite des gens, ils ne se servent de rien"*.

Dans le cas de l'appropriation des objets, il semble que l'on soit à mi-chemin entre la négociation et la transaction. Quand l'appropriation est l'enjeu d'un rapport de pouvoir, on sent, en effet, qu'elle peut être remise en cause du jour au lendemain pour peu qu'un concurrent ne parvienne à maîtriser une zone d'incertitude stratégique liée à l'objet. Par contre quand l'appropriation n'est l'enjeu d'aucune concurrence mais qu'elle repose sur un modèle culturel intériorisé de répartition des tâches, elle est stable. On peut dire qu'elle rentre alors dans "ce qui va de soi", pour reprendre l'expression de Jean-Claude Kaufmann : elle contribuera même peut-être à la reproduction des modèles de répartition des rôles et des territoires qui y sont associés. Ainsi, dans *La trame conjugale*⁶⁸, nous voyons que les "façons" du linge des jeunes couples reproduisent pour une partie ce qui se faisait dans les familles d'origine.

IV. LA ROUTINISATION DE L'ELECTRICITE DANS L'ESPACE ET LE TEMPS DOMESTIQUE

⁶⁸ KAUFMANN J-C., *La trame conjugale. Analyse du couple par son linge*, Paris, Editions Nathan, 1992

Nous avons vu dans le chapitre précédent que l'appropriation des objets électriques pouvait être l'enjeu de rapports de pouvoir intenses au sein de la famille. Mais, nous avons vu également qu'elle renvoyait pour une partie à un modèle culturel dominant de répartition des tâches et des territoires. Ce modèle est fondé sur une répartition sexuelle des rôles domestiques.

Nous allons voir maintenant, qu'au quotidien, ce modèle est assez stable. S'il peut donner lieu, en effet, à des transactions au moment de l'entrée de l'objet dans l'espace domestique, il n'est pas constamment remis en cause par les membres de la famille. Notre hypothèse est qu'une fois la transaction établie, elle perdure dans le temps, elle se routinise. L'objet transactionnel est en quelque sorte objectivé et sert de référence quotidienne : c'est une convention familiale, une création de stabilité.

Tous les échanges autour de l'électricité ne donnent pas lieu, certes, à des transactions, c'est-à-dire des négociations à objets pérennes. Ainsi, la gestion de la consommation d'énergie reste l'enjeu d'une guérilla quotidienne entre les sexes et les générations (cf Chapitre II). Et les transactions qui peuvent exister sur ce sujet, au sein de la famille, achoppent régulièrement sur la question des principes de l'accord (cf Chapitre III). Pour autant, nous verrons qu'il existe d'autres échanges, comme la territorialisation et la temporalité des activités domestiques, qui peuvent aboutir à des règlements stables.

La question de l'appropriation des objets électriques nous a amené à ce que Raymonde Carroll appelle une "évidence invisible"⁶⁹, c'est à dire un phénomène de structure assez stable, mais dont on n'a plus conscience tant il est incorporé : la répartition sexuelle et territoriale des tâches domestiques. Si on s'intéresse maintenant, non plus au processus d'appropriation, mais plutôt, par un renversement de perspective, au rapport de l'objet électrique aux activités domestiques, on se rend compte qu'il est un indicateur du temps et de l'espace quotidien de la famille.

Les appareils électriques, en effet, sont intégrés à l'espace domestique selon un critère de fonctionnalité. Nous avons repéré, au cours d'une étude précédente⁷⁰, cinq fonctions domestiques principales qui correspondent tant à des appareils électroménagers qu'à des pièces : nettoyage, média, éclairage, cuisine et chauffage. Ces fonctions correspondent également à un temps domestique.

⁶⁹ CARROLL R., *Evidences invisibles. Américains et Français au quotidien*, Paris, Seuil, 1987.

⁷⁰ DELION B., *Anthropologie des usages de l'énergie électrique au quotidien*, Mémoire de Maîtrise de Sociologie, Paris V, Multigraphié, Septembre 1993.

L'objet électrique n'est pas seulement l'indicateur d'une configuration de l'espace domestique (de la représentation de cet espace par ses utilisateur) et d'une répartition familiale des tâches stables, il est également l'indicateur d'une temporalité domestique spécifique qui se structure autour d'une relation dialectique routine/événement. Et c'est l'objet de ce chapitre.

A. LES OBJETS ELECTRIQUES DANS L'ESPACE

Nous avons vu que l'appareil électrique est intégré petit à petit à l'espace domestique par un processus d'appropriation ou d'assignation. Ce processus donne lieu à ce que nous avons défini comme des "transactions", c'est-à-dire des négociations qui portent tant sur les principes que sur l'objet de l'accord. Notre hypothèse maintenant est que la transaction, une fois établie, donne lieu à une stabilisation de l'objet transactionnel, ou à ce que nous appelons une "routinisation".

C'est ce processus de routinisation que nous comptons explorer maintenant au niveau du rapport objet électrique / espace.

Nous nous sommes rendu compte, en effet, qu'une fois l'objet "intégré", son rapport à l'espace est extrêmement stable.

Les objets les plus mobiles que nous avons repérés sont les objets qui doivent servir dans toutes les pièces, comme l'aspirateur. Mais, il semble que cette catégorie d'objets "nomades" soit relativement limitée.

Le petit électro-ménager constitue aussi une catégorie d'objets assez mobiles. Parmi ces appareils, cependant, certains sont plus mobiles que d'autres. En fait, il y a ceux que l'on range après les avoir utilisés et ceux que l'on ne range pas. Et l'arbitrage entre le rangé et le non-rangé peut s'établir sur différents critères.

Le premier, sans doute est **un critère de fréquence d'utilisation**. Ranger et sortir un appareil électrique suppose un effort, une dépense d'énergie dont on cherche parfois à faire l'économie. C'est pourquoi les appareils qui sont fréquemment utilisés restent généralement sortis, "*prêts à l'emploi*". "*S'il faut sortir le fer à repasser*", nous explique une personne, "*on ne repasse pas*", c'est pourquoi, chez elle, "*le fer et la table restent dans le couloir*". Inversement, quand un appareil est rarement utilisé, il sera plus facilement rangé.

La sécurité constitue également un critère d'arbitrage entre le rangé et le non-rangé. Que ce soit pour la sécurité des personnes ou pour celle des objets, ce critère peut entrer en jeu dans la définition de la place d'un objet.

Enfin, **le critère esthétique** peut intervenir pour distinguer ce qui "peut être visible" de ce qui ne peut pas l'être. Cette distinction joue à deux niveaux, l'esthétique individuelle (c'est-à-dire la représentation que l'individu a de ce qui est esthétique), et l'esthétique sociale (c'est-à-dire l'image qu'il veut donner de lui aux autres). Ces deux niveaux sont évidemment étroitement imbriqués l'un à l'autre. Ainsi quand une personne nous dit qu'elle laisse son robot *"en permanence sur le plan de travail à côté de l'évier"*, parce que *"ça fait esthétique"* et *"ça fait bonne ménagère"*, on comprend que l'image qu'elle veut donner d'elle-même aux autres est en parfaite congruence avec sa conception de l'esthétique.

Quoi qu'il en soit la mobilité du petit électro-ménager est relativement limitée dans l'espace et les déplacements de ces appareils se limitent toujours à un trajet unique du placard au lieu d'utilisation qui est souvent fixe.

Globalement, les appareils électriques sont assez peu mobiles. Un certain nombre d'appareils, par exemple, comme le magnétoscope ou le four à micro-ondes ne sont jamais déplacés : on les pousse à la rigueur légèrement au moment du ménage, *"pour passer un coup derrière et dessous"*.

Mais, généralement, les occasions de les bouger sont rares, elles relèvent de situations exceptionnelles, comme le "grand ménage" ou le cas d'espèce. *"C'est quand j'ai ma crise"* explique une personne, *"une fois par an, je fais le ménage vraiment à fond"*. Ou alors *"dès fois, on déplace le frigidaire parce qu'il y a des chats qui se sont cachés derrière"*.

Dans ces cas-là, l'appareil n'est déplacé que temporairement : il sera immédiatement remis en place "le problème" résolu. Tout se passe comme si la mobilité de l'appareil venait troubler la configuration acquise, habituelle, routinisée de l'espace.

Il est vrai que cette inertie touche en premier lieu **des appareils électriques dont la mobilité physique est potentiellement réduite**, du fait de leur poids ou de leur facilité d'accès. C'est le cas des appareils encastrés, par exemple, comme les plaques ou le four, ou des appareils encombrants et lourds, dont le déplacement nécessite une dépense physique importante, comme le frigidaire et le lave-linge.

L'inertie touche également **les appareils qui sont perçus comme fragiles** et dont un déplacement risquerait de les mettre en danger, comme le magnétoscope, ou *"toutes ces choses qu'il ne faut pas trop toucher"* parce qu'on ne les maîtrise pas tout à fait. On trouve, en outre des appareils qui sont immobilisés à l'endroit où ils fonctionnent de façon optimum, comme la télévision qui peut connaître, d'une pièce à l'autre de la maison une variation de réception.

Mais, le critère de mobilité physique ou technique n'est pas le seul qui intervienne. Certains objets légers, faciles d'accès et apparemment solides ne sont jamais déplacés. C'est l'exemple de cette interviewée qui déclare que la place du radio-réveil dans sa chambre est immuable : *"On a un bois de lit qui fait étagère, il est posé dessus, il ne bouge jamais"*.

Notre hypothèse est que l'inertie de l'appareil électrique est l'aboutissement d'un processus d'intégration à l'espace au cours duquel on lui cherche une place optimum qui deviendra peu à peu une place définitive. Tout se passe, en effet, comme si l'on devait s'habituer à l'appareil avant de pouvoir vraiment l'appréhender dans sa globalité, l'apprivoiser et lui trouver sa "bonne place", son "territoire". Une personne nous a expliqué, dans cette perspective que son radio-cassette pouvait encore bouger, parce qu'il n'était pas bien là où il était : *"une meilleure solution est qu'il soit beaucoup plus haut placé, bien installé sur un meuble, bien stable, à la bonne place"*.

A l'idée qu'il puisse exister une seule et bonne place pour chaque appareil s'ajoute celle de "la bonne configuration". La question de la place de l'appareil n'est une question uniquement centrée sur l'appareil, mais bien sur l'espace, l'environnement général de la pièce. Si chaque territoire est d'abord raisonné à partir de l'objet, de sa fonctionnalité (etc), il est aussi perçu comme inter-agissant avec le reste de l'espace. Ainsi, quand l'environnement général change, la place de l'objet peut-elle être remise en cause. Il n'est pas rare également qu'un changement de décoration ait une influence sur le territoire des appareils électriques. La place d'un magnétoscope peut changer *"parce qu'on a l'intention de changer de meuble"*. Celle du lave-linge peut évoluer quand on *"refait la salle de bain"*. De la même façon, le déplacement d'un appareil peut entraîner un réaménagement plus global. Dans cette perspective d'environnement stable (ou stabilisé) il apparaît que l'appareil a généralement une prise qui lui est affectée.

B. LES OBJETS ELECTRIQUES ET LE TEMPS DOMESTIQUE

Dans cette partie, nous allons nous intéresser non plus au rapport de l'objet électrique à l'espace, mais à celui qu'il entretient avec le temps domestique.

Notre hypothèse est que l'objet électrique n'est pas seulement l'indicateur d'une configuration de l'espace domestique (de la représentation de cet espace par ses utilisateur) et d'une répartition familiale des tâches stables, mais qu'il est aussi l'indicateur d'une temporalité domestique spécifique, structurée autour d'une relation dialectique routine / événement.

Nous nous sommes rendus compte, en effet, que l'objet électrique était omniprésent dans le temps domestique. Il apparaît à la fois comme une ponctuation des activités domestiques du quotidien et une manifestation des activités exceptionnelles : il les rythme, il en est le témoin.

L'utilisation des appareils électriques scande les moments du quotidien, les moments routinisés qui reviennent sans cesse. Pour chacune des grandes fonctions que nous avons repérées, elle est l'indicateur du routinisé.

A la cuisine, par exemple, l'utilisation de l'électro-ménager correspond aux moments traditionnels des trois repas quotidiens, petit-déjeuner, déjeuner et dîner. Elle marque aussi le moment des repas intermédiaires et informels, comme les en-cas ou les goûts. A l'extrême, plus qu'un indicateur, elle peut devenir un signal permettant de rassurer les impatients, comme les chats de cette dame, qui *"si ça ne vient pas à l'heure prévue", "font des bêtises, pissent partout ou grimpent aux rideaux"*.

On peut même aller plus loin et identifier, pour une famille, à quel repas correspond quel type d'appareil. Pour une interviewée par exemple, *"la plaque électrique, c'est une demi heure à chaque repas, sauf le matin"*. Pour une autre, *"le four, en principe, c'est le soir"*, alors que *"le micro-onde, c'est tous les jours pour chauffer le café ou le lait le matin"*. On peut affiner encore le degré de précision de l'information révélée et repérer à quel type de repas, voire à quel contenu culinaire correspond tel type d'appareil. Pour une interviewée, par exemple, *"le four, on l'utilise surtout pour les tartes parce qu'on en fait à plain de trucs différents, il n'a jamais cuit de viande"*.

On retrouve ce type de routinisation pour les autres fonctions que nous avons définies, exception faite du chauffage qui nous l'avons vu précédemment reste quotidiennement conflictuel.

Pour la fonction nettoyage, l'utilisation des appareils électriques suit également une grande régularité. Pour certains, en effet, *"le lave linge marche une fois tous les deux*

jours", pour d'autres, c'est *"l'aspirateur qu'on utilise tous les matins ou le midi, même le dimanche à cause des poils de chats"*. Elle scande les activités de ménage, lessive et repassage qui reviennent sans cesse, même si leur volume peut varier en fonction de la saison, du nombre ou du type d'occupants de la maison. Ainsi, certains *"lavent moins l'hiver que l'été"*, d'autres *"se servent plus du lave-linge quand il y a des amis qui restent le week-end"*, d'autres encore *"n'utilisent plus l'aspirateur que deux à trois fois par semaine"* depuis qu'ils n'ont plus de chiens à la maison, *"ils salissent moins"*.

Les appareils électriques de la fonction média peuvent devenir aussi, dans certains cas extrêmes, les métronomes de l'activité domestique. *"J'écoute RTL pour les jeux, la musique, les infos. Je garde toujours la même station, le matin, ça me donne les horaires"*. Dans cette perspective, la possibilité de programmer peut devenir paradoxalement le support d'une plus grande routinisation, comme pour cette personne qui enregistre tous les jours *Questions pour un champion* parce qu'elle rentre trop tard pour regarder l'émission au moment où elle passe. Dans ce cas-là, le magnétoscope ne vient pas déstructurer la régularité quotidienne, mais, au contraire, il la renforce.

Enfin, l'éclairage suit les déplacements à l'extérieur et à l'intérieur de la maison. Il varie donc en fonction des moments d'occupation de la maison et des mouvements qui y ont lieu. En bref, *"on allume quand on a à faire dans ce coin là"*.

Pour les quatre grandes fonctions que nous venons de décrire, le temps domestique, c'est-à-dire le temps des activités domestiques et des objets qui s'y rattachent est très routinier. C'est une régularité, une répétition qui peut être intégrée au point qu'on n'y prête plus vraiment attention, mais qui, souvent, peut être aussi ressentie comme quelque chose à laquelle on doit se forcer, *"s'astreindre"*, qu'on peut voir comme une contrainte, une "douce violence" du quotidien.

C. LE NON-QUOTIDIEN ET LA ROUTINE

Notre point de vue est que la routinisation, pour être ressentie, c'est-à-dire pour exister subjectivement, doit se construire en opposition à l'événement. Comme nous l'avons dit dans l'introduction à ce chapitre, le quotidien, le banal ne peuvent pas exister si des cassures ne s'y produisent pas. Sans quoi, le quotidien ne serait pas quotidien, il ne serait pas tout simplement.

L'irruption de l'événement est la contrepartie indispensable de la routinisation. Dans le cas du quotidien domestique, l'événement, c'est le conflit, la rupture ou la

transaction, tout ce qui donne lieu à un échange intense, tout ce qui vient rompre avec l'habituel, le routinisé, l'accepté ou encore l'incorporé.

Mais, dans cette perspective, l'événement, ça peut aussi être l'exceptionnel ou le festif.

Lorsque des invités, c'est-à-dire des personnes habituellement étrangères au foyer, sont présents, il semble, par exemple, qu'on utilise davantage les appareils électriques. Le fait de recevoir peut permettre de déroger d'avec ce qui est accepté par tous au quotidien. Les appareils qui ne servent pas habituellement peuvent aussi, à cette occasion, rentrer en scène. *"La cafetière, on ne l'utilise que quand il y a de la famille de mon amie qui vient"*. Dans certains cas, la façon d'utiliser les appareils pourra même être remise en cause, comme cette personne qui *"cogite à l'avance s'il y a du monde"* et *"synchronise tout pour ne pas passer son temps au piano"*.

D'autres occasions peuvent favoriser une utilisation différente ou plus importante des appareils électriques. Pourtant, même si elles sont, par définition, "occasionnelles", **ces situations peuvent avoir été routinisées** et apparaissent comme des points de repère autour desquels le quotidien s'organise.

Ainsi, la fête qui d'une façon générale, représente le non-quotidien, l'événement, peut en se répétant être routinisée, comme l'utilisation des appareils mobilisés pour une telle circonstance. C'est le cas de cette personne qui explique qu'elle se sert de son micro-onde surtout le vendredi parce qu'elle a *"du monde tous les vendredis"*.

De la même façon, la *"grande lessive"* ou *"le ménage à fond"*, deviennent au fil des ans tellement récurrents qu'ils perdent un caractère d'événement vraiment exceptionnel. Dire, par exemple, que *"le fer, on s'en sert plus souvent après les grandes lessives"*, c'est "routiniser" l'exceptionnel, en ce sens que l'augmentation de l'activité que cela suppose est prévue et même programmée longtemps à l'avance.

Enfin, nous pensons que **les cadeaux et les dons** participent également de cette irruption de l'événement dans la vie domestique qui vient rendre acceptable et en même temps renforcer la routinisation.

Dans l'enquête, en effet, nous avons vu que le "vrai" cadeau, c'est le superflu, l'extraordinaire. Même si les interviewés pensent que *"tout peut s'offrir"* du moment que *"ça fait plaisir"*, *"qu'on en a envie"* ou *"besoin"*, il existe une préférence pour tout ce qui sort de l'ordinaire, du quotidien. Des instruments comme *"l'aspirateur mural"* ou *"le super-rasoir"*, véhiculent dans cette optique, des images d'efficacité futuriste, tandis que d'autres appareils comme *"le gauffrier"*, *"la pierrade"* ou *"la raclette"* font

référence à la tradition, aux repas conviviaux ou festifs. *"On peut vivre sans"*, à ce titre *"ça peut être des cadeaux"*.

Le matériel électrique usuel de base n'est pas assimilé à un vrai cadeau. En revanche le "vrai" cadeau électrique est censé être original et personnalisé. En fait, il désigne et met en relief les différents rôles sociaux suivant des stéréotypes connus.

Pour la jeune femme, il renvoie au corps, à la beauté : *"il y a tout, l'Épilady, tout ce qui est pour le corps, les choses pour les cheveux, les trucs massants"*. En revanche, l'érotisme n'est plus de mise passé un certain âge. Comme le pressent une interviewée qui dit : *"tout ce qui est robot aussi, mais c'est plus pour ma mère, ce n'est pas une chose qui me ferait plaisir"*, la femme plus âgée est désignée par son rôle de mère de famille. Enfin, le matériel électrique offert au père le présente sous ses qualités de bricoleur : *"pour un père, il y a tout ce qui est de l'ordre de l'outillage, la perceuse, tout ça"*.

Les instruments électriques contribuent donc à former (déformer ou reformer, cf *"les trucs massants"*) l'image personnelle et à accentuer la visibilité des rôles sociaux. Ils ne viennent pas contredire les répartitions générationnelles et sexuelles du quotidien, au contraire, ils les légitiment et les renforcent.

A la limite, certains cadeaux "utiles" peuvent s'échanger, mais seulement dans la sphère limitée de la famille. Cela fait partie "du devoir" des parents d'installer les enfants et du devoir des enfants de s'acquitter de leur "dette" envers leurs géniteurs, notamment en leur offrant le traditionnel cadeau de la fête des mères ou des pères. Cela fait partie de la trilogie, mise en évidence par Jacques Godbout, dans *L'esprit du don*⁷¹, "donner, recevoir, rendre" qui selon lui est à la base de tout lien familial et même social.

Le cadeau de la fête des mères peut être interprété comme l'accomplissement du devoir filial. En général, il renvoie aussi à un univers très normé : *"le robot électrique"*, par exemple, *"c'est le cadeau classique"*, pour reprendre l'expression d'une interviewée. Ce contre-don vient compenser une dette ancienne contractée envers la mère depuis la naissance, puisqu'elle a fait don de la vie. En poussant un peu plus loin la métaphore, on peut associer l'électricité, la transmission de l'énergie et la transmission de la vie.

De la même façon, lorsqu'un parent se retrouve seul, les cadeaux des enfants apparaissent comme un moyen de compenser "un vide familial", mais aussi un remboursement de la dette que les enfants ont contracté à l'égard de leurs parents.

⁷¹ GODBOUT J., *L'esprit du don*, Paris, La découverte, 1992

Nous avons vu dans l'enquête que l'échange d'appareils électriques peut également se réaliser au sein de la famille sous la forme de dons. Ils correspondent principalement au moment de l'installation d'un jeune ménage dans un nouveau logement, ou à la reconstitution d'un "capital électrique", au moment d'un divorce. C'est le cas de cette interviewée qui a vu ses nièces *"faire une collecte au sein de la famille, pour la tata qui se retrouvait seule"*. Là encore, le don s'inscrit dans un système de compensation des dettes familiales. Comme le montre, en effet, Jacques Godbout, on n'a pas toujours besoin de "rendre" ce que l'on a "reçu" à celui envers qui on est directement débiteur, mais on peut le faire sur plusieurs générations.

En même temps, le don, comme le cadeau, participe à la reproduction de la division sexuelle des rôles domestiques. Ils transmettent l'image parentale dans une dynamique de reproduction sociale.

Dans ce cas là, l'irruption de l'événement ne vient pas menacer ce qui est établi. Au contraire, elle contribue au processus de formation identitaire en renforçant ce qui "va de soi". En ce sens la routinisation est au cœur du processus de socialisation des individus : au sein de la famille, elle vient structurer les habitudes, les "habitus" pour reprendre l'expression de Pierre Bourdieu, elle vient mettre au moule les individus, en participant à la transmission de "manières de faire, penser et agir" antérieures et extérieures à eux.

Par contre, nous l'avons vu dans les chapitres précédents, ce processus de transmission peut être remis en cause par le conflit et la rupture. En ce sens, nous voyons que l'identité peut aussi passer par ce que Berger et Luckmann appellent des mouvements d'"alternations", c'est-à-dire des mouvements de déstructuration/restructuration qui échappent à la tendance de la reproduction sociale.

L'identité au quotidien se forge donc autant sur un modèle intégrant, qui assure la conformité, l'intégration, la conservation, voire même la reproduction de la réalité familiale que sur un modèle désintégrant qui se fonde justement sur une rupture à rapport à la vision du monde que porte sa famille, à la réalité originelle.

CHAPITRE III

L'IMAGINAIRE
DE L'ELECTRICITE

Dans le premier chapitre, nous avons tenté de mettre à jour les processus d'objectivation et de concrétisation par le biais desquels se construit le "*champ représentatif*" de l'électricité. Ce champ est constitué de divers éléments figurant l'électricité. L'ensemble de ces éléments (depuis les barrages ou les pylônes extra-domestique, jusqu'aux fusibles ou aux prises de la sphère domestique), se décline sur un axe qui part d'une énergie naturelle vers une énergie de plus en plus domestiquée.

L'imaginaire, tel qu'il est décrit ici, est une composante d'un ensemble plus vaste que nous avons appelé les représentations par opposition aux pratiques. Au sens large, les représentations intègrent à la fois les perceptions, les opinions, et l'imaginaire.

Alors que la perception, comme représentation, semble devoir passer par l'objectivation concrète, l'imaginaire échapperait à ce mode d'interprétation. En ce sens, nous rejoignons Victor Scardigli, qui, dans son travail sur l'imaginaire des techniques de pointes, déclare : "*l'imaginaire social ignore toute préoccupation de preuve*", et plus loin, "*moins, il y a de faits observables et plus il y a d'imaginaire*"⁷².

L'imaginaire traite ici de l'aspect symbolique, c'est-à-dire, ce qui signifie la réalité autrement que sur un mode réaliste⁷³. Nous considérons que les images "symboliques" sont des productions sociales permettant une forme d'interprétation de la réalité reconnaissable au sein d'une même culture. Elles participent du sens plus que de l'utilité ou de l'intérêt. Les images symboliques nous informent de la façon dont les acteurs sociaux interprètent la signification de leurs transactions et de leurs pratiques⁷⁴.

Le constat que l'on peut faire à partir des informations recueillies jusqu'à présent est que **l'électricité est un objet intrinsèquement ambivalent**. A tous les niveaux de discours et de pratiques, on observe des allers et retours entre des perceptions positives et négatives de l'électricité. Elle est synonyme de progrès, mais aussi d'aliénation ; elle

⁷² SCARDIGLI V., Nouvelles technologies : "l'imaginaire du progrès", in GRAS A., POIROT-DELPECH S.L., *L'imaginaire des techniques de pointe - au doigt et à l'oeil*, Paris, éd. L'Harmattan, coll. Logiques Sociales, 1989.

⁷³ Les définitions du symbole, du symbolisme ou de la symbolique sont sujettes à polémiques en anthropologie, notamment lorsqu'on parle des fonctions du symbole. Gilbert Durand (cf DURAND G., *L'imagination symbolique*, Quadrige, PUF, Paris, 1989, 1ère édition 1964) en donne la définition suivante : *Le symbole est (...) reconduction du sensible, du figuré au signifié, mais en plus il est par la nature même du signifié inaccessible, épiphanie, c'est-à-dire apparition, par et dans le signifiant, de l'indicible*. Ainsi, par un processus *épiphanique*, l'imagination symbolique attribue à l'objet un "sens caché" à la *pensée directe*, qui renvoie (et appartient) à un univers structuré d'interprétation du monde sensible.

⁷⁴ Dans la mesure où notre enquête porte à la fois sur les pratiques et sur les représentations de l'énergie au quotidien, au niveau social, il ne nous est pas possible de traiter avec plus de précision, au même titre que ceux qui travaillent sur le psychique, l'univers propre de l'imaginaire de l'énergie, en distinguant par exemple, comme Jacques Lacan, la réalité, le symbolique et l'imaginaire, ou bien comme Georges Bertin, dans ses recherches en anthropologie de l'imaginaire, en montrant comment la symbolique permet la réunification de la réalité et de l'imaginaire.

est symbole de vie, mais aussi symbole de mort ; elle évoque le confort et le danger, le plaisir et la culpabilité.

C'est ainsi que l'imaginaire électrique fonctionne comme un double miroir réfléchissant **tantôt une électricité bénéfique, tantôt une électricité malfaisante**.

I. UN IMAGINAIRE DE PROGRES : LE MYTHE PROMETHEEN

L'apparition de l'électricité n'a "qu'à peine" plus d'un siècle. Elle ne correspond plus réellement à ce qu'on entend actuellement par innovation technologique. Cependant, il semble qu'elle reste aujourd'hui imprégnée par cette image d'innovation, de progrès technologique. Et ce d'autant plus que l'électricité peut toujours apparaître comme une nouveauté à travers ses finalités sans cesse renouvelées.

On a vu, notamment dans les histoires de vie, que le souvenir de l'apparition de l'électricité dans la maison n'est pas effacé, ni non plus le souvenir du progrès que cela signifiait à l'époque. Mais plus encore que la réalité de ces souvenirs, c'est la réalité actuelle des représentations de l'électricité qui nous amène à penser qu'elle correspond à un imaginaire de progrès tel qu'il est décrit par Victor Scardigli⁷⁵.

L'imaginaire du progrès est un imaginaire de transgression, l'homme à travers les recherches scientifiques, cherche à atteindre l'intelligence divine, ce qui rejoint en partie le mythe de Prométhée.

A. L'ELECTRICITE ENTRE PROGRES ET DEPENDANCE

Le bref rappel historique au premier chapitre montre que l'électricité a rencontré à ses débuts un public stupéfait. Elle a surpris, mais a également inquiété, elle a rapidement donné lieu à des spéculations sur son avenir. Un certain nombre de prophéties ont pu être énoncées quant aux applications possibles de cette découverte. Elle fut un sujet fécond pour la littérature et les récits de science-fiction. Mais aujourd'hui encore, **l'électricité renvoie à tout un univers d'anticipation**. Ainsi, en table ronde, en faisant associer l'électricité à un film on obtient : - *'La guerre des étoiles', c'est l'anticipation, la violence, les vaisseaux spatiaux, les armes, la vitesse* ; - *'Soleil vert', c'est la lumière, un monde futur, il n'y a plus d'électricité, elle est remplacée par autre chose, à partir de*

⁷⁵ SCARDIGLI V., "Nouvelles technologies : l'imaginaire du progrès", in GRAS A., POIROT-DELPECH S.L., *L'imaginaire des techniques de pointe - au doigt et à l'oeil*, Paris, éd. L'Harmattan, coll. Logiques Sociales, 1989.

40 ans on vous met en boîte pour laisser de l'énergie pour les autres, on voit Charlton Eston pédaler sur un vélo pour essayer d'avoir un peu plus d'énergie."

Si aujourd'hui l'électricité est totalement intégrée au quotidien, banalisée, elle reste imprégnée de cette image futuriste. De plus, même si l'étendue de ses applications semble maintenant quelque peu saturée, c'est la **question de sa pérennité** qui vient troubler la quotidienneté. L'électricité est-elle inépuisable ? Ainsi, ce sont les modalités de sa production, les sources d'énergie qu'elle utilisera qui deviennent objets de spéculation pour la science, la littérature et d'autant plus pour l'utilisateur. Et cette inquiétude est double, du fait de l'irréversibilité de son développement. L'expression "on n'arrête pas le progrès" souligne entre autres qu'il n'est pas possible de revenir en arrière. En prenant conscience de sa dépendance quotidienne à l'électricité, et en s'interrogeant sur sa durabilité, l'utilisateur soulève l'éventualité d'un retour à un mode de vie passé.

Bref, l'électricité n'a pas fini d'inquiéter. En appartenant à une logique du progrès, et de fait de l'angoisse qu'elle suscite, elle mobilise des "pour" et des "contres". Les démonstrations de chacun participent d'une même "thématique", ce sont les conséquences supposées de cette logique qui divergent.

Une des caractéristiques de l'imaginaire social, en général, est qu'il est intrinsèquement équivoque. L'imaginaire du progrès n'échappe pas à la règle, c'est ainsi qu'on en arrive à certaines conceptions de la technique qui sont fatalistes, voire apocalyptiques, et d'autres, plutôt optimistes supposent que, même si certaines applications sont néfastes, la science et la technique, en tant que savoirs, ne peuvent que faire le bonheur de l'humanité.

D'un côté comme de l'autre, il est question de la place de l'homme dans son environnement physique et intellectuel. Pour certains le progrès signifie liberté, intelligence, développement..., pour d'autres il est synonyme d'esclavage, "vide social", inculture, domination de l'homme par la technique.

Au moment où on envisageait la pénétration de l'électricité dans l'univers domestique, ces spéculations ne pouvaient être que prophétiques puisqu'aucun vécu ne permettait de les vérifier. Aujourd'hui, elles sont empreintes d'une expérience concrète, avec d'une part, des constats négatifs, par exemple des expériences de panne qui conduisent à des représentations fortes de la dépendance à l'électricité, et, d'autre part des constats positifs, comme la réalisation facilitée d'un certain nombre de tâches. Ainsi, l'ensemble des perceptions et opinions émises sur l'électricité restent parfaitement dans le cadre de cet imaginaire ambivalent de l'innovation⁷⁶.

⁷⁶ Cf LECOURT D., *Contre la peur*, Paris, Hachette, coll° Pluriel, 1990.

Ce que nous souhaitons souligner, au risque d'énoncer des évidences, c'est que le choix pour l'une ou l'autre de ces conceptions du progrès est un choix contraint socialement. On l'a vu notamment au travers des histoires de vie, le fait de posséder ou non un appareil électrique est un signe d'affirmation de sa position. L'un de nos interviewés déclarait à plusieurs reprises que sa famille avait toujours été "en avance", et signalait ce qui en fournissait la preuve : le fait d'avoir une bicyclette, de passer son certificat d'étude, puis plus tard d'acquérir un four à pain innovateur (voir en annexe, histoire de vie de Mr Chauveau). Victor Scardigli parle même d'affirmation de sa "foi" pour ou contre le progrès par la possession d'un objet. Aujourd'hui, le fait d'avoir l'électricité n'est certes plus un signe de modernité, par contre il semble que le nombre d'appareils électriques possédés en soi un indicateur : le fait de réduire délibérément le volume de ces objets (mises à part des contraintes d'espace) informe sur le désir de limiter sa dépendance à l'électricité.

B. L'ELECTRICITE : LE DEPASSEMENT DE L'HUMANITE ORDINAIRE

L'imaginaire du progrès repose donc sur une opposition entre la possibilité d'une vie meilleure et les risques de dépendance qu'elle suppose. Mais cet imaginaire comprend des composantes plus symboliques développées sur la notion de science. En effet, le progrès c'est d'abord l'avancée scientifique. La réflexion sur le progrès, et le positionnement social qu'elle détermine, porte sur les applications diffusées à l'ensemble d'un savoir développé par les scientifiques. La légitimité accordée à ce savoir nous semble en ce sens être essentielle.

Faire avancer la science, c'est repousser les limites du savoir, et donc de l'intelligence humaine. C'est affirmer la supériorité de l'homme sur son environnement. Et la recherche scientifique ne connaît pas de limite *a priori*. Le seul risque sous-jacent est un **risque symbolique, celui d'atteindre la connaissance interdite**, c'est-à-dire la connaissance divine. Et de ce fait, s'approprier des pouvoirs divins. C'est ainsi que, comme le souligne encore Victor Scardigli, l'avancée scientifique représente une **transgression** : dépasser les limites de la condition humaine.

Le **mythe de Prométhée** s'applique parfaitement à une analyse de l'imaginaire que nous décrivons. pour l'évoquer en quelques mots, Prométhée aurait volé à Zeus (symbole de l'esprit et Dieu des dieux) la foudre, c'est-à-dire le feu, qui dans la symbolique des Eléments représente lui-aussi l'esprit. Pour le punir, Zeus l'aurait enchaîné à un rocher et lancé sur lui un aigle pour lui dévorer le foie (symbole de la culpabilité refoulée). Mais Héraclès le délivrant, et le Centaure Chiron lui léguant son immortalité permirent à Prométhée d'accéder au rang des dieux. Il déclare alors avoir

délivré les hommes de l'obsession de la mort. Ainsi, il symbolise la révolte de l'esprit, l'évolution spirituelle utilisée à des fins de satisfaction personnelle.

Gaston Bachelard⁷⁷ ajoute que Prométhée représente la volonté humaine d'intellectualité, mais à l'inverse de ce qui est décrit ci-dessus c'est une intelligence s'apparentant à l'intelligence divine, en ce sens que la satisfaction personnelle n'est pas sa seule finalité.

Lorsque chez les interviewés l'électricité évoque la foudre ou le feu, on aperçoit le rapprochement possible avec ce mythe. De plus, tout se passe comme si, la consommation d'énergie électrique était liée à une forte culpabilité. Et enfin, quand on constate que les perceptions positives de l'électricité portent en partie sur la possibilité qu'elle apporte de réduire les tâches matérielles pour laisser plus de place aux activités intellectuelles, la comparaison entre le mythe de Prométhée et l'imaginaire de l'électricité devient tout à fait plausible. En rapprochant plus systématiquement les deux, on peut aboutir à l'interprétation schématique suivante : la science, représentant l'évolutionnisme intellectuel décrit par Bachelard, a permis d'appriivoiser la foudre, un élément divin, et d'élever ainsi l'homme à une condition plus spirituelle. Mais cette condition se paie aux prix de la culpabilité pour avoir volé un pouvoir interdit. Une des compensations est d'avoir été délivré de l'angoisse des ténèbres de la nuit.

Pour renforcer encore le sens de cette comparaison, il reste à retrouver ce qui, dans l'électricité évoque le divin.

A ces débuts, la première expérience de l'éclairage électrique installé dans l'espace domestique a souvent été relatée comme une apparition miraculeuse, et c'est la soudaineté du changement qui produit cet effet, ainsi que cette dame le décrit lors d'une histoire de vie :

"On a fait mettre seulement deux lampes (on payait l'électricité à la lampe) une dans la cuisine et une dans la chambre de mon père. Je crois que c'est le plus beau jour de ma vie de voir ça ! Sans effort sans rien, appuyer sur les boutons et faire ça et puis on voyais tellement plus clair. Je pense que c'était parce qu'on avait pas besoin d'aucun d'effort. Dans le fond c'était comme un miracle, une espèce de vision. Comment voulez-vous que celui qui l'a toujours eu puisse s'ébahir, ce n'est pas possible. Oh la la! Mon Dieu que c'était beau".

Par ailleurs, il apparaît qu'à aucun moment durant cette recherche, l'électricité ne prend dans les discours des interviewés la forme d'un personnage humain. Dans l'imaginaire de sa matérialité, on parle à certains moments d'un "petit bonhomme qui se

⁷⁷ Cité à ce sujet dans CHEVALIER J., GHEERBRANT A., *Dictionnaire des symboles*, Paris, Robert Laffont, 1982.

déplace le long d'un fil", mais qui n'est pas assimilable à un personnage humain. Encore moins lorsqu'on parle de *zombie* ou de *packman* : *"c'est comme un petit zombie avec des pattes, c'est l'électricité qui chemine le long d'un fil, un zombie c'est un genre de packman, c'est petit, ça ne pourrait pas être quelque chose de gigantesque"*.

La plupart des personnages évoqués pour l'incarner appartiennent à un monde de divinités. Tout d'abord, l'électricité est très souvent incarnée par l'image d'une fée, la Fée électricité, soeur ou jumelle de la Fée du logis. Symboliquement, la fée est un messenger des dieux. Et son pouvoir magique apparaît toujours avec soudaineté (un coup de baguette magique), ainsi que l'effet féérique produit par l'illumination électrique inimaginable à l'époque de son avènement. La fée est celle capable de combler en un instant les désirs de chacun. Mais la fée peut être maléfique, c'est alors la sorcière, capable de faire disparaître la réalité des rêves aussi vite qu'ils sont apparus (ceci est à rapprocher de l'angoisse de la panne d'électricité).

L'analyse des représentations de l'électricité fait apparaître que celles-ci sont non seulement associées à l'image de la fée, et donc plutôt à des images féminines, mais aussi à l'image de l'ange. D'un côté, l'ange, c'est le messenger de Dieu. Il apparaît souvent comme un être protecteur, l'ange gardien, telle l'électricité qui protège du froid et est sécurisante face aux agressions potentielles de l'environnement. Mais de l'autre côté, l'ange est aussi associé à une dimension asexuée de l'électricité. En effet, si l'ange peut incarner l'électricité, c'est aussi pour son caractère invisible, insaisissable.

En réalité, plutôt qu'un objet féminin ou asexué, l'électricité renvoie à un imaginaire de l'ambivalence celui de l'**androgynie**⁷⁸. Finalement, la Fée électricité évoque autant le féminin que le masculin. La fée du logis c'est la maîtresse du foyer. En même temps, l'électricité, à travers l'image du feu, de la violence de la foudre, renvoie davantage à un univers masculin par son agressivité. En test projectif, les images exprimées tournent autour du caractère plutôt pointu ou plutôt rond de l'électricité. L'électricité, c'est, *"- plutôt pointu, ça coupe, c'est agressif; - plutôt rond, c'est plus adaptable, c'est modulable, c'est un confort, c'est plutôt rond"*

Un dernier indice nous informe sur l'imaginaire électrique associé à une symbolique de la divinité, c'est son **ubiquité**. Elle est omniprésente dans l'espace et dans le temps de la vie quotidienne, tout en restant invisible :

"- on n'arrive pas à la définir mais elle est constamment là, en permanence dans l'aire, on le côtoie partout et on n'arrive pas à le définir"

⁷⁸ Symboliquement, chaque être tient à la fois du masculin et du féminin. En fait, le *"sexe indique non seulement la dualité de l'être, mais sa bipolarité et sa tension interne"* (cf CHEVALIER J., GHEERBRANT A., *Dictionnaire des symboles*, Paris, Robert Laffont, 1982).

- *l'électricité c'est discret : c'est petit, ça passe partout, on en est entouré*".

II. IMAGINAIRE DE VIE / IMAGINAIRE DE MORT

L'électricité est à la fois à un imaginaire de vie et à un imaginaire de mort, voilà encore une des fortes ambivalences qu'elle évoque.

A. LA VIE

1. L'électricité, une force créatrice

A plusieurs reprises, on a pu constater que **l'énergie électrique était associée à une force naturelle**. Elle apparaît souvent au côté des quatre éléments que sont l'eau, la terre, le feu et l'air, qui sont pour Bachelard entre autres les symboles sur lesquels se fonde l'imaginaire. Elle est en effet souvent évoquée aux côtés des autres éléments, et plus particulièrement à l'air et à l'eau.

C'est ainsi qu'en table ronde, en faisant associer l'électricité à une odeur, on obtient : *"une odeur marine pour la force de l'eau de mer, parce que quand on regarde comme ça c'est infini", "ce serait une odeur de feu, pour la lumière"*.

De même, si l'électricité était une forme géométrique :

"- ce serait un losange, c'est mystique, j'imagine une force, une source d'énergie, et pour moi, ça vient toujours d'une forme de losange.

- ce serait un triangle équilatéral : c'est l'eau, la terre, le soleil, et les trois points de l'énergie de base, ils sont de forces égales, ils sont à égale distance, c'est sans fin.

Ces trois éléments représentent la dynamique de la création. La création évoque elle-même l'accomplissement d'un nouvel ordre, la fin du chaos et des ténèbres. Dans cette dynamique, l'électricité relève davantage de la symbolique du feu, à la fois brûlure et lumière. La panne électrique, facteur du désordre domestique, se trouve ici associée au chaos de la nuit, la réapparition de l'électricité rétablit l'ordre nécessaire à la vie du foyer.

Au sein de ce système universel, il semble qu'on puisse établir une distinction entre des énergies aériennes et des énergies terrestres. *A priori*, l'électricité est plutôt une énergie aérienne, le symbole du feu, on l'a déjà vu, est le symbole de l'esprit, donc de l'aérien. De même, la foudre est une production du ciel. Mais l'électricité apparaît aussi comme un dérivé possible des énergies aériennes et des énergies terrestres. Plus symboliquement, elle peut être associée à la fois au paradis et à l'enfer. De même, les différentes sources d'énergie renvoient à une opposition entre la terre et le ciel : *"le soleil, le vent, le charbon. Au niveau de la nature il y a le soleil, le vent, l'eau avec les barrages. Au niveau de la terre, il y a le charbon, l'uranium"*.

Mais d'une façon plus générale, l'électricité reste une force créatrice, dans l'idée de genèse, donc une force de vie, celle qui anéantit la mort. En test projectif, l'électricité est associée à un tissu rouge : *"ce serait un tissu rouge, parce que le rouge c'est lié à la vie, à l'énergie"*.

2. L'électricité, une énergie vitale

Dans d'autres contextes, l'électricité apparaît comme un bouclier contre les éléments quand ceux-ci représentent un danger. Elle permet de se protéger contre l'angoisse des catastrophes naturelles et des éléments déchaînés (le froid, l'eau, la neige,...), **elle met l'homme à l'abri d'une nature effrayante dans son indomptabilité**⁷⁹.

A travers notamment le chauffage, et l'éclairage elle crée un univers protégé face aux menaces de l'environnement naturel. On l'a vu, l'éclairage est en quelque sorte l'incarnation première de l'électricité, elle en est le témoin. Mais elle est aussi le moyen de se préserver de l'obscurité et donc symboliquement des ténèbres de la mort.

*"L'électricité protège donc de la faim, du froid, de l'obscurité, en un mot des grandes menaces qui pèsent sur l'humanité"*⁸⁰.

Néanmoins, cette fonction de protection comporte également le risque potentiel et omniprésent de disparaître et de laisser à nouveau exposés aux dangers naturels.

Par ailleurs, l'électricité apparaît souvent dans les entretiens comme une énergie indispensable dans la vie quotidienne. Elle entre en jeu dans les fonctions alimentaires, vestimentaires et d'habitat qui correspondent aux besoins primaires de l'homme. En ce sens elle est une **énergie vitale**.

⁷⁹ Cet aspect était notamment mis en évidence lors d'une étude portant sur les représentations des variations auprès des usagers : FAVRE I. et alii, *Les variations de tension électrique : Opinions et représentations des usagers*, Contrat EDF-GRETS, Paris, Argonautes, 1992, 73 p. multig..

⁸⁰ FAVRE I., et alii, *Les variations de tension électrique : Opinions et représentations des usagers*, Contrat EDF-GRETS, Paris, Argonautes, 1992, 73 p. multig..

Mais elle est aussi le signe de la présence humaine. dans un logement, la lumière manifeste, aussi bien de l'extérieur que de l'intérieur, la vie qui s'y déroule. On laisse la lumière en son absence pour donner à penser que la maison est en activité et dissuader ainsi les intrusions indésirables. On allume la lumière dans les pièces où on est effectivement, on évolue dans la clarté. De la même façon on éteint derrière soi quand on quitte une pièce. Ou si on laisse allumé c'est parce qu'on a l'intention d'y revenir, ou encore pour se rassurer si l'isolement devient angoissant. On le voit également au travers des histoires de vie : les logements non électrifiés étaient équipés de lampes à huile généralement placées dans la pièces principale. On les déplaçait avec soi le soir venu pour rejoindre sa chambre. En se regroupant autour du feu (la seule source de chauffage) ou de la lampe, l'activité domestique était recentrée autour de ses points d'attraction. Avec l'avènement de l'électricité les espaces de vie se sont élargis et diffusés dans toutes les pièces, en même temps que la vie domestique s'est spécialisée et s'est vu affectés de nouveaux espaces.

Bref, l'électricité est le signe de l'activité humaine, donc de la vie, mais plus qu'un signe, ou qu'un témoin, elle EST la vie, elle l'incarne. On le voit également à travers l'imaginaire du mouvement lié à l'électricité, le mouvement lui aussi indique la vie.

Aujourd'hui, avec la diffusion généralisée de l'électricité elle est aussi le signe de la vie sociale, de la civilisation. Les habitants de lieux isolés des centre-villes sont attachés à l'éclairage public⁸¹. Il réduit le sentiment d'isolement et représente en quelque sorte l'appartenance à l'ensemble d'un même groupe social. De la même façon, les histoires de vie et nos références à l'histoire de l'électricité montrent qu'elle fut, dans la progression lente de l'électrification des campagnes, le signe du rattachement à la civilisation. Elle était, et reste aujourd'hui, le lien, aussi bien matériel qu'affectif, avec les autres.

Enfin, pour reprendre les métaphores des interviewés, l'électricité c'est aussi l'énergie humaine biologique, dans son caractère vital, indispensable : *"c'est un fluide : comme le liquide qui circule dans la colonne vertébrale (moelle épinière), il fait la vie, mais on ne peut pas le toucher, il est protégé, un peu comme le courant" ; "(si c'était une forme géométrique), ce serait un zig-zag comme l'électro-cardiogramme"*.

B. LA MORT

L'imaginaire de vie de l'électricité est un imaginaire fort et riche, mais l'imaginaire de mort l'est tout autant. Il est lui aussi présent à tous les niveaux de discours, qu'on parle de la foudre ou du risque d'électrocution domestique.

⁸¹ FAVRE I., et alii, *Les variations de tension électrique : Opinions et représentations des usagers*, Contrat EDF-GRETS, Paris, Argonautes, 73 p. multig., 1992.

Le signe le plus évident de cet imaginaire est bien sûr la **représentation de danger mortel** qu'elle véhicule.

La foudre, qui incarne l'électricité à l'état sauvage, incarne le danger de mort sous sa forme la moins contrôlée. Pour reprendre la symbolique de la force divine, dans de nombreuses sociétés passées ou présentes, la foudre apparaît en l'occurrence comme une punition divine.

Mais le courant électrique domestique est lui-aussi synonyme de dangers. De nombreuses précautions sont prises pour y faire face. Et le risque d'électrocution reste permanent en toile de fond dans les représentations qu'il véhicule.

On constate de plus que l'imaginaire de l'électricité est un **imaginaire violent**. La violence correspond aussi à l'image de la mort, même si elle n'apparaît pas immédiatement comme une finalité. Notamment en table ronde, cette violence de l'électricité est assez présente à travers des images de guerre. Ainsi, si l'électricité était un film :

"- la bataille de l'eau lourde, c'est l'atome, l'électricité industrielle, pas domestique, la guerre, le nucléaire, la pile atomique, c'est le début de la bombe atomique

- retour vers le futur, c'est un fou qui fabrique une machine à remonter le temps. C'est pour la scène où la foudre tombe dans le câble, sur la voiture, c'est une scène impressionnante avec beaucoup de lumière, beaucoup de bruit.

- à chaque fois quand la voiture démarre il y a une traînée de lumière.

- robocop, l'éclair, c'est violent, il est complètement refait à l'intérieur avec des circuits électriques. C'est un policier justicier robotisé, un humanoïde qui devient justicier."

La violence apparaît comme d'autant plus menaçante qu'elle n'est pas forcément appréhendée immédiatement, parce que canalisée : *"(si l'électricité était un sport), ce serait du tai chi shuan, c'est une danse très lente, tout en étant un art martial très violent"*.

Cet aspect caché de la violence de l'électricité, notamment dans son caractère domestiqué exprime la malveillance, un désir délibéré de nuire à l'homme, elle est en ce sens maléfique, diabolique. C'est ainsi qu'à travers l'odeur, l'électricité peut évoquer le souffre : *"c'est le résultat si jamais il y a des étincelles, le côté maléfique de l'électricité, c'est l'enfer"*.

Enfin, si l'électricité représente la mort, c'est aussi parce que c'est une matière, en ce sens, elle n'est pas biologiquement vivante. C'est ainsi qu'elle ne peut présenter les manifestations du vivant :

- elle est froide : *"(si c'était un plat culinaire), ce serait des épinards pour le fer, c'est l'électricité, et c'est froid"*.

- elle n'a pas d'odeur : *"(si c'était une odeur), elle sans odeur, c'est quelque chose de matériel"*.

- elle est artificielle : *"(si c'était un tissu), ce serait un tissu synthétique, pour l'électricité statique, et la modernité, c'est l'ouverture vers le futur. L'électricité statique est un phénomène naturel mais si on le rencontre trop souvent ce n'est plus naturel"*.

III. L'IMAGINAIRE DU COURANT DOMESTIQUE : ENTRE PLAISIR ET CULPABILITE

On l'a vu dans la première partie de ce chapitre, le progrès est associée à une amélioration de la qualité de la vie. Le développement de l'électricité c'est la **quête du bonheur**, la **promesse d'une vie meilleure**. Aujourd'hui, cette vie meilleure est à portée de la main. Le bonheur se traduit dans la vie quotidienne par l'accès à une vie domestique plus intelligente, en ce sens qu'elle fait davantage appel à l'intellect et donc moins à l'énergie humaine physique. En bref, c'est moins de tâches ménagères.

Tout d'abord, c'est la **puissance** et la **vitesse** évoquées par le courant domestique qui permet de **réduire le temps alloué aux activités ménagères**. On l'a déjà vu, la vitesse est une image associée à tous les niveaux à l'électricité ; au niveau domestique, elle est surtout disponibilité, instantanéité de sa présence et rapidité d'exécution. Ainsi, en table ronde, lorsque l'électricité est associée à un sport, on entend : *"le karaté, parce que c'est délivrer de l'énergie dans un laps de temps très court"*, *"le ski, c'est la vitesse, la flèche, la rapidité"*.

Une vie meilleure, c'est donc une **plus grande place occupée par les activités intellectuelles, ou gratifiantes**, c'est-à-dire les loisirs. Mais c'est aussi une **meilleure qualité et diversité de ces loisirs** grâce à l'ensemble des équipements disponibles aujourd'hui en matière de hi-fi, de jeux, d'informations diverses.

Mais c'est aussi l'éventualité envisageable d'**exercer son activité professionnelle à la maison**. Ce qui, évoqué par les femmes, permet de leur accorder enfin une autre place que celle de maîtresse de maison, au sein même de cette maison : *"le courant électrique à la maison, c'est aussi qu'on peut travailler chez soi"*. La fée du logis peut y faire preuve de ses capacités intellectuelles.

Ainsi, l'électricité véhicule un imaginaire du **cocooning**, de la **valorisation du chez soi**, avec la symbolique classique du foyer déjà évoquée lors de la pré-enquête de cette étude⁸², avec la chaleur de l'espace clos. Elle comprend également l'image de la cohésion familiale, comme par exemple, les repas de famille : *"(si l'électricité était un plat culinaire), ce serait un bourguignon, c'est un plat du dimanche"*.

Malgré tout, l'univers de l'électricité est aussi un **univers de communication**, donc de **lien avec le reste du groupe social**. Ce qui s'est modifié, c'est que désormais ces activités de communication se déroule au sein même de l'espace domestique. Ainsi, la valorisation du chez soi ne suppose pas forcément l'exclusion par rapport au reste du groupe, au contraire, le mode d'échange a seulement évolué : *"le courant électrique c'est l'information : si on n'a même pas une pile électrique on reste chez soi, on ne sait pas"*

⁸² Voir chapitre 1 du volume "Résultats d'enquête".

ce qui se passe, sinon on peut avoir un ordinateur, une télé... ce sont les moyens de communication". Néanmoins, même si ce n'est pas notre préoccupation première, il reste à signaler que les échanges avec l'espace de vie extra-domestique ont eux aussi évolués, l'électricité c'est aussi : *"le cinéma", "le métro", "la SNCF", "les transports en général", les "feux de signalisation"...* Et en poursuivant notre raisonnement, il apparaît que l'accélération permise par l'électricité dans cet espace extra-domestique, permet aussi d'allonger le temps de présence au sein de la maison.

Le nouveau chez soi s'exprime enfin à travers la **convivialité**. C'est ainsi que l'électricité évoque *"l'accueil", "la chaleur", "la lumière", "une atmosphère", "l'ambiance"*. L'espace domestique est aussi un espace où on reçoit, où l'on met en scène sa relation avec les autres.

Dans certains cas, l'électricité permet le **luxe**. Elle exprime la possibilité à des moments déterminés de s'accorder des plaisirs non "raisonnables", de dépasser les limites de sa condition. L'idée de luxe apparaît dans notre recherche sous plusieurs formes : ce peut être le luxe de l'éclairage, de l'utilisation plus importante des appareils ménagers dans le cadre d'une fête, c'est l'électricité du festif. Mais ça peut être également le luxe de se permettre certains frais du fait d'économies réalisées sur la consommation d'électricité⁸³. Enfin, l'image du luxe, c'est-à-dire du **superflu**, peut se traduire également par l'acquisition d'objets électriques non indispensables, par exemple au moment des anniversaires, ou des fêtes de Noël.

L'ensemble de ces satisfactions sont limitées par un certain nombre de contraintes. "L'envers de la médaille" apparaît à travers les **dangers domestiques** que comporte l'électricité, et le **coût** qu'elle représente pour le budget du foyer.

Sans revenir sur l'imaginaire de danger que véhicule l'électricité (voir la IIde partie de ce même chapitre), au niveau de l'espace domestique, elle renvoie à des représentations fortes de la **nécessité d'une responsabilisation de l'utilisateur**. Les conseils de sécurité sont sans cesse renouvelés. Et la responsabilisation est le plus souvent rappelée dans son contexte pédagogique.

L'insistance sur la responsabilité de l'utilisateur s'exprime également à travers les **réticences face à la programmation**. Pour certains, la programmation permet une externalisation avantageuse des tâches ménagères. Cependant, pour d'autres, la programmation comporte des risques dissuasifs. Elle représente en effet une **perte de contrôle** sur la technique. Elle se traduit par la peur de l'accident en l'absence d'occupants du foyer, mais elle aussi aussi une perte d'autonomie de décision pour

⁸³ Voir *L'option tarifaire Bleu Blanc Rouge version six prix : Analyse qualitative des pratiques et des opinions de la clientèle*, Contrat EDF-GRETS, Paris, Argonautes, 114 p. multig. 1993.

l'utilisateur. Le mythe qui surgit ici est celui de la domination de l'homme par la technique, lorsqu'il ne reste plus maître de son environnement.

Par ailleurs, l'électricité est toujours perçue comme un produit cher. Le coût de l'électricité est la contrainte la plus forte s'opposant comme limite à une utilisation dans l'ensemble satisfaisante. On l'a vu, la facture apparaît souvent comme une sanction, parfois injuste. Mais en dehors de ce fait, l'idée émergeant des discours est que quoi qu'on fasse, on consomme de l'électricité, le seul fait d'être présent justifie un coût. L'image du compteur qui tourne sans interruption est angoissante. Elle représente la dépense, et donc la réduction entre autres du budget loisirs : à quoi sert de gagner du temps sur les tâches ménagères s'il est impossible de l'utiliser aux activités pour lesquelles on réduit le temps alloué à ces tâches.

Mais la question du coût ne mobilise pas seulement des raisonnements en termes de coût-bénéfice. Il semble en effet que d'autres contraintes plus "affectives" apparaissent. La dépense, matérialisée par la facture, véhicule d'autres images. L'imaginaire de l'électricité est aussi un imaginaire de **culpabilité**. Dans le cadre domestique, elle apparaît à travers tout un discours de justification de la dépense développé par les interviewés. Et ce discours est d'autant plus fort que les dépenses sont perçues comme superflues. Cette culpabilité semble en fait être l'expression d'un malaise face à la qualité de la vie que permet l'électricité. Le "bonheur" domestique est un bonheur coupable parce qu'orienté vers la finalité d'une plus grande satisfaction individuelle. Ainsi, il ne faut pas aller trop loin dans cette quête, par exemple, la température idéale du logement, n'est pas une température confortable, c'est une température raisonnable, quitte à rajouter un pull. Et lorsque l'on se permet certains excès, c'est seulement après avoir signifié qu'ils étaient mérités⁸⁴.

L'imaginaire du courant électrique est donc lui aussi un imaginaire fortement ambivalent, les associations obtenues en table ronde l'illustrent clairement :

"- (si c'était un plat culinaire), ce serait une piperade, ce qui est bon, ce qui est piquant"

- un poulet au citron, c'est bon et acide à la fois

- un cassoulet, c'est plein de bonnes choses dedans mais il ne faut pas trop en manger

- un pot-au-feu, ça associe la viande et les légumes, c'est la vie quoi"

⁸⁴ Voir *L'option tarifaire Bleu Blanc Rouge version six prix : Analyse qualitative des pratiques et des opinions de la clientèle*, Contrat EDF-GRETS, Paris, Argonautes, 114 p. multig. 1993.

Pour conclure cette description de l'imaginaire du courant électrique, et d'une façon plus générale de l'électricité, il est intéressant de signaler les remarques des participants à une réunion de groupe sur l'électricité et l'humour qu'on peut en faire :

- "- ce n'est pas humoristique l'électricité*
- c'est plutôt sérieux*
- je ne jouerais pas avec le courant*
- avant c'était celui qui tombait sur la peau de banane, aujourd'hui c'est celui qui met ses doigts dans la prise de courant*
- on joue avec les boutons*
- mais jouer ça n'est pas forcément drôle, ça peut être sérieux"*

Cette difficulté apparente à "rigoler avec ces choses-là", tendrait à montrer la prégnance des imaginaires de vie, de mort et de transgression liés à l'électricité, c'est-à-dire le caractère fondamentalement sacré de l'énergie électrique aujourd'hui.

BIBLIOGRAPHIE

- AEPPLI E., 1986, *Les rêves et leur interprétation*, Paris, Payot
- ALAMI S. et alii, 1993, *Etude sur le procédé de chauffage Elion*, (contrat EDF-GRETS), Paris, Argonautes, (62 p. multig.)
- ALTHABE G., FABRE D., LENCLUD G., 1992, *Vers une ethnologie du présent*, Paris, Maison des sciences de l'homme
- ARIES P., DUBY G., 1987, *Histoire de la vie privée*, t.5, PROST A., VINCENT G., *De la première guerre mondiale à nos jours*, Paris, Seuil
- ATTIAS-DONFUT C., 1988, *Sociologie des générations, l'empreinte du temps*, Paris, PUF
- BALANDIER G. (éd), 1983, "Sociologie des quotidiennetés", *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. LXXIV, Paris, PUF
- BALANDIER G., 1980, *Le pouvoir sur scènes*, Paris, Balland
- BARRAU A., 1992, *Quelle mort pour demain*, Paris, L'Harmattan
- BAUDRILLARD J., 1978, *Le système des objets*, Paris, Denoël Gonthier
- BECKER H-S., 1985, *Outsiders, Etudes de sociologie de la déviance*, Paris, A-M Métailié
- BELTRAN A. et CARRE P.A., 1991, *La fée et la servante, la société française face à l'électricité*, XIXème-XXème siècles, Paris, Belin
- BERGER P. et LUCKMANN T., 1986 *La construction sociale de la réalité*, Paris, Méridiens Klincksieck
- BLANC M., (ed.), 1992, *Pour une sociologie de la transaction sociale*, Paris, L'Harmattan
- BOLTANSKI L., 1990, *L'amour et la justice comme compétences. Trois essais de sociologie de l'action*, Paris, A.M.Métailié
- BOLTANSKI L., 1987, *Les économies de la grandeur*, Paris, Cahier du Centre d'Etudes de l'Emploi
- BOUGNOUX D., 1991, *La communication par la bande, introduction aux sciences de l'information et de la communication*, Paris, La Découverte
- BOVAY C. (ED), 1987, *L'énergie au quotidien*, Genève, Labor et Fides
- CALLON M., LATOUR B., 1991, *La science telle qu'elle se fait*, Paris, La Découverte
- CARROLL R., 1987, *Evidences invisibles. Américains et Français au quotidien*, Paris, Seuil
- CARON F. et CARDOT F. (ed), 1991, *Histoire de l'électricité en France, Tome I, 1881-1918*, Paris, Fayard
- CATANI M., MAZE S., 1982, *Tante Suzanne, une histoire de vie sociale*, Paris, Méridiens
- CHABAUD-RYCHTER D. et alii, 1985, *Espace et temps du travail domestique*, Paris, Librairie des Méridiens

- CHEVALIER J. et alii, 1982, *Dictionnaire des symboles*, Paris, Robert Laffont
- CROZIER M., FRIEDBERG E., 1977, *L'acteur et le système. Les contraintes de l'action collective*, Paris, Seuil
- DAGOGNET F., 1989, *Eloge de l'objet*, Paris, Vrin
- DELBOS G., JORION P., 1990, *La transmission des savoirs*, Paris, Maison des sciences de l'homme
- DESCOLA P. et alii, 1988, *Les idées de l'anthropologie*, Paris, Armand Colin
- DESJEUX D., 1987, *Stratégies paysannes en Afrique noire, Le Congo, Essai sur la gestion de l'incertitude*, Paris, L'Harmattan
- DESJEUX D., 1993, "Entre stratégie consciente et force aveugle", in "L'énigme de la décision", Auxerre, *Sciences Humaines, hors série n°2*, mai-juin
- DESJEUX D., FAVRE I., SIMONGIOVANI J., 1993, *Anthropologie d'une maladie ordinaire, étude de la diarrhée de l'enfant en Algérie, Thaïlande, Chine et Egypte*, Paris, L'Harmattan
- DOUGLAS M., 1971, *De la souillure*, Paris, F. Maspero
- DUBAR C., 1991, *La socialisation, construction des identités sociales et professionnelles*, Paris, Armand Colin
- DUBY G., WALLON A., 1987, *Histoire de la France rurale*, t.4, GERVAIS M., JOLLIVET M., TAVERNIER Y., 1976, *La fin de la France paysanne de 1914 à nos jours*, Paris, Seuil
- DUPUY F., THOENIG J.C., 1986, *La loi du marché, l'électroménager en France, aux Etats-Unis et au Japon*, Paris, L'Harmattan.
- DURAND G., 1964, *L'imagination symbolique*, 2ème édition, Paris, PUF
- DURAND G., 1984, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire, Introduction à l'archétypologie générale*, Paris, Dunod, 10ème édition
- FAVRE I. et alii, 1992, *Les variations de tension électrique, opinions et représentations des usagers*, (contrat EDF-GRETS), Paris, Argonautes, (73 p. multig.)
- FERRAROTTI F., 1983, *Histoire et histoires de vie*, Paris, Méridiens
- FERREOL G.(éd.), 1993, *Intégration et exclusion, dans la société française contemporaine*, Lille, Presses Universitaire de Lille
- FISCHER G-N., 1989, *Psychologie des espaces de travail*, Paris, Armand Colin, Collection U
- FISCHLER C., 1990, *L'omnivore, Le goût, la cuisine et le corps*, Paris, O. Jacob
- FRIEDBERG E., 1993, *Le pouvoir et la règle : dynamiques de l'action organisée*, Paris, Seuil
- GALLAND O., 1991, *Sociologie de la jeunesse, l'entrée dans la vie*, Paris, Armand Colin
- GAULLIER X., 1988, *La deuxième carrière, âges, emplois, retraites*, Paris, Seuil

- GODBOUT J. (en collaboration avec A. CAILLE), 1992, *L'esprit du don*, Paris, La Découverte
- GOFFMANN E., 1973, *La mise en scène de la vie quotidienne, 1- La présentation de soi ; 2- Les relations en public*, Paris, Minuit
- GOFFMANN E., 1974, *Les rites d'interaction*, Paris, Minuit
- GRAFMEYER Y., JOSEPH I., 1979, *L'école de Chicago, naissance de l'écologie urbaine*, Paris, Champ urbain
- GRAS A., JOERGES B., SCARDIGLI V., (éd.), 1992, *Sociologie des techniques de la vie quotidienne*, Paris, L'Harmattan
- GRAS A., POIROT-DELPECH S., (éd.), 1989, *L'imaginaire des techniques de pointe, au doigt et à l'oeil*, Paris, L'Harmattan.
- GRAS A., 1993, *Grandeur et dépendance. Sociologie des macro-systèmes techniques*, Paris, PUF
- GRAS A. et alii, 1992, *Technologies du quotidien, la complainte du progrès*, Paris, Autrement, Série Sciences en société, n°3
- HANNERZ U., 1983, *Explorer la ville*, Paris, Minuit
- JANIAUD J., 1990, *EDF et la main invisible, ou genèse d'EDF*, Paris, L'Harmattan,
- JODELET D.(ed), 1989, *Les représentations sociales*, Paris, PUF
- KAPFERER J.N., 1991, *Les marques, capital de l'entreprise*, Paris, Les Editions d'Organisation.
- KAPFERER J.N., THOENIG J.C., 1989, *La marque, moteur de la compétitivité des entreprises et de la croissance de l'économie*, Paris, Macgraw-Hill
- KAUFMANN J.C., 1988, *La chaleur du foyer, analyse du repli domestique*, Paris, Méridiens Klincksieck
- KAUFMANN J.C., 1992, *La trame conjugale, analyse du couple par son linge*, Paris, Nathan
- KAUFMANN J-C., 1993, *Sociologie du couple*, PUF, Que-sais-je ?
- LECOURT D., 1990, *Contre la peur*, Paris, Hachette
- LE WITTA B. et SEGALEN M. (ed), mai 1993, *Chez-soi. Objets et décors : des créations familiales ?*, Paris, Autrement, Série Mutation, n°137
- MAFFESOLI M., 1979, *La conquête du présent*, Paris, PUF
- MAFFESOLI M., 1985, *L'ombre de dionisos. Contribution à une sociologie de l'orgie*, Paris, Méridiens Klincksieck, 2ème édition.
- MANNHEIM K., 1990, *Le problème des générations*, Paris, Nathan
- MERLIN P., 1990, *La famille éclatée le logement s'adapte*, Paris, Syros-Alternative
- MESSU M., 1991, *Les assistés sociaux, analyse identitaire d'un groupe social*, Paris, Privat
- MIQUEL C., 1991, *Mythologies modernes et micro-informatique*, Paris, L'Harmattan

- MOLES A., ROHMER E., 1976, *Micropsychologie et vie quotidienne*, Paris, Denoël/Gonthier
- MONNIER E. (ed), 1985, *Energie au foyer, Le mode de vie des classes moyennes en habitat collectif*, Paris, Plan Construction et Habitat
- MOSCOVICI S. (ed), 1984, *Psychologie sociale*, Paris, PUF
- PAUGAM S., 1991, *La disqualification sociale, essai sur la nouvelle pauvreté*, Paris, PUF
- PAUGAM S., 1993, *La société française et ses pauvres*, Paris, PUF
- PAUL-LEVY F. et SEGAUD M., 1983, *Anthropologie de l'espace*, Paris, Centre Georges Pompidou, CCI
- PINEAU G., PINEAU G., 1989, *Histoires de vie, t.1, Utilisation pour la formation, t.2, Approches multidisciplinaires*, Paris, L'Harmattan
- PINCON M., PINCON-CHARLOT M., 1989, *Dans les beaux quartiers*, Paris, Seuil
- PHARO P., 1991, *Politique et savoir-vivre, enquête sur les fondements du lien civil*, Paris, L'Harmattan
- PHARO P., 1992, *Phénoménologie du lien civil, sens et légitimité*, Paris, L'Harmattan
- PIETTE A., 1992, "Le mode mineur de la réalité, paradoxes et photographies en anthropologie", *Bibliothèque des Cahiers de l'Institut de Linguistique de Louvain*, n°65, Louvain-la-neuve, Peeters
- PIETTE A., 1993, *Les religiosités séculières*, Paris, PUF
- PRADES J., 1992, *La technoscience*, Paris, L'Harmattan
- PURKHARDT B., (éd.), 1992, *Pour cesser de haïr le présent, Miscellanées autour de l'oeuvre de M. Maffesoli*, Québec, Balzac
- QUIVY R., VAN CAMPENHOUDT L., 1988, *Manuel de recherche en sciences sociales*, Paris, Dunod
- REYNAUD C., 1992, *Le mythe EDF, Naissance et résistance d'une bureaucratie*, Paris, L'Harmattan
- RIVIERE C., PIETTE A., *Nouvelles idoles, Nouveaux cultes, dérives de la sacralité*, Paris, L'Harmattan
- ROUSSEL L., 1989, *La famille incertaine*, Paris, O. Jacob
- SANSOT P., 1991, *Les gens de peu*, Paris, PUF
- SCARDIGLI V., 1983, *La consommation, Culture du quotidien*, Paris, PUF
- SEGALEN M., 1984, *Sociologie de la famille*, Paris, Armand Colin, Collection U, 2ème édition
- SINGLY F.(de), 1987, *Fortune et infortune de la femme mariée*, Paris, PUF
- STOURDZE Y., 1980, "Autopsie d'une machine à laver", in *Culture technique*, n°3, Spécial Machines au foyer, septembre

- TAPONIER S. et alii, 1993, *Etude des systèmes de chauffage "base + appoint" et "bi-jonction" dans les immeubles collectifs aidés*, (contrat EDF-GRETS), Paris, Argonautes, (215 p. multig.)
- TAPONIER S. et alii, 1993, *L'option tarifaire Bleu, Blanc, Rouge, Version six prix*, (contrat EDF-GRETS), Paris, Argonautes, (114 p. multig)
- THERY I., 1993, *Le démariage*, Paris, O. Jacob
- THOMAS L-V., 1991, *La mort en question*, Paris, L'Harmattan
- THOMAS L.V., 1988, *Anthropologie des obsessions*, Paris, L'Harmattan.
- VEYSSET B., 1989, *Dépendance et vieillissement*, Paris, L'Harmattan
- WATZLAWICK P., 1978, *La réalité de la réalité, Confusion des informations, Communication*, Paris, Seuil, Collection Point
- WOLTON D., 1983, *La folle du logis*, Paris, Gallimard
- WIEVIORKA M., TRINH S., 1989, *Le modèle EDF, Essai de sociologie des organisations*, Paris, La Découverte